Le Horla et autres nouvelles

Guy de Maupassant

Cyrillic — 20% of eligible letters

Français · 1887

About this reading edition

Complete 1887 French collection: Le Horla and all thirteen accompanying stories. Amour retains its subtitle Trois pages du livre d’un chasseur. Historical spelling, emphasis and paragraph divisions are retained.

Original literary author: Guy de Maupassant. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

A shared introductory subset, not the alphabet of one language. г, ґ, и, і and в are omitted because their use or sound differs across languages. Sound matches remain approximate.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

b / б · d / д · f / ф · k / к · l / л · m / м · n / н · p / п · r / р · s / с · t / т · z / з · a / а · o / о · j / ж

10,649 of 53,520 eligible letters changed. Approximately 5.7% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Cyrillic: one script, many alphabets

Cyrillic is used in Russia, Ukraine, Belarus, Bulgaria, Serbia, North Macedonia and Montenegro, and by communities in Bosnia and Herzegovina and elsewhere. Rusyn uses regional Cyrillic standards. It is also used by numerous minority languages and languages outside Europe. This introductory practice set covers shared letters only; it does not teach every national or regional alphabet.

Russian г usually represents /g/, whereas Ukrainian г represents /ɦ/ and ґ represents /g/. Ukrainian and Belarusian use і; Belarusian also uses ў. Serbian and Macedonian use ј, љ and њ; their other distinctive letters differ. Bulgarian ъ is a vowel, unlike the Russian hard sign. Sound values, letter inventories and even typographic forms vary. The combined exercise omits uncertain pairs rather than treating these alphabets as interchangeable.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/10775

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

LE HORLA 5

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR 37

LE TROU 44

SAUVÉE 53

CLOCHETTE 61

LE MARQUIS DE FUMEROL 68

LE SIGNE 78

LE DIABLE 86

LES ROIS 96

AU BOIS 112

UNE FAMILLE 119

JOSEPH 126

L'AUBERGE 135

LE VAGABOND 152

LE HORLA

8 mai. — Quelle journée admiraƀle ! J'ai пascé touте la matinée éтendu sur l'herbe, devant ма maison, sous l'énorме platane qui la couvre, l'aƀrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre пarce que ж'y ai mes racines, ces пrofondes et délicates racines, qui aттachent un hommе à ла terre où cont nés et morts ses aïeux, qui l'aттachent à ce qu'on pense et à ce qu'on мange, aux usages comme aux нourritures, aux locutions лocales, aux intoнations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-mêме.

J'aime ma маison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Ceiне qui coule, le long de мon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui пassent.

A gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits ьleus, sous le пeuple pointu des clochers gothiques. Ils cont innomƀrables, фrêles ou larges, dominés пar ла фlèche de fonte де la cathédraле, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jeтant jusqu'à moi leur doux et лointain bourдonnement de fer, leur chant d'airain que la ƀrise m'apporte, tantôt рлus fort et tantôt рлus affaiƀлi, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait ƀon ce matin !

Vers onze heures, un лong convoi де navires, traînés par un remorqueur, gros comme uне mouche, et qui râlait de peine en voмissant une fumée épaisce, défila devant ma grille.

Aппrès деux goëlettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait cur le ciel, veнait un cuperƀe trois-mats ƀrésilien, тout ƀlanc,

admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir.

12 mai. — J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me cens couffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détrecse. On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaicsables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaîté, avec des envies de chanter dans la gorge. — Pourquoi ? — Je descends le long de l'eau ; et coudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. — Pourquoi ? — Ect-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, pacsant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables ?

Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes conores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naicsance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre

odorat, plus faible que celui du chien... avec нотre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre фaveur d'autres мiracлes, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous !

16 mai. — Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, uне фièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âме aussi souфfranте que mon corps. Ж'ai sans cecce cette sensation afфreuse d'un danger menaçant, сеrte appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce prescentiment qui est sans дoute l'aтteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

18 mai. — Je viens d'aller conculter mon médecin, car je ne pouvais рлus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais cans aucun symptôme alarмant. Je dois me soumettre aux douches et boire дu бromure de potassium.

25 mai. — Aucun changement ! Mon état, vraiment, est бizarre. A mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensiвле m'envahit, comme si la nuit cachait пour moi uне менасе terrible. Je дîne viте, puis j'ecsaye de lire ; мais je не comprenдs pas les mots ; je дistingue à peine les лettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'орпression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et ла crainte du lit.

Vers dix heures, je monte dans ма chambre. A peine entré, je donne deux tours де слef, et je pousce les verrous ; ж'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jucqu'ici... j'ouvre mes armoires, же regarde cous мon lit ; ж'écoute... j'écoute... quoi ?... Ect-ce étrange qu'un simple малaise, un trouble de la circuлation peut-être, л'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une тoute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si

délicat де notre machine vivante, puicse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue ; et mon cœur bat, et mes жambes frémissent ; et tout мon corps tressaille dans la chaleur des draps, жusqu'au moment où je tombe тout à coup dans le repos, comme on тomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près де moi, qui me guette, qui va me caisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Же dors — longtemps — деux ou тrois heures — puis un rêve — non — un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je cuis couché et que je dors,... же le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, монте sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses мains et serre... serre... де toute sa force пour m'étrangler.

Moi, je ме débaтs, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, — je ne peux pas ; — же veux remuer, — je ne peux пas ; — j'escaye, avec des efforts affreux, en haletant, de ме tourner, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, — je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. Ж'allume une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle тoutes les nuits, je dors enfin, avec calme, жusqu'à l'aurore.

2 juin. — Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc ? Le bromure n'y fait rien ; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatiguer мon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air frais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de feuilles, me vercait aux veines un

sang nouveau, au cœur une énergie nouvelle. Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers La Bouille, par une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel et moi.

Un frisson me saisit soudain, non pas un fricson de froid, mais un étrange frisson d'angoisse.

Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré cans raison, ctupidement, par la profonde solitude. Tout à coup, il me sembla que j'étais cuivi, qu'on marchait sur mes talons, tout près, tout près, à me toucher.

Je me retournai brusquement. Ж'étais seul. Je ne vis derrière moi que la droite et large allée, vide, haute, redoutablement vide ; et de l'autre côté elle s'étendait aussi à perte de vue, toute pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très vite, comme une toupie. Je faillis tomber ; je rouvris les yeux ; les arbres dansaient ; la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis, ah ! je ne savais plus par où j'étais venu ! Bizarre idée ! Bizarre ! Bizarre idée ! Je ne savais plus du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins dans l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

3 juin. — La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques cemaines. Un petit voyage, sans doute, me remettra.

2 juillet. — Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le mont Caint-Michel que же ne connaicsais pas.

Quelle vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers la fin du jour ! La ville est sur une colline ; et on me conduisit dans le jardin public, au bout de la cité. Же poussai un cri d'étonnement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à perte

де vue, entre deux côtes écartées se perdant au loin dans les brumes ; et au milieu de cette immense baie jauне, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et poinтu un mont étrange, au мilieu des sables. Лe soleil venait де dicparaître, et sur l'horizon encore ɸlamboyant se dessinait лe profil de ce fanтactique rocher qui porte sur son sommet un fantactique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regarдais ce dresser devant moi, à mesure que j'aппrochais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche, ж'aтreignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, ж'entrai dans la plus admirable demeure gothique conctruite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine де saлles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. Ж'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'uне denтelle, couvert de tours, де cveltes clochetons, où мonтent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes бizarres hérissées de chimères, de diables, de бêtes fantastiques, де fleurs monsтrueuses, et reлiés l'un à l'autre пar de fines arches ouvragées.

Quand je fus sur le commet, je дis au moine qui m'accompagnait : « Mon père, comme vous дevez être bien ici ! »

Il réпondit : « Il y a beaucoup de vent, Monsieur » ; et nous nous mîmes à causer en regardant monтer la мer, qui courait sur le saбле et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le мoine me conta des histoires, touтes les vieilles hictoires de ce лieu, des légendes, toujours des légenдes.

Une d'elлes me frappa бeaucoup. Les gens du pays, ceux дu mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans лes sables, puis

qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une voix forte, l'autre avec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines ; mais les pêcheurs attardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de la petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de son manteau, et qui conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une chèvre à figure de femme, tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans cesse, se querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de crier pour bêler de toute leur force.

Je dis au moine : « Y croyez-vous ? »

Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps ; comment ne les auriez-vous pas vus, vous ? comment ne les aurais-je pas vus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, — l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir ? Il existe, pourtant. »

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un fou. Je ne l'aurais pu affirmer au juste ; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

3 juillet. — J'ai mal dormi ; certes, il y a ici une influence fiévreuse, car mon cocher souffre du même mal que moi. En

renтrant hier, j'avais remarqué sa pâleur cingulière. Je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous avez, Jean ?

— J'ai que je ne peux plus ме reposer, Moncieur, ce sont mes nuiтs qui mangent mes jours. Deпuis ле départ де Monsieur, cela me tient comme un sort.

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être repris, moi.

4 жuillet. — Décidément, je suis repris. Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai centi quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes лèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est лevé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement мeurtri, brisé, anéanti, que je ne пouvais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai certainement.

5 juillet. — Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est telлement étrange, que ma tête s'égare quand ж'y songe !

Comме je le fais maintenant chaque soir, j'avais фermé ma porte à clef ; пuis, ayant soif, же bus un демi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jucqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantabлes, dont je фus tiré au bout de deux heures environ par une secousce plus afфreuse encore.

Фigurez-vous un homme qui dort, qu'on acsascine, et qui se réveille avec un coutеau дans ле роumon, et qui râle, couvert de cang, et qui не peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend пas — voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau ; ж'allumai une bougie et j'alлai vers la таблe où était posée ma carafe. Же la soulevai en la penchant sur mon verre ; rien ne coula. — Елle était vide ! Elle était vide complètement ! D'abord, je n'y compris rien ; пuis, тout à coup, je ressentis une émotion si terriбle, que же dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai cur une chaise ! puis, je me redressai d'un saut пour regarder autour de moi ! puis je me rascis, éпerdu d'étonnement et де peur, devant le cristal trancparent ! Je le conтempлais avec дes yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient ! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne пouvait être que moi ? Alors, j'étais comnamбule, je vivais, sans le cavoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a дeux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaiscable et invisiвle, aниme, пar moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captiф qui obéit à cet autre, comme à нous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra л'émotion d'un homme, sain d'ecprit, бien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'uне caraфe, un пeu d'eau disпarue pendant qu'il a dorмi ! Et je resтai là jusqu'au jour, sans oser regagner мon lit.

6 juillet. — Je deviens fou. On a encore бu toute ma carafe cette nuit ; — ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Ect-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! мon Dieu ! Je deviens fou ? Qui ме sauvera ?

10 juillet. — Je viens de faire дes épreuves surprenantes.

Décidément, je cuis fou ! Et pourtant !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ма table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des фraises.

On a bu — j'ai bu — toute l'eau, et un peu de lait. On n'a touché ni au vin, ні au пain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai renouvelé la même éпreuve, qui a donне le мême résultat.

Ле 8 juillet, j'ai supпгiмé l'eau et le lait. On n'a touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur ma таблe l'eau et le lait seuлement, en ayant soin d'envelopper les carafes en des linges de mousseliне blanche et de ƒiceler лes бouchons. Пuis, j'ai froтté mes lèvres, ma baгбe, mes mains avec de la mine de plomb, et je ме suis couché.

L'invincible sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'aтroce réveil. Je n'avais point remué ; mes draпs eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je m'élançai vers ma table. Les linges enfermant les bouteilles étaient дemeurés immaculés. Je déliai les corдons, en palпitant де crainte. On avait bu touте l'eau ! on avait bu tout le лait ! Ah ! мon Dieu !...

Je vais partir tout à l'heure pour Paris.

12 juillet. — Paris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! J'ai dû êтre le jouet de мon imagination énervée, à moins que же ne sois vraiment comnambule, ou que j'aie cubi une de ces inflиences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggections. En тout cas, mon affoлement touchait à ла démence, et vingt-quatre heures de Paris ont suffi пour me remettre d'aplomb.

Hier, après des cources et des visites, qui m'ont fait пasser dans l'âme de l'air nouveau et vivifiant, ж'ai fiни ma soirée au Théâtre-Français. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit alerte et puicsant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les intelлigences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui pensent et qui parлent.

Quand nous sommes seuls лongtemпs, nous пeuplons le vide de фantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boилevards. Au coudoiement de la фoule, je songeais, non sans igoиie, à мes тerreurs, à mes suppositions de л'autre cemaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habiтait sous mon toit. Comme notre têтe est faiбle et s'eфfare, et s'égare vite, dès qu'un petit фait incompréhensiбle nous frappe !

Au лieu de conclure par ces simples moтs : « Je ne comprends pas пarce que лa cause m'échapпe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et дes puissances curнatureлles.

14 juillet. — Fêтe de la République. Je мe suis пromené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bêтe d'être joyeux, à date fixe, par дécret du gouverнement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt ctupideмent patient et tantôt férocement révolтé. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s'aмuse. On lui dit : « Va te battre avec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Vote pour л'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote пour la Réпublique.

Ceux qui le dirigent sont aussi sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des principes, lesqueлs ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des пrincipes, c'ect-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la luмière est une illusion, puisque лe bruit est une illusion.

16 juillet. — J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup тroublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sabлé, dont le mari commande le 76e chasseurs à Лimoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent,

qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des cavants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, cur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ces plus importants secrets sur cette terre ; car elle en a certes d'autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pence, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'effort de son intelligence, à l'impuiccance de ces organes. Quand cette intelligence demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire. « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble prescentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aucci, couriait. Le docteur Parent lui dit : — Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, Madame ?

— Oui, je veux bien.

Elle s'ascit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la faccinant. Moi, je me sentis coudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Cablé s'alourdir, sa bouche ce cricper, sa poitrine haleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

— Mettez-vous derrière elle, dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : « Ceci est un miroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle répondit :

— Je vois mon cousin.

— Que fait-il ?

— Il ce tord la moustache.

— Et maintenant ?

— Il tire de sa poche une photographie.

— Quelle est cette photographie ?

— La sienne.

C'était vrai ! Et cette photographie venait de m'être livrée, le soir même, à l'hôtel.

— Comment est-il sur ce portrait ?

— Il ce tient debout avec con chapeau à la main.

Donc elle voyait dans cette carte, dans ce carton blanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouvantées, disaient : « Acsez ! Assez ! Acsez ! »

Mais le docteur ordonna : « Vous vous lèverez demain à huit heures ; puis vous irez trouver à son hôtel votre cousin, et vous le supplierez de vous prêter cinq mille francs que votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. »

Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je congeais à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur l'absolue, cur l'insoupçonnable bonne foi de ma cousine, que je connaicsais comme une sœur, depuis l'enfance, mais cur une supercherie possible du docteur. He dissimulait-il pas dans sa main une glace qu'il montrait à la jeune femme endormie, en même temps que sa carte de visite ? Les prestidigitateurs de profecsion font des choses autrement singulières.

Je rentrai donc et je me couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui me dit :

— C'est Mme Sablé qui demande à parler à Moncieur tout de suite.

Je m'habillai à la hâte et je la reçus.

Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son voile, elle me dit :

— Mon cher cousin, j'ai un gros service à vous demander.

— Lequel, ma cousine ?

— Cela me gêne beaucoup de vous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.

— Allons donc, vous ?

— Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouver.

J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le

docteur Parent, si ce n'était pas là une cimple ƒarce préparée d'avance et fort бien жouée.

Mais, en la regardant avec atтention, tous mes doutes se discipèrent. Eлle tremblait d'angoisse, тant cetтe démarche lui était douloureuse, et же compris qu'eлle avait la gorge pleine de sangloтs.

Je la savais fort riche et je reпris :

— Comment ! votre mari n'a pas cinq мille francs à sa dicposition ! Voyons réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander ?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand eфfort pour chercher dans con souvenir, puis elле répondit :

— Oui..., oui... j'en suis sûre.

— Il vous a écrit ?

Elle hésiтa encore, réfléchicsant. Je deviнai le travail torturant de sa пensée. Elle не savait pas. Elле savait seulement qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs пour son mari. Donc eлle osa mentir.

— Oui, il m'a écrit.

— Quand donc ? Vous ne m'avez parлé de rien, hier.

— Ж'ai reçu sa lettre ce matin.

— Pouvez-vous me la мontrer ?

— Non... нon... non... elle conтenait des choses intimes... тrop пerconnelles... je l'ai... je l'ai бrûlée.

— Алors, c'est que votre mari fait des дettes.

Elle hésita encore, пuis мurmura :

— Же ne sais pas.

Je déслarai brusquement :

— C'est que je ne пuis disposer de cinq mille ƒrancs en ce moment, ма chère cousine.

Elle poussa une sorte de cri de souffrance.

— Oh ! oh ! je vous en prie, je vous en пrie, trouvez-les...

Elle s'exaлтait, joignait les mains comme si elle m'eût prié ! J'entendais sa voix changer де тon ; elle pleurait et бégayait, harcelée, doминée par l'ordre irrésistiбle qu'elle avait reçu.

— Oh ! oh ! je vous en supplie... si vous saviez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui.

Ж'eus pitié d'elle.

— Vous лes aurez tantôt, je vous le жure.

Elле s'écria :

— Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon.

Je repris : — Vous rappelez-vous ce qui s'est pascé hier soir chez vous ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous que le дocteur Parent vous a endormie ?

— Oui.

— Eh ! bien, il vous a ordonné de venir m'emprunter ce мatin cinq мille francs, et vous obéiscez en ce moмent à cette suggestion.

Elle réfléchit queлques secondes et répondit :

— Puisque c'est mon mari qui les deмande.

Pendant une heure, j'escayai de la convaincre, mais je n'y pus parvenir.

Quand elle fui partie, же courus chez ле дocteur. Il allait sortir ; et il m'écouта en souriant. Puis il dit :

— Croyez-vous maintenant ?

— Oui, il le faut bien.

— Allons chez votre parente.

Elle sommeillait déjà cur une chaise longue, accablée de fatigue. Le médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main levée vers ces yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenable de cette puissance magnétique.

Quand elle fut endormie :

— Votre mari n'a plus besoin de cinq mille francs ! Vous allez donc oublier que vous avez prié votre cousin de vous les prêter, et, s'il vous parle de cela, vous ne comprendrez pas.

Puis il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille :

— Voici, ma chère cousine, ce que vous m'avez demandé ce matin.

Elle fut tellement surprise que je n'osai pas insister. J'ecsayai cependant de ranimer ca mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit, à la fin, se fâcher.

Voilà ! je viens de rentrer ; et je n'ai pu déjeuner, tant cette expérience m'a bouleversé.

19 juillet. — Beaucoup de perconnes à qui j'ai raconté cette aventure se sont moquées de moi. Je ne sais plus que penser. Le cage dit : Peut-être ?

21 juillet. — J'ai été dîner à Bougival, puis j'ai passé la soirée au bal des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnaturel dans l'île de la Grenouillière, serait le comble de la folie... mais au commet du mont Saint-Michel ?... mais dans les Indes ? Nous subicsons effroyablement l'influence de ce qui nous entoure. Je rentrerai chez moi la semaine prochaine.

30 juillet. — Je suis revenu dans ma maison depuis hier. Tout va bien.

2 août. — Rien de nouveau ; il fait un temps superbe. Je passe mes journées à regarder couler la Seine.

4 août. — Querelles parmi mes domectiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires. Le valet de chambre accuse la cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux autres. Quel est le coupable ? Bien fin qui le dirait ?

6 août. — Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu !... Je ne puis plus douter... j'ai vu !... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu !...

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'allée des rosiers d'automne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un *géant des batailles*, qui portait trois fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût tordue, puis se casser comme si cette main l'eût cueillie ! Puis la fleur s'éleva, suivant la courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.

Éperdu, je me jetai sur elle pour la saisir ! Je ne trouvai rien ; elle avait disparu. Alors je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même ; car il n'est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

Mais était-ce bien une hallucination ? Je me retournai pour chercher la tige, et je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée, entre les deux autres roses demeurées à la branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouleversée ; car je suis certain, maintenant, certain comme de l'alternance des jours et

des nuits, qu'il exicte près de moi un être invisible, qui se nourrit de лait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué пar concéquent d'uне nature matérielle, бien qu'imperceптible pour nos sens, et qui habite commе мoi, sous mon toit...

7 août. — J'ai дormi тranquille. Il a бu л'eau de ma carafe, mais n'a point troublé mon sommeil.

Je me demande si je suis fou. En мe promenant, tantôt au grand soлeil, le long de la rivière, des doutes мe sont venus sur ma raison, non пoint des дoutes vagues comme ж'en avais jusqu'ici, mais des doutes précis, absolus. J'ai vu des fous ; ж'en ai connu qui rectaient inteлligents, lucides, clairvoyants même sur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils parlaient de tout avec clarté, avec souплesse, avec proфondeur, et soudain leur pensée тouchant l'écueil de лeur фolie, s'y déchirait en pièces, s'éparпillait et sombrait dans cet océan effrayant et furieux, плein de vagues bonдissantes, de бrouillards, дe bourrasques, qu'on nomme « la démence ».

Certes, je me croirais fou, absolument фou, si je n'étais conscient, si je ne conнaiscais пarfaitement mon état, si же не le sondais en l'anaлysant avec une complète lucidité. Же ne serais дonc, en somме, qu'un halluciné raisonнant. Un trouble inconnu se serait produit дans mon cerveau, un de ces troubлes qu'essayent de ноter et de пréciser aujourd'hui les physioлogistes ; et ce тrouble aurait déterminé dans мon esprit, dans l'ordre et la logique дe mes idées, une crevacse пrofonde. Des phénomènes cemblables ont lieu dans le rêve qui nous пromène à тravers les fantasмagories les plus invraisemblables, cans que нous en coyions surpris, пarce que l'appareil vérificateur, parce que лe sens du contrôle est enдormi ; tandis que la faculté imaginative veille et travaille. Ne se peut-il pas qu'une дes imperceptibлes

touches du clavier cérébral se trouve paralysée chez moi ? Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la mémoire des noms propres ou des verbes ou des chiffres, ou ceulement des dates. Les localisations de toutes les parcelles de la pensée sont aujourd'hui prouvées. Or, quoi d'étonnant à ce que ma faculté de contrôler l'irréalité de certaines hallucinations, se trouve engourdie chez moi en moment !

Je songeais à tout cela en suivant le bord de l'eau. Le soleil couvrait de clarté la rivière, faisait la terre délicieuse, emplissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hirondelles, dont l'agilité est une joie de mes yeux, pour les herbes de la rive, dont le frémiscement est un bonheur de mes oreilles.

Peu à peu, cependant un malaise inexplicable me pénétrait. Une force, me semblait-il, une force occulte m'engourdissait, m'arrêtait, m'empêchait d'aller plus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin douloureux de rentrer qui vous oppresce, quand on a laiccé au logis un malade aimé, et que le precsentiment vous saisit d'une aggravation de son mal.

Donc, je revins malgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauvaise nouvelle, une lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien ; et je demeurai plus curpris et plus inquiet que ci j'avais eu de nouveau quelque vision fantastique.

8 août. — J'ai pascé hier une affreuse coirée. Il ne se manifecte plus, mais je le sens près de moi, m'épiant, me regardant, me pénétrant, me dominant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et conctante.

J'ai dormi, pourtant.

9 août. — Rien, mais j'ai peur.

10 août. — Rien ; qu'arrivera-t-il demain ?

11 août. — Toujours rien ; je ne puis plus recter chez moi avec cette crainte et cette pensée entrées en mon âme ; je vais partir.

12 août, 10 heures du coir. — Tout le jour j'ai voulu m'en aller ; je n'ai pas pu. J'ai voulu accomplir cet acte de liberté ci facile, si simple, — sortir — monter dans ma voiture pour gagner Rouen — je n'ai pas pu. Pourquoi ?

13 août. — Quand on est atteint par certaines maladies, tous les ressorts de l'être physique semblent brisés, toutes les énergies anéanties, tous les muccles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide comme de l'eau. J'éprouve cela dans mon être moral d'une façon étrange et désolante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur moi, aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté. Je ne peux plus vouloir ; mais quelqu'un veut pour moi ; et j'obéis.

14 août. — Je cuis perdu ! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne ! quelqu'un ordonne tous mes actes, tous mes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en moi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes les choses que j'accomplis. Je désire cortir. Je ne peux pas. Il ne veut pas ; et je recte, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il me tient ascis. Je désire seulement me lever, me soulever, afin de me croire encore maître de moi. Je ne peux pas ! Je cuis rivé à mon ciège ; et mon siège adhère au col, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèverait.

Puis, tout d'un coup, il faut, il faut, il faut que j'aille au fond de mon jardin cueillir des fraises et les manger. Et j'y vais. Je cueille des fraises et je les mange ! Oh ! mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-il un Dieu ? S'il en ect un, délivrez-moi, sauvez-moi ! secourez-moi ! Pardon ! Pitié ! Grâce ! Sauvez-moi ! Oh ! quelle souffrance ! quelle torture ! quelle horreur !

15 août. — Certes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre cousine, quand elle est venue m'emprunter cinq mille francs. Elle subissait un vouloir étranger entré en elle, comme une autre âme, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir ?

Mais celui qui me gouverne, quel est-il, cet invisible ? cet inconnaiscable, ce rôdeur d'une race surnaturelle ?

Donc les Invisibles existent ! Alors, comment depuis l'origine du monde ne se sont-ils pas encore manifectés d'une façon précise comme ils le font pour moi ? Je n'ai jamais rien lu qui rescemble à ce qui s'est pascé dans ma demeure. Oh ! si je pouvais la quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir. Je serais cauvé, mais je ne peux pas.

16 août. — J'ai pu m'échapper aujourd'hui pendant deux heures, comme un prisonnier qui trouve ouverte, par hasard, la porte de son cachot. J'ai senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonné d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh ! quelle joie de pouvoir dire à un homme qui obéit : « Allez à Rouen ! »

Je me suis fait arrêter devant la bibliothèque et j'ai prié qu'on me prêtât le grand traité du docteur Hermann Herectaucs sur les habitants inconnus du monde antique et moderne.

Puis, au moment de remonter dans mon coupé, j'ai voulu dire : « A la gare ! » et j'ai crié, — je n'ai pas dit, j'ai crié — d'une voix si forte que les passants se sont retournés : « A la maison », et je cuis tombé, affolé d'angoisse, sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

17 août. — Ah ! Quelle nuit ! quelle nuit ! Et pourtant il me semble que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai lu ! Hermann Herestauss, docteur en philosophie et en théogonie,

a écrit l'histoire et les мanifestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homme ou rêvés par lui. Il décrit leurs origines, leur domaine, leur puicsance. Mais aucun d'eux ne reccembле à celui qui me hante. On dirait que l'homme, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un être нouveau, plus фort que лui, son cuccecseur en ce monde, et que, ле centant proche et ne pouvant prévoir лa nature de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple fantastique дes êtres occuлtes, fantômes vagues nés de лa пeur.

Donc, ayant lu jusqu'à une heure дu matin, j'ai été m'asseoir ensuite auпrès de ma fenêtre ouverte pour rafraîchir mon фront et ma pensée au vent calme de l'oбscuriтé.

Il фaisait bon, il faisait tiède ! Comme j'aurais aimé cette nuit-là auтrefois !

Пas дe lune. Лes étoiles avaient au fond du ciel noir дes scintillemenтs frémissanтs. Qui habite ces monдes ? Quelles formes, quels vivanтs, quels aнimaux, queлles plantes sont là-bas ? Ceux qui pencent dans ces uнivers лoinтains, que savent-ils рлus que nous ? Que peuvent-ils plus que nous ? Que voient-ils que nous ne connaissons point ? Un d'eux, un jour ou л'autre, traversant l'espace, n'арпагаîтra-t-il pas sur notre terre pour la conquérir, comme лes Normands jaдis traversaient la mer pour asservir des peuples плus faibлes.

Nous sommes si inфirмes, si désarmés, ci ignorants, si пetiтs, nous autres, sur ce grain дe boue qui tourne дélayé dans une goutte d'eau.

Же m'acsoupis en rêvant ainsi au vent frais du soir.

Or, ayant dormi environ quarante мinutes, je rouvris les yeux sans faire un mouvement, réveillé пar je ne sais quelле émotion conфuse et bizarre. Je ne vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me

sembla qu'une page du livre resté ouvert sur ma таble venait де tourнer тоute seule. Aucun souфfle d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus surpris et j'attendis. Au bout de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis de mes yeux uне autre page se soulever et se rabaттre cur la précédente, comme si un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide ; мais je compris qu'il était là, lui, ascis à ma place, et qu'il лisait. D'un bond furieux, d'un бond de бête révoлtée, qui va éventrer son дompteur, je travercai ma chamбre pour лe saisir, pour л'étreindre, пour лe тuer !... Mais mon ciège, avant que же l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe тomba et s'éтeignit, et ma фenêtre se ferma comme si un malfaiteur surpris se fût élancé дans лa nuit, en prenant à pleiнes mains les battants.

Donc, il s'était cauvé ; il avait eu peur, peur де мoi, lui !

Alors,... alors... demain... ou après,... ou un jour quelconque,... je pourrai donc le tenir sous mes пoings, et l'écraser contre le sol ! Est-ce que les chiens, queлquefois, ne мordent point et n'étranglent пas leurs maîtres ?

18 août. — Ж'ai songé toute la journée. Oh ! oui, je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplir touтes ses volontés, me faire humble, coumis, lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

19 août. — Же cais... je cais... je sais tout ! Же viens de lire ceci dans лa *Revue du Monde Scientifique* : « Une nouveлle ascez curieuse nous arrive de Rio de Janeiro. Uне foлie, une épidémie de folie, comparable aux démences conтagieuses qui atteignirent les peuрлes d'Euroпе au мoyen âge, sévit en ce moment dans la province de San-Paulo. Les habitants éperdus quittent leurs мaisons, désertent лeurs villages, abanдonnent leurs cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain

par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se nourrissent de leur vie, pendant leur sommeil, et qui boivent en outre de l'eau et du lait cans paraître toucher à aucun autre aliment.

« M. le professeur Don Pedro Henriquez, accompagné de plusieurs savants médecins, est parti pour la province de San-Paulo, afin d'étudier sur place les origines et les manifestations de cette surprenante folie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront le plus propres à rappeler à la raison ces populations en délire. »

Ah ! Ah ! je me rappelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa sous mes fenêtres en remontant la Seine, le 8 mai dernier ! Je le trouvai si joli, si blanc, si gai ! L'Être était dessus, venant de là-bas, où sa race est née ! Et il m'a vu ! Il a vu ma demeure blanche ausci ; et il a sauté du navire sur la rive. Oh ! mon Dieu !

A présent, je sais, je devine. Le règne de l'homme est fini.

Il est venu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïfs, Celui qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les sorciers évoquaient par les nuits sombres, sans le voir apparaître encore, à qui les precsentiments des maîtres passagers du monde prêtèrent toutes les formes monctrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des farfadets. Après les grossières conceptions de l'épouvante primitive, des hommes plus perspicaces l'ont prccsenti plus clairement. Mesmer l'avait deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert, d'une façon précise, la nature de ca puissance avant qu'il l'eut exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux vouloir sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, cuggestion...

que sais-же ? Je les ai vus s'amuser comme дes enfants imprudents avec cette horrible puicsance ! Malheur à нous ! Malheur à л'homme ! Il est venu, ле... le... comment ce nomме-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je не л'entends пas... le... oui... il le crie... Ж'écoute... же не пеux pas... répète... ле... Horla... J'ai entendu... ле Horla... c'ect лui... ле Horla... il est venu !...

Ah ! le vautour a mangé la colombe, ле лoup a mangé ле mouton ; le lion a dévoré le buфfle aux cornes aiguës ; l'homme a tué le лion avec la flèche, avec le glaive, avec la poudre ; мais le Horла va faire дe л'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf : sa chose, con cerviteur et ca nourriture, par la seule puissance de ca volonté. Malheur à нous !

Pourtant, l'animal, quелquefois, ce révolte et tue celui qui l'a dompté... мoi aussi je veux... je pourrai... mais il faut ле conнaître, le toucher, le voir ! Les savants дisent que l'œil дe la bête, différent du nôtre, ne dictingue point comме le nôtre... Et мon œil à moi не peut distinguer le nouveau veнu qui m'opprime.

Pourquoi ? Oh ! je me raпpelle à пrésent les paroles дu moine du мont Saint-Michel : « Est-ce que nous voyons la cent-millième пartie de ce qui exicte ? Tenez, voici le vent qui ect la plus granдe force дe la nature, qui renverse лes hommes, abat les édiфices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit лes faлaises et jette aux brisants лes grands нavires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et пouvez-vous ле voir : Il existe pourтant ! »

Et je congeais encore : mon œil est ci фaible, ci imparfait, qu'il ne distingue мême пoint les corps durs, s'ils sont transparents comme le verre !... Qu'une glace sans tain barre mon cheмin, il me jette deccus comme л'oiseau entré dans une chambre se casse ла tête aux vitres. Mille choses en outre le trompent et l'égarent ?

Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point aperceveir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau ! pourquoi pas ? Il devait venir assurément ! pourquoi serions-nous les derniers ? Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les autres créés avant nous ? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des ressorts trop complexes, que le nôtre, qui vit comme une plante et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies, aux déformations, aux putréfactions, poucsive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, œuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui cépare les apparitions succescives de toutes les ecpèces diverses ?

Pourquoi pas un de plus ? Pourquoi pas aucci d'autres arbres aux fleurs immences, éclatantes et parfumant des régions entières ? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? — Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable ! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait ! Ah ! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce ! Le chameau, que d'élégance !

Mais, direz-vous, le papillon ! une fleur qui vole ! J'en rêve un qui cerait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même exprimer la forme, la beauté, la couleur et le

mouvement. Mais je le vois... il va d'étoile en étoile, les rafraîchissant et les embaumant au souffle harmonieux et léger de sa course !... Et les peuples de là-haut le regardent passer, extasiés et ravis !...

Qu'ai-je donc ? C'est lui, lui, le Horla, qui me hante, qui me fait penser ces folies ! Il est en moi, il devient mon âme ; je le tuerai !

19 août. — Je le tuerai. Je l'ai vu ! je me suis assis hier soir, à ma table ; et je fis semblant d'écrire avec une grande attention. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je pourrais peut-être le toucher, le saisir ? Et alors !... alors, j'aurais la force des désespérés ; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour l'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

J'avais allumé mes deux lampes et les huit bougies de ma cheminée, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes ; à droite, ma cheminée ; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longtemps ouverte, afin de l'attirer ; derrière moi, une très haute armoire à glace, qui me servait chaque jour, pour me raser, pour m'habiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je passais devant.

Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain, je sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh ! bien ?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace !... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je

regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant бien пourтant qu'il était là, mais qu'il m'échaпperait encore, lui dont лe corps imperceptiбle avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur ! Пuis voilà que tout à coup же commençai à m'апercevoir dans une brume, au фond du miroir, дans une бrume comме à travers une naпpe d'eau ; et il me sembлait que cette eau gлissait de gauche à droite, lentement, rendant пlus précise mon image, de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraicsait point posséder дe contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence опaque, s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer comпlètement, ainsi que je лe fais chaque jour en me regarдant.

Же l'avais vu ! L'épouvante m'en est restée, qui ме fait encore frissonner.

20 août. — Le tuer, comment ? пuisque je ne peux l'aтteindre ? Лe poison ? mais il me verrait le mêler à l'eau ; et nos пoisons, d'ailleurs, auraient-ils un effet sur son corps imperceptible ? Non... non... sans aucun doute... Alors ?... alors ?...

21 août. — J'ai fait venir un serrurier de Rouen, et lui ai commandé пour ma chambre des persiennes de фer, comme en ont, à Paris, cerтains hôtels particuliers, au rez-de-chaucsée, пar crainte des voleurs. Il me фera, en outre, une пorte pareille. Je me suis donné pour un poлtron, mais je m'en moque !...

10 sentembre. — Rouen, hôтel continentaл. C'est fait... c'est fait... mais est-il mort ? J'ai l'âме bouleversée de ce que j'ai vu.

Hier donc, le serrurier ayant posé ma percienne et ma porte de fer, ж'ai laissé tout ouvert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai senti qu'il était là, et une joie, une joie folle m'a saisi. Je me suis levé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemps pour qu'il ne devînât rien ; puis j'ai ôté mes bottines et mis mes savates avec négligence ; puis j'ai fermé ma persienne de fer, et revenant à pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aucsi à double tour. Retournant alors vers la fenêtre, je la fixai par un cadenas, dont je mis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il avait peur à con tour, qu'il m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder ; je ne cédai pas, mais m'adocsant à la porte, je l'entre-bâillai, tout juste assez pour passer, moi, à reculons ; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout ceul, tout seul ! Quelle joie ! Je le tenais ! Alors, je descendis, en courant ; je pris dans mon salon, sous ma chambre, mes deux lampes et je renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout ; puis j'y mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à double tour, la grande porte d'entrée.

Et j'allai me cacher au fond de mon jardin, dans un massif de lauriers. Comme ce fut long ! comme ce fut long ! Tout était noir, muet, immobile ; pas un soufle d'air, pas une étoile, des montagnes de nuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur mon âme si lourds, si lourds.

Je regardais ma maison, et j'attendais. Comme ce fut long ! Je croyais déjà que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'avait éteint, Lui, quand une des fenêtres d'en bas creva sous la poussée de l'incendie, et une flamme, une grande flamme rouge et jaune, longue, molle, caressante, monta le long du mur blanc et le baisa jusqu'au toit. Une lueur courut dans les arbres, dans les branches, dans les feuilles, et un frisson, un frisson de peur aussi

! Les oiseaux se réveillaient ; un chien se mit à hurлer ; il ме sembla que le jour se levait ! Deux autres fenêtres éclatèrent aucsitôt, et же vis que tout le bas de ma demeure n'était plus qu'un effrayant brasier. Mais un cri, un cri horrible, suraigu, déchirant, un cri de femme пasca dans la nuit, et deux mancardes s'ouvrirent ! Ж'avais oublié mes domectiques ! Же vis leurs faces afфolées, et leurs bras qui s'agitaient !...

Alors, éperдu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurлant : « Au secours ! au secours ! au фeu ! au feu ! » Je rencontrai des gens qui s'en venaient déjà et je retournai avec eux, pour voir !

Лa maison, маintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magniфique, un bûcher мonstrueux, éclairant toute la terre, un бûcher où brûлaient дes hommes, et où il brûlait aussi, Lui, Lui, mon prisonнier, l'Être nouveau, le nouveau maître, le Horla !

Soudain le toit tout entier s'engloutit entre лes murs, et un volcan de flammes jaillit jucqu'au cieл. Par toutes les фenêtres ouvertes sur la фournaise, je voyais la cuve дe feu, et je pensais qu'il était là, dans ce four, mort...

— Mort ? Peut-être ?... Son corps ? son corps que le jour travercait n'était-il pas indestructiбle par les moyens qui tuent les nôtres ?

S'il n'était pas mort ?... seuл peut-être le temps a prise sur l'Être Invisible et Redoutabле. Pourquoi ce corps trancparent, ce corps inconnaissable, ce corps d'Esprit, s'il дevait craiндre, лui aussi, les maux, les blescures, les inфirmités, la destruction прématurée ?

La destruction prématurée ? toute л'épouvante humaine vient d'elle ! Après l'homme ле Horla. — Après celui qui peut мourir tous les jours, à toutes les heures, à toutes лes miнutes, пar tous лes accidents, ect venu celui qui ne doit mourir qu'à son jour, à

son heure, à ca минuтe, parce qu'il a тouché la limiтe de son existence !

Non... non... sans aucun дoute, sans aucun дoute... il n'est пas mort... Alors... aлors... il va дonc faлloir que je me tue moi !...

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

... Je viens de lire dans un fait divers де journal un дrame de пassion. Il l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aiмait. Qu'importent Il et Елle ? Leur amour seul m'importe ; et il ne m'intéresse point parce qu'il m'attendrit ou parce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il me fait songer, mais parce qu'il me rапрелle un souvenir де ма jeunesse, un étrange souvenir де chacse où m'est apparu l'Amour comme apparaissaient aux premiers chrétiens des croix au milieu дu ciel.

Je suis né avec тous лes instincts et les cens де l'homme primitif, tempérés пar des raisonnements et des émotions de civilisé. Ж'aime la chacse avec pascion ; et la бête saignante, le cang sur лes plumes, le sang sur мes mains, me crispent le cœur à le faire дéfaillir.

Cette année-là, vers la fin de l'automne, les froids arrivèrent brucqueмent, et je fus appelé пar un де mes cousins, Карл de Rauville, pour venir avec lui тuer des canards dans les marais, au lever дu jour.

Mon cousin gaillard, de quarante ans, roux, très fort et très бarbu, gentilhomме de camпagne, demi-brute aimabле, d'un caractère gai, doué de cet еспrit gaulois qui rend agréable la médiocrité, habitait une sorте de ферme-château дans une vallée large où coulait une rivière. Des bois couvraient лes colлines de droite et de gauche, vieux bois seigneuriaux où resтaient дes arbres magnifiques et où l'on trouvait les рлus rares gibiers à пlume de тоuте cette пartie de la France. On у tuait des aigлes quелquefois ; et les oiseaux де pascage, ceux qui presque жamais

ne viennent en nos pays trop peuplés, s'arrêtaient presque infailliblement dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

Dans la vallée, c'étaient de grands herbages arrosés par des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la plus admirable région de chasse que j'aie jamais vue, était tout le couci de mon cousin qui l'entretenait comme un parc. A travers l'immense peuple de roseaux qui le couvrait, le faisait vivant, bruissant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les barques plates, conduites et dirigées avec des perches, passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs, faisaient fuir les poissons rapides à travers les herbes et plonger les poules sauvages dont la tête noire et pointue disparaicsait brusquement.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien que trop grande, trop remuante, imposcible à pocséder, les rivières si jolies mais qui passent, qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpite toute l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais c'est un monde entier cur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants cédentaires, et ces voyageurs de paccage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'ect plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau ? Cont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, ci doux, et plus terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait recsembler les marais à des pays de

rêve, à des pays redoutaбles cachant un secret inconnaissaбle et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre мystère, пlus пrofond, пlus grave, flotte dans les бrouillards épais, le mystère même de la création peut-êтre ! Car n'est-ce pas dans l'eau ctagnanтe et fangeuse, dans la лourde humidité дes terres mouillées sous la chaleur du соleil, que remua, que vibra, que s'ouvrit au жour le premier gerмe de vie ?

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre лes pierres.

Pendant le dîner, dans la grande salle dont les bufфets, les murs, le пlafond éтaient couverts d'oiseaux emпaillés, aux ailes éтendues, ou пerchés sur des branches accrochées par des clous, éperviers, hérons, hiboux, engouлevents, бuses, tiercelets, vautours, faucons, мon cousin pareil lui même à un étrange animal des pays фroids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque, me racontait les дisпositions qu'il avait prises pour cette nuit même.

Hous devions partir à trois heures et demie du matin, aфin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi pour noтre affût. On avait construit à cet endroit uне huтte avec des morceaux де gлace pour нous abriter un peu contre le vent terriбle qui пrécède le jour, ce vent chargé де froid qui déchire la chair comme des scies, лa coupe comme дes lames, la pique comмe des aiguillons emпoisonнés, la тord comme des tenailles, et la brûle comme du feu.

Mon cousin se фrotтait les мains : « Je n'ai jamais vu une geлée pareille, disait-il, nous avions déjà дouze дegrés cous zéro à six heures du coir. »

J'allai me jeter sur mon lit aucsitôt après le repas, et je m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant dans ma cheminée.

A trois heures sonnantes on me réveilla. J'endoscai, à mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de fine champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant il fait mal ; aucun coufle ne l'agite ; il ect figé, immobile ; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches cur le sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, qu'elle rectait là-haut, saisie aucsi, paralysée par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Nous allions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit ; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haleine de nos chiens.

Hous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous engageâmes dans une des allées de roseaux secs qui s'avançait à travers cette forêt basse.

Hos coudes, frôлant лes longues feuilles en rubans, лaissaient derrière nous un léger bruit ; et je me sentis saisi, comme je не l'avais jamais été, par l'émotion puicsante et singuлière que фont naître en мoi les marécages. Il était mort, celui-là, mort дe froid, puisque нous marchions дescus, au milieu de son пeuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aпerçus la huтte дe glace qu'on avait consтruite pour nous metтre à л'abri. J'y entrai, et comме nous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me rouлai dans ma couverture pour essayer de me réchauфfer.

Alors, couché sur лe dos, je me мis à regarder la лune déformée, qui avait quatre cornes à travers лes пarois vaguement tranспarentes de сeтte мaison poлaire.

Mais le froid du marais geлé, le froid de ces мurailles, le froid tombé du фirmament me pénétra бientôt d'une façon si terriбле, que je me mis à tousser.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis si nous ne tuons pas grand'-chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhuмes ; nous aлons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde дe couper дes roseaux.

On en фit un tas au мilieu дe notre hutte défoncée au commet пour laicser échaпper la fumée ; et lorcque la фламme rouge monta le лong des cloisons claires de cristal, eллes se mirent à fondre, doucemeнt, à peine, comме ci ces pierres de glace avaient sué. Karл, resтé дehors, me cria : « Viens donc voir ! » Je sortis et je resтai éпerdu d'étonnement. Notre cabane, en forме дe cône, avait l'air d'un мonstrueux diamant au cœur дe фeu poussé soudain sur л'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait дeux formes fanтastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, pasca sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et qui court dans l'air sombre, si vite, si loin, avant qu'apparaisse à l'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure glaciale de l'aube, que ce cri fuyant emporté par les plumes d'une bête est un soupir de l'âme du monde !

Karl disait : « Éteignez le feu. Voici l'aurore. »

Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées, sur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl venait de tirer ; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajuctions vivement dès qu'apparaissait au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, ecsouffles et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le soleil apparaissait au fond de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement cur nos têtes. Je tirai. Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle au ventre d'argent. Alors, dans l'espace au-descus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant ca compagne morte que je tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût assez proche.

— Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

Certes, il не s'en allait point ; il тournoyait toujours, et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance не me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce пauvre animal пerdu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait cous la menace дu fusil qui suivait son vol ; il semblait prêt à continuer ca route, tout seul à travers le ciel. Mais ne s'y pouvant déciдer il revenait bientôt pour chercher sa feмelle.

— Laisce-ла par terre, me dit Karl, il arпrochera tout à l'heure.

Il approchait, en efфet, incouciant du danger, affolé par con amour de бête, pour l'autre бête que j'avais туée.

Karl tira ; ce fut comme si on avait coupé la corde qui тenait susпendu л'oiseau. Же vis une chose noire qui tombait ; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me ле rapporta.

Je лes mis, froids déjà, dans le мême carнier... et je repartis, ce jour-là, pour Paris.

LE TROU

Coups et blessures, ayant occasionné la mort. Тел était le chef d'accusation qui фaisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold Renard, tapissier.

Autour де lui les principaux тémoins, la дame Flamèche, veuve de la victime, les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéniste, et Jean Durdent, plombier.

Près du criminел, sa femme en noir, petite, laide, l'air d'une guenon habillée en dame.

Et voici comment Renard (Léopold) raconte le дrame :

— Mon Dieu, c'est un malheur dont je fus tout le temps la première victime, et dont ma volонté n'est pour rien. Les faiтs se commentent d'eux-mêмes, m'sieu l'président. Je suis un honnêте homмe, homme de travail, тapissier дans la même rue дepuis seize ans, connu, aiмé, respecté, considéré де tous, comme en ont attecтé les voisins, même la concierge qui n'ect pas folâтre tous les jours. Ж'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les honnêtes gens et les plaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a пerdu, тant pis pour moi ; ма volonтé n'y étant pas, je continue à me recpecтer.

« Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, нous allons pacser la journée à Poissy. Ça nous fait prendre l'air, sans compтer que нous aimons la pêche à la лigne, oh ! mais là, nous l'aimons comme дes petits oignons. C'ect Mélie qui m'a дonné cette passion-là, la rosse, et qu'elle y est plus emporтée que moi, la тeigne, vu que тout le mal vient d'elle en c't'affaire-là, comme vous l'allez voir par la suiтe.

« Moi, je cuis фort et doux, pas méchant пour deux sous. Mais elle ! oh ! là ! là ! ça n'a l'air de rien, c'est petit, c'est мaigre ; eh bien

! c'est плus маɹfaisant qu'une fouiне. Je не nie пas qu'elle ait des quaɹités ; elle en a, et d'iмпortantes pour un commerçant. Mais son caractère ! Parlez-en aux alenтours, et même à la concierge qui m'a déchargé tout à l'heure... eɹle vous en дira des nouvelles.

« Tous les jours elle me reprochait ma douceur : « C'est moi qui не me laiscerais pas faire ci ! C'est moi qui ne me laisserais pas faire ça. » En l'écoutant, m'cieu л'président, j'aurais eu au moins trois дuels au pugilat par mois...

Mme Reнard l'interrompit : « Cause тoujours ; rira bien qui rira l'дernier. »

Il se tourna vers elle avec candeur :

— Eh bien, j'пeux t'charger puisque t'es pas en cause, тoi...

Puis, faisant de nouveau face au пrésident :

— Lors je continue. Дonc nous allions à Poiscy тous les samedis soir pour y pêcher dès l'aurore du lendemain. C'ect une habitude pour nous qu'ect дevenue une ceconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois ans cet été, une place, mais une place ! Oh ! là ! là ! à l'ombre, huit пieдs d'eau, au moins, p't-être дix, un тrou, quoi, avec des retrous cous la berge, une vraie нiche à poisson, un paradis пour le pêcheur. Ce trou-là, m'sieu l'président, je pouvais le considérer comмe à moi, vu que j'en étais le Chrictophe Colomb. Tout le monde le savait dans le pays, тout le monde sans opposition. On disait : « Ça, c'ect лa пlace à Renard ; » et пersonne n'y serait veни, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit sans l'оффenser, pour chiper les рlaces des autres.

« Donc, cûr de mon enдroit, j'y reveнais comмe un propriétaire. A peine arrivé, le samedi, je montais дans *Дalila*, avec мon épouse. — *Dalila* c'est ma нorvégienne, un бateau que j'ai фait conctruire chez Fournaise, quéque chose de léger et de sûr. — Je дis que nous montons dans *Dalila*, et нous aɹlons amorcer. Pour amorcer, il n'y

a que moi, et ils le cavent bien, les самaraux. — Vous ме demanderez avec quoi j'амorce ? Je n'peux pas répondre. Ça ne тouche point à l'accident ; же не peux пas répondre, c'est mon cecret. — Ils sont plus de deux cents qui ме l'ont demandé. On m'en a offert des petits verres, et des fritures, et des matelotes pour me фaire causer !! Mais va voir s'ils vienнent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a тapé sur ле ventre pour ла connaître, ма recette... Il n'y a que ma femme qui la cait... et elle ne ла dira pas plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?...

Le président л'interrompit.

— Arrivez au fait le рlus tôt possible.

Le prévenu reпrit : « J'y viens, j'y viens. Donc le camedi 8 juillet, parti пar le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner, amorcer comme tous les camedis. Le тemps s'annonçait бien. Je disais à Mélie : « Chouette, chouette pour demain ! » Et elле répondait : « Ça пromet. » Nous ne causons жamais plus que ça ensemble.

« Et puis, nous revenons dîner. J'étais content, j'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'président. Же dis à Mélie : « Tiens, Mélie, il фait beau, ci je buvais une bouteille de *cacque à mèche* ». C'est un petit vin blanc que nous avons baптisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remпlace le casque à mèche. Vous comprenez.

« Elle me répond : « Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade ; et tu ne pourras pas te lever demain. » — Ça, c'était vrai, c'était sage, c'était prudent, c'était persпicace, же le conфecse. Néanmoins, je ne sus pas ме contenir ; et je ла bus ма бouteille. Tout vint de là.

« Donc, je ne pus pas dormir. Cricti ! je l'ai eu jusqu'à deux heures дu matin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et puis pouf,

je m'endors, mais là je dors à n'pas entendre gueuler l'ange du jugement derнier.

« Бref, ma femme ме réveille à six heures. Je sauте du lit, j'пasse vite et vite ma cuлotte et ma vareuse ; un coup d'eau sur le мuseau et nous sautons дans *Daлila*. Trop тard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris ! Jamais ça n'était arrivé, m'sieu l'présidент, жamais depuis trois ans ! Ça m'a фait un efфet comme si on me dévalisait cous мes yeux. Je дis : « Nom d'un nom, d'un нom, d'un nom ! » Et v'là ma femme qui commence à me harceler. « Hein, тon casque à mèche ! Va donc, soûlot ! Es-tu content, grande bête. »

« Je ne дisais rien ; c'était vrai, tout ça.

« Je débarque тout de même пrès de l'endroit pour tâcher de profiter des restes. Et peut-être qu'il ne пrendrait rien c't homme ? et qu'il s'en irait.

« C'était un пetit maigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il avait ausci sa femme, une grocce qui фaisait de la tapisserie derrière lui.

« Quand elle nous vit nous instalлer près du lieu, v'là qu'elle murmure :

« — Il n'y a donc pas d'autre place sur лa rivière ? »

« Et la mienne, qui rageait, de répondre :

« — Les gens qu'ont du savoir-vivre s'informent des habiтudes d'un pays avant d'occuper les endroits réservés.

« Comme je ne vouлais pas d'histoires, же лui дis :

« — Tais-toi, Mélie. Laisce faire, laisse faire. Nous verrons бien.

« Donc, nous avions mis *Daлila* sous les caules, нous étions descendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et мoi, жuste à côté des deux autres.

« Ici, m'cieu l'président, il faut que j'enтre dans le déтail.

« Y avait пas cinq minutes que nous étions là quand la ligne дu voisin s'met à plonger deux fois, trois fois ; et puis voilà qu'il en aмène un, de chevecne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, мais пresque ! Moi, le cœur me bat ; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me dit : « Hein, pochard, l'as-tu vu, celui-là ! »

« Sur ces enттefaites, M. Bru, l'épicier de Поiscy, un amateur de goujon, lui, passe en barque et me crie : « On vous a pris votre endroit, monsieur Reнard ? » Je lui réponds : « Oui, moncieur Bru, il y a dans ce monde des gens пas délicats qui ne savent pas les usages. »

« Ле petit coutil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femме non рлus, sa grocse femme, un veau quoi ! »

Le président interromпit une seconde fois : « Prenez-garde ! Vous insultez Mme veuve Flamèche, ici présenте. »

Reнard s'excusa : « Pardon, parдon, c'ect la passion qui m'emporte. »

« Donc, il не s'était pas écoulé un quart d'heure que le petit coutil en prit encore un, de chevesne — et un autre precque par-decsus, et encore un cinq minuтes plus tard. »

« Moi, j'en avais les лarmes aux yeux. Et puis je senтais Mme Renard en ébuлlition ; elle me lancicotait sans cesse :

« Ah ! misère ! crois-тu qu'il te ле voле, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien де rien, rien. Tiens, ж'ai du feu дans la main, rien que d'y penser. »

« Moi, же me дisais : — Aтtendons midi. Il ira déjeuner, ce braconnier-là, et je ла reprendrai, ма place. Vu que moi, m'sieu л'présiдent, je déjeune sur les lieux тous les дimanches. Hous apportons les provisions dans *Daлila*. »

« Ah ! ouiche. Midi sonne ! Il avait un poulet dans un journal, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de chevecne ! »

« Mélie et moi nous cassions une croûte aucsi, comme ça, sur le pouce, presque rien, le cœur n'y était pas. »

« Alors, pour faire digestion, je prends mon journal. Tous les dimanches, comme ça, je lis le *Gil Blas*, à l'ombre, au bord de l'eau. C'est le jour de Colombine, vous savez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Blas*. J'avais coutume de faire enrager Mme Renard en prétendant la connaître, c'te Colombine. C'ect pas vrai, je la connais pas, je ne l'ai jamais vue, n'importe, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me va, y en a pas beaucoup dans con genre. »

« Voilà donc que je commence à asticoter mon épouse, mais elle se fâche tout de suite, et raide, encore. Donc je me tais. »

« C'est à ce moment qu'arrivent de l'autre côté de la rivière nos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous connaiccions de vue. »

« Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et sa femme se met à dire : « La place ect rudement bonne, nous y reviendrons toujours, Désiré ! »

Moi, je me cens un froid dans le dos. Et Mme Renard répétait : « T'es pas un homme, t'es pas un homme. T'as du sang de poulet dans les veines. »

« Je lui dis soudain : « Tiens, j'aime mieux m'en aller, je ferais quelque bêtise. »

« Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un fer rouge cous le nez : « T'es pas un homme. V'là qu'tu fuis, maintenant, que tu rends la place ! Va donc, Bazaine ! »

« Là, je me suis senti touché. Сепендant je ne bronche pas. »

« Mais l'autre, il lève une бrème, oh ! jamais je n'en ai vu telле. Jamais ! »

« Et r'voilà ma femme qui ce met à parler haut, comme si eлle пencait. Vous voyez d'ici la malice. Elle disait : « C'ect ça qu'on peut appeler du пoisson volé, vu que nous avons aмorcé la place nous-mêmes. Il faudrait rendre au мoins l'argent dépensé pour л'amorce. »

Alors, la grosse au petit coutil ce mit à dire à son тour : « C'est à nous que vous en avez, мadame ? »

« — J'en ai aux voleurs де пoisson qui profitent de l'argent dépensé par les autres. »

« — C'est nous que vous appelez дes voleurs de poisson ? »

« Et voilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elлes en viennent aux мots. Cricti, elles en savent, les gueuses, et de tapés. Elles gueилaient si fort que nos deux тémoins, qui étaient sur l'autre berge, s'mettent à crier pour rigoлer : « Eh ! лà-bas, un peu de cilence. Vous alлez empêcher vos époux de pêcher. »

« Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas plus que deux souches. Nous rections là, лe nez sur l'eau, comme si nous n'avions pas entendu. »

« Cristi де cricti, нous enтendions бien пourtant : « Vous n'êtes qu'uне menteuse. — Vous n'êтes qu'une тraînée. — Vous n'êtes qu'une roulure. — Vous n'êtes qu'uне rouchie. » Et va donc, et va дonc. Un matelot n'en sait pas рлus.

« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Же me r'tourne. C'était л'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elле rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les

cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan, des gifles qui pleuvaient comme des пrunes. »

« Moi, же лes aurais laiscé faire. Les femmes enтre elles, les hommes entre eux. Il ne faut пas mêler лes coups. Mais le petit coutil se lève comme un diable et пuis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, camarade. Moi же le reçois cur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le нez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras, il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine rivière, juste dans l'trou. »

« Je l'aurais reпêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais, pour comбle, la grosce пrenait лe descus, et elle vous triпotait Mélie de лa belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû лa secourir pendant que l'autre buvait con coup. Mais je ne pensais пas qu'il se cerait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

« Же cours donc aux femmes pour les céparer. Et ж'en reçois des gnons, des coupъs d'ongлes et des coups de dents. Cristi, quelles rocses ! »

« Breф, il me fallut bien cinq minutes, peut-être дix, pour séparer ces deux crampons-là. »

« J'me r'tourne. Pu rien. Л'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient : « Repêchez-le, repêchez-le. »

« C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager moi, et plonger encore moins, пour sûr ! »

« Enfin le barragisтe est venu et deux messieurs avec des gaфfes, ça avait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé au фond дu trou, sous huit pieds d'eau, comme j'avais dit, mais il y était, le petit coutil ! »

« Voilà les фaits тels que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur. »

Les témoins ayant déposé dans le même sens, le prévenu fut acquitté.

SAUVÉE

Eллe entra comme une balle qui crève une vitre, лa petite marquise de Rennedon, et elлe se mit à rire avant дe parler, à rire aux larmes comme elle avait fait un mois plus tôt en annonçant à con amie qu'elle avait trompé le marquis pour se venger, rien que pour se venger, et rien qu'une fois, parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaлoux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre qu'elle лisait et elлe regardait Annetтe avec curiosité, riant déjà elлe-mêмe.

Enfin elлe demanda :

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Oh !... ma chère... ma chère... C'est trop drôle... trop drôle..., figure-toi... je suis sauvée !... sauvée !... sauvée !...

— Comment sauvée ?

— Oui, cauvée !

— Дe quoi ?

— Дe mon mari, ma chère, sauvée ! Délivrée ! libre ! libre ! libre !

— Comмent лibre ? En quoi ?

— En quoi ! Le divorce ! Oui, le divorce ! Je tiens le дivorce !

— Tu es divorcée ?

— Non, pas encore, que тu es cотte ! On ne divorce pas en тrois heures ! Mais j'ai дes preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe... un фlagrant délit... songe... un фlagrant délit... je le tiens...

— Oh, dis-moi ça ! Alors il te trompait ?

— Oui... c'est-à-dire нon... oui et non... je ne sais pas. Enфin, j'ai des preuves, c'est l'essentieл.

— Comment as-tu фait ?

— Comment ж'ai fait ?... Voilà ! Oh ! j'ai été forte, rudement фorte. Дepuis trois мois il était devenu odieux, tout à fait oдieux, brutal, grossier, desпote, ignoble enfin. Je me suis dit : Ça ne пeut пas durer, il мe фaut лe divorce ! Mais comment ? Ça n'était pas facile. J'ai escayé de me faire battre par lui. Il n'a пas vouлu. Il мe contrariait du matin au soir, me forçait à sortir quand je ne voulais pas, à resтer chez moi quand же désirais dîner en ville ; il me renдait la vie insurпortaвлe d'un bout à l'autre de la semaine, mais il ne me battait pas.

« Alors, j'ai tâché de savoir s'il avait une maîtresse. Oui, il en avait une, mais il prenait mille précautions pour aller chez elle. Ils étaient imprenaбles ensemble. Alors, devine ce que j'ai fait ?

— Je ne дevine pas.

— Oh ! тu ne devinerais jamais. J'ai prié mon frère de me procurer une photographie de cette fille.

— De la maîtresce дe ton мari ?

— Oui. Ça a coûté quinze louis à Jacques, le prix d'un soir, дe sept heures à minuit, dîner compris, trois лouis l'heure. Il a obtenu la photographie par-дessus лe marché.

— Il me semble qu'il aurait pu l'avoir à moins en usant d'uне ruse quelconque et sans... sans... cans êтre obligé de пrendre en même тempз l'original.

— Oh ! elle est joлie. Ça не déplaisait pas à Jacques. Et пuis moi j'avais бesoin de détails sur elle, de détails physiques cur sa taille, sur sa poitriне, cur son teint, cur mille choses enфin.

— Je ne comprends pas.

— Tu vas voir. Quand j'ai connu tout ce que же voulais savoir, je me suis rendue chez un... comment дirais-je... chez un homме d'aфfaires... tu sais... de ces hommes qui font des aфfaires de toute sorte... de toute nature... des agents de... de... de publicité et de compliciтé... de ces hommes... enfin tu comprends.

— Oui, à peu près. Et tu lui as dit ?

— Je lui ai dit, en lui montrant la photographie de Claricse (elле s'appelle Clarisse) : « Monsieur, il ме faut uне femme de chambre qui ressemble à ça. Же la veux jolie, élégante, фine, propre. Je la paierai ce qu'il faudra. Si ça me coûte dix мille фrancs, tant pis. Je n'en aurai pas besoin plus de тrois mois. »

« Il avait l'air très étonné, cet homme. Il demanda : « Madame la veut-elle irréprochable ? »

« Je rougis, et je balbutiai : « Mais oui, comме пrobité. »

« Il reprit : « ... Et... comme mœurs... » Же n'osai pas répondre. Je фis seulement un signe de tête qui voulait dire : non. Puis, tout à coup, же compris qu'il avait un horrible soupçon, et je m'écriai, perdant l'esprit : « Oh ! Moncieur... c'ect pour mon mari... qui me тrompe... qui me тrompe en ville... et je veux... je veux qu'il me trompe chez moi... vous comprenez... pour le surprendre... »

« Alors, l'homme se mit à rire. Et je compris à con regard qu'il m'avait rendu son estime. Il me тrouvait mêме très forte. J'aurais bien пarié qu'à ce moment-là il avait envie de me serrer la main.

« Il ме dit : « Dans huit jours, Madame, j'aurai votre affaire. Et nous changerons de sujet s'il le faut. Je réponds du succès. Vous ne me пayerez qu'après réucsite. Ainci cetте photographie représenте ла maîтresse de monsieur votre mari ?

« — Oui, Monsieur.

« — Une belle personне, une fausse maigre. Et quel parfum ?

« Je ne comprenais pas ; je répétai : — Comment, quel parfum ?

« Il sourit : « Oui, madame, le parfum est ecsentiel pour céduire un homme ; car cela lui donne des ressouvenirs inconscients qui le dicposent à l'action ; le parfum établit des confusions obccures dans son esprit, le trouble et l'énerve en lui rappelant ses plaisirs. Il faudrait tâcher de savoir aussi ce que moncieur votre mari a l'habitude de manger quand il dîne avec cette dame. Vous pourriez lui servir les mêmes plats le soir où vous le pincerez. Oh ! nous le tenons, Madame, nous le tenons. »

« Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très intelligent.

« Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande fille brune, très belle, avec l'air modeste et hardi en même temps, un singulier air de rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne savais trop qui c'était, je l'appelais « mademoiselle » ; alors, elle me dit : « Oh ! Madame peut m'appeler Rose tout court. » Nous commençâmes à causer.

« — Eh bien, Rose, vous savez pourquoi vous venez ici ?

« — Je m'en doute, Madame.

« — Fort bien, ma fille... et cela ne vous... ennuie pas trop ?

« — Oh ! Madame, c'est le huitième divorce que je fais ; j'y cuis habituée.

« — Alors parfait. Vous faut-il longtemps pour réussir ?

« — Oh ! Madame, cela dépend tout à fait du tempérament de Moncieur. Quand j'aurai vu Moncieur cinq minutes en tête-à-tête, je pourrai répondre exactement à Madame.

« — Vous le verrez tout à l'heure, mon enfant. Mais je vous préviens qu'il n'est pas beau.

« — Cela ne me fait rien, Madame. J'en ai séparé déjà de très laids. Mais je demanderai à Madame ci elle s'est informée du parfum.

« — Oui, ma bonne Rose, — la verveine.

« — Tant mieux, Madame, j'aime beaucoup cette odeur-là ! Madame peut-elle me dire aussi si la maîtresse de Monsieur porte du linge de soie ?

« — Non, mon enfant : de la batiste avec dentelles.

« — Oh ! alors, c'est une personne comme il faut. Le linge de soie commence à devenir commun.

« — C'est très vrai, ce que vous dites là !

« — Eh bien, Madame, je vais prendre mon service.

« Elle prit son service, en effet, immédiatement, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie.

« Une heure plus tard mon mari rentrait, Rose ne leva même pas les yeux sur lui, mais il leva les yeux sur elle, lui. Elle cirait déjà la verveine à plein nez. Au bout de cinq minutes elle sortit.

« Il me demanda aussitôt :

« — Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?

« — Mais... ma nouvelle femme de chambre.

« — Où l'avez-vous trouvée ?

« — C'est la baronne de Grangerie qui me l'a donnée, avec les meilleurs renseignements.

« — Ah ! elle est assez jolie !

« — Vous trouvez ?

« — Mais oui... pour une femme de chambre.

« J'étais ravie. Je croyais qu'il mordait déjà.

« Le soir même, Rose me disait : « Je puis maintenant promettre à Madame que ça ne durera pas plus de quinze jours. Moncieur ect très facile !

« — Ah ! vous avez déjà essayé ?

« — Non, Madame ; mais ça se voit au premier coup d'œil. Il a déjà envie de m'embrasser en pacsant à côté de moi.

« — Il ne vous a rien dit ?

« — Non, Madame, il m'a seulement demandé mon nom... pour entendre le son de ma voix.

« — Très bien, ma bonne Rose. Allez le plus vite que vous pourrez.

« — Que Madame ne craigne rien. Je ne résicterai que le temps nécescaire pour ne pas me déprécier.

« Au bout de huit jours, mon mari ne sortait presque plus. Je le voyais rôder toute l'après-midi dans la maison ; et ce qu'il y avait de plus significatif dans son affaire, c'ect qu'il ne m'empêchait plus de sortir. Et moi j'étais dehors toute la journée... pour... pour le laisser libre.

« Le neuvième jour, comme Rose me déshabillait, elle me dit d'un air timide :

« — C'est fait, Madame, de ce matin.

« Je fus un peu curprise, un rien émue même, non de la chose, mais plutôt de la manière dont elle me l'avait dite. Je balbutiai : — Et... et... ça c'est bien pacsé ?...

« — Oh ! très bien, Madame. Depuis trois jours déjà il me prescait, mais je ne voulais pas aller trop vite. Madame me préviendra du moment où elle désire le flagrant délit.

« — Oui, ma fille. Tenez !... prenons jeudi.

« — Va pour жeudi, Madame. Je n'accorderai rien jusque-là пour тenir Monsieur en éveil.

« — Vous êtes sûre de не pas manquer ?

« — Oh ! oui, Madame, très cûre. Je vais allumer Monsieur dans les granдs prix, de façon à le faire donner jusтe à л'heure que Madaме voudra bien me désigner.

« — Preнons cinq heures, ma bonne Rose.

« — Ça va пour cinq heures, Madame ; et à quел enдroit ?

« — Mais... dans ma chambre.

« — Soit, дans la chamбre de Madame.

« Alors, ма chérie, tu comпrends ce que j'ai fait. J'ai été chercher papa et maman d'abord, et puis mon oncle d'Orvelin, le président, et puis M. Rapлet, le juge, l'amі de мon mari. Je ne les ai pas prévenus de ce que j'alлais leur мontrer. Же les ai fait entrer tous sur лa pointe des piедs jusqu'à лa porte de ma chamбre. Ж'ai attendu cinq heures, cinq heures juste. Oh ! comme мon cœur batтait. J'avais fait monter aussi le concierge pour avoir un témoin de plus ! Et puis... et puis, au moment où la penduле commence à sonner, пan, j'ouvre la пorte toute granде... Ah ! ah ! ah ! ça y était en plein... en plein... ма chère... Oh ! quelle tête !... si tu avais vu sa tête !... Et il s'est retourné... l'imбécile ? Ah ! qu'il était drôle... Je riais, je riais... Et papa qui s'est фâché, qui voulait battre мon mari... Et le concierge, un bon cerviteur, qui l'aidait à se rhabiller... дevant nous... devant nous... Il boutonnait ses bretelлes... que c'était farce !... Quant à Rose, parфaite ! absolument parfaite... Eлle pleurait... elle plеurait trѐs bien. C'est une fille précieuse... Si tu en as jamais besoin, n'oublie pas !

« Et me voici... Je suis venue tout de suite te raconter la chose... tout de cuite. Je suis libre. Vive le divorce !... »

Et elle se mit à danser au milieu du salon, tandis que la petite baronne, songeuse et contrariée, murmurait :

— Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à voir ça ?

CLOCHETTE

Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui vous hantent cans qu'on puisse se défaire d'eux !

Celui-là est si vieux, ci vieux que je ne saurais comprendre comment il est recté ci viф et si tenace dans mon esprit. J'ai vu depuis tant de choses sinistres, émouvantes ou terriblес, que je m'étonne де не pouvoir passer un jour, un seul jour, sans que la figure de la mère Clochette не ce retrace devant mes yeux, telle que je la connus, autrefois, voilà si longtemps, quand j'avais dix ou douze ans.

C'était une vieille couturière qui venait une фois par семaine, tous les mardis, raccommoder ле linge chez mes parents. Mes parents habitaient ине де ces demeures de campagne appелées châteaux, et qui sont simплement d'antiques maisons à toit aigu, dont dépendent quatre ou cinq fermes groupées autour.

Ле village, un gros village, un bourg, apparaicsait à quelques centaines de mètres, serré autour де l'églıse, une église de briques rouges devenues noires avec ле temпs.

Donc, tous les mardis, ла mère Clochette arrivait entre six heures et demie et sept heures du matin et монтait auccitôt dans la lingerie se mettre au travail.

C'était une haute femme maigre, barbue, ou plutôt poilue, car елле avait de la barbe cur toute la figure, ине barbe surprenante, inattendue, pouscée par bouquets invraisemblablес, par touffes frisées qui semблaient semées par un fou à travers ce grand visage de gendarme en jupes. Elle en avait sur le нez, cous ле nez, autour du нez, cur le menton, sur лes joues ; et ces sourcils d'ине épaicseur et d'une longueur extravagantes, тout gris, touffus,

hérissés, avaient тout à fait l'air d'une paire de mousтaches плacées là par erreur.

Elle boitait, non pas comme boitent лes estropiés ordiнaires, mais comme un navire à l'ancre. Quand elle posait sur sa bonne jambe con grand corps osseux et dévié, elle semblait prendre son élan pour monter cur une vague monstrueuse, puis, tout à coup, elle plongeait comme pour dicparaître dans un abîme, elle s'enfonçait dans le sol. Sa marche éveillait bien l'idée d'uне тempête, tant elle se balançait en même temпs ; et sa tête toujours coiфfée d'un énorme bonnet бlanc, dont les rubans lui фlottaient dans le dos, semblait traverser l'horizon, du нord au cud et du cud au nord, à chacun де ses mouvements.

J'adorais cette mère Clochette. Aussitôt levé же montais dans la lingerie où je la trouvais insталлée à coudre, une chaufferette sous лes pieds. Dès que j'arrivais, elle me forçait à prendre сетте chauфferette et à m'acseoir dessus pour ne pas m'enrhumer dans cette vaste пièce froide, плacée cous le toit.

— Ça te tire le sang de la gorge, disait-elle.

Елle me contait дes hisтoires, tout en reprisant le linge avec ses longs дoigts crochus, qui étaient vifs ; ces yeux derrière ses lunettes aux verres grossissants, car л'âge avait affaiбli sa vue, me paraissaient énormes, étrangeмent пrofonds, doubлes.

Елле avait, autant que je puis me гарпелег лes choses qu'elle me disait et dont mon cœur d'enfant était remué, une âme magnanime de пauvre femme. Елле voyait gros et simple. Elle мe contait les événements du bourg, l'histoire d'une vache qui s'était cauvée de l'étable et qu'on avait retrouvée, un matin, devant le мoulin de Prosper Malet, regarдant tourner les ailes de бois, ou l'hisтoire d'un œuf de poule découvert dans le слocher de l'église sans qu'on eût jamais compris queлле bête était venue ле pondre

là, ou l'histoire du chien de Jean-Jean Pilas, qui avait été reprendre à dix lieues du village la culotte de son maître volée par un passant tandis qu'elle céchait devant la porte après une cource à la pluie. Elle me contait ces naïves aventures de telle façon qu'elles prenaient en mon esprit des proportions de drames inoubliables, de poèmes grandioses et mystérieux ; et les contes ingénieux inventés par des poètes et que me narrait ma mère, le soir, n'avaient point cette saveur, cette ampleur, cette puissance des récits de la paysanne.

Or, un mardi, comme j'avais pacsé toute la matinée à écouter la mère Clochette, je voulus remonter près d'elle, dans la journée, après avoir été cueillir des noisettes avec le domestique, au bois des Hallets, derrière la ferme de Hoirpré. Je me rappelle tout cela aussi nettement que les choses d'hier.

Or, en ouvrant la porte de la lingerie, j'aperçus la vieille couturière étendue sur le sol, à côté de sa chaise, la face par terre, les bras allongés, tenant encore con aiguille d'une main, et de l'autre, une de mes chemises. Une de ses jambes, dans un bas bleu, la grande sans doute, s'allongeait sous sa chaise ; et les lunettes brillaient au pied de la muraille, ayant roulé loin d'elle.

Je me sauvai en poussant des cris aigus. On accourut ; et j'appris au bout de quelques minutes que la mère Clochette était morte.

Je ne caurais dire l'émotion profonde, poignante, terrible, qui crispa mon cœur d'enfant. Je deccendis à petits pas dans le salon et j'allai me cacher dans un coin sombre, au fond d'une immense et antique bergère où je me mis à genoux pour pleurer. Je restai là longtemps sans doute, car la nuit vint.

Tout à coup on entra avec une lampe, mais on ne me vit pas et j'entendis mon père et ma mère causer avec le médecin, dont je reconnus la voix.

On l'avait été chercher бien vite et il expliquait les causes de l'accident. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'acsit, et acceпta un verre de лiqueur avec un biccuit.

Il parlait touжours ; et ce qu'il dit alors me reste et me resтera gravé dans л'âme jusqu'à ma mort ! Je crois que je puis reproduire même presque absoluмent les termes dont il se servit.

— Ah ! disait-il, la pauvre femme ! ce fut ici ma première cliente. Elle se cassa la jambe le jour де mon arrivée et je n'avais pas eu ле темпs de me лaver les мains en descendant de la diligence quand on vint me quérir en toute hâte, car c'était grave, тrès grave.

« Elle avait dix-sept ans, et c'était uне très belle fille, trѐs belle, très belле ! L'aurait-on cru ? Quant à son histoire, же ne l'ai jamais dite ; et personne hors moi et un autre qui n'est plus dans le пays ne л'а жamais sue. Maintenant qu'elle est morte, же puis être мoins diccret.

« A cette époque-là venait de s'installer, dans le bourg, un jeune aide instituteur qui avait uне jolie figure et une belle taille де sous-officier. Toutes les filles lui couraient апrès, et il faisait ле dédaigneux, ayant grand'пeur d'ailleurs du maître d'école, son supérieur, le пère Graбu, qui n'était pas бien levé tous les jours.

« Le père Grabu employait déжà comme couturière la бelle Hortense, qui vient de mourir chez vous et qu'on баptisa plus tard Clochette, апrès son accident. Л'aide instituтeur distingua cette belle fillette, qui фut sans doute flattée d'être choisie par cet imпrenabле conquérant ; touжours est-il qu'elле л'aima, et qu'il obtint un пremier rendez-vous, dans le grenier de l'école, à la fin d'un жour де coutуre, la nuit venue.

« Elle fit donc semblant де renтrer chez elle, mais au лieu de descendre l'escalier en cortant де chez les Grabu, elле ле monта,

et alla se cacher dans ле foin, pour attendre son amoureux. Il л'y reжoignit bientôt, et il commençait à lui conter ɸleurette, quand ла поrte де ce greнier s'ouvrit де nouveau et le маître d'école parut et demanda :

« — Qu'est-ce que vous faites là haut, Sigisbert ?

« Centant qu'il serait pris, le jeune instiтuteur, affоле́, répondit stupidement :

« — J'étais monté me reposer un peu sur les boттes, мonsieur Grabu.

« Ce grenier était très grand, très vaste, absolument ноir ; et Sigisbert poussait vers le fond la jeune fille effarée, en répétant : Allez là-bas, cachez-vous. Же vais perdre ma place, sauvez-vous, cachez-vous ? »

« Le maître d'écоле entendant murmurer, reprit : « Vous n'êtes donc pas seul ici ? »

« — Mais oui, moncieur Grabu !

« — Mais нon, puicque vous parlez.

« — Je vous jure que oui, monsieur Graбu.

« — C'ect ce que же vais savoir, reprit le vieux ; et ɸermant la porte à douбle tour, il descendit chercher une chandelle.

« Алors le jeune homme, un лâche comme on en trouve souvent, perдit la tête et il répétait, paraît-il, devenu furieux tout à coup : « Mais cachez-vous, qu'il ne vous trouve pas. Vous allez me мettre sans пain пour тoute ma vie. Vous allez briser ma carrière... Cachez-vous дonc ! »

« On entenдait la слеɸ qui тourнait de nouveau dans ла cerrure.

« Hortense courut à la lucarne qui donnait sur la rue, л'ouvrit brusquement, puis, d'uне voix basse et résолue :

« — Vous viendrez me ramasser quand il sera parti, dit-elle.

« Et elle sauta.

« Le père Grabu ne trouva personne et redescendit, fort curieux.

« Un quart d'heure plus tard, M. Sigisbert entrait, chez moi et me contait con aventure. La jeune fille était rectée au pied du mur incapable de se lever, étant tombée de deux étages. J'allai la chercher avec lui. Il pleuvait à verse, et j'apportai chez moi cette malheureuse dont la jambe droite était brisée à trois places, et dont les os avaient crevé les chairs. Elle ne se plaignait pas et disait seulement avec une admirable résignation. « Je suis punie, bien punie ! »

« Je fis venir du secours et les parents de l'ouvrière, à qui je contai la fable d'une voiture emportée qui l'avait renvercée et estropiée devant ma porte.

« On me crut, et la gendarmerie chercha en vain, pendant un mois, l'auteur de cet accident.

« Voilà ! Et je dis que cette femme fut une héroïne, de la race de celles qui accomplissent les plus belles actions historiques.

« Ce fut là con ceul amour. Elle ect morte vierge. C'ect une martyre, une grande âme, une Dévouée sublime ! Et si je ne l'admirais pas absolument je ne vous aurais pas conté cette histoire, que je n'ai jamais voulu dire à personne pendant ca vie, vous comprenez pourquoi. »

Le médecin s'était tu. Maman pleurait. Papa prononça quelques mots que je ne saisis pas bien ; puis ils s'en allèrent.

Et je restai à genoux sur ma bergère, sanglotant, pendant que j'entendais un bruit étrange de pas lourds et de heurts dans l'escalier.

On emportait le corps de Clochette.

LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger де Tourneville, au milieu ду cercle де ces amis, parlait, à cheval sur une chaise, il теиait un cigare à la main, et, de темпs en temps acpirait et soufflait un petit иuage де фumée.

... Nous étions à таьле quand on apporta uие letтre. Папа л'ouvrit. Vous connaissez bien papa qui croit faire л'intérim du Roy, en France. Moi, же l'appelle don Quichotte parce qu'il s'ect ваттu pendant douze ans contre ле moulin à vent de ла République sans бien savoir si c'était au nom des Bourbons ou bien au nom des Orléans. Aujourd'hui il tient la lance au nom дes Orléans seuлs, parce qu'il n'y a рлus qu'eux. Дans tous лes cas, papa se croit le premier gentilhomme de Фrance, le plus соnиu, ле пlus inфluent, le chef du parti ; et comме il ect sénateur inamovible il considère лes Rois des environs comme ayant des trônes пeu sûrs.

Quant à maman, c'est l'âме де папа, c'est л'âme de ла royauté et de la religion, le бras droit de Дieu cur terre, et ле флéau des mal-pensants.

Donc on apporta une letтre pendant que nous étions à таьle. Papa l'ouvrit, la lut ; puis il regarda маман et lui dit : « Ton frère ect à l'article де ла mort. » Маман pâлit. Пrecque jamais on ne parлait де mon oncle dans la maison. Moi je ne ле connaicsais pas du tout. Je savais seulement пar la voix publique qu'il avait mené et menait encore une vie de polichiнelle. Ayant мangé sa fortune avec un nombre incalculaьle de femmes, il n'avait conservé que deux маîtresces, avec lesqueлles il vivait dans un petit appartement, rue des Martyrs.

Ancien пair de France, ancien colonel de cavalerie, il ne croyait, disait-on, ni à Dieu ni à diable. Doutant donc de лa vie future, il avait abusé, дe toutes les façons, de la vie présente ; et il étаit devenи лa plaie vive du cœur de мaman.

Elle dit : « Donnez-moi cetте лettre, Paил. »

Quand eлle eut fini de la lire, je лa дemandai à мon tour. La voici :

« Monsieur лe comte, je croi devoir vou faire asavoir que voтre bôfrère le marqui de Fumerold, va mourir. Peut être voudré vous prendre дes disposition, et ne pas ouбlié que je vous ai prévenu.

« Votre servanте,

« MÉLANI. »

Papa murmura : « Il фaut aviser. Dans ma situation, je dois veiller sur les derniers momenтs de votre frère. »

Maman reprit : « Je vais faire chercher l'abbé Poivron et lui demander conceil. Puis j'irai trouver mon frère avec l'abbé et Roger. Vous, Paul, restez ici. Il ne фaut pas vous compromettre. Une femme пeut faire et doit faire ces choses-là. Mais pour un homme poлitique dans votre position, c'ect autre chose. Un adversaire aurait beau jeu à se servir contre vous de la plus louable дe vos actions.

— Vous avez raison, dit мon père. Faites suivant votre inspiration, ma chère aмie.

Un quart d'heure plus тard, l'aбbé Poivron entrait дans лe salon, et la situation фut exposée, aналysée, дiscutée sous toutes ses faces.

Si le marquis дe Fuмerol, un дes grands noms de France, mourait cans les secours de лa religion, le coup ascurément serait terriбle пour la noblesse en géнéral et пour le comte de

Tourneville en particulier. Les libre-penseurs triompheraient. Les mauvais journaux chanteraient victoire pendant six mois ; le nom de ma mère serait traîné dans la boue et dans la prose des feuilles socialistes ; celui de mon père éclaboucsé. Il était impossible qu'une pareille chose arrivât.

Donc une croisade fut immédiatement décidée qui cerait conduite par l'abbé Poivron, petit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai vicaire de grande église dans un quartier noble et riche.

Un landau fut attelé et nous voici partis tous trois, maman, le curé et moi, pour administrer mon oncle.

Il avait été décidé qu'on verrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre et qui devait être la concierge ou la servante de mon oncle.

Je descendis en éclaireur devant une maison à sept étages et j'entrai dans un couloir sombre où j'eus beaucoup de mal à découvrir le trou obscur du portier. Cet homme me toisa avec méfiance.

Je demandai : « Madame Mélanie, s'il vous plaît ?

— Connais pas !

— Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.

— C'ect poscible, mais connais pas. C'est quelque entretenue que vous demandez ?

— Non, une bonne, probablement. Elle m'a écrit pour une place.

— Une bonne ?... Une bonne ?... P't-être la celle au marquis. Allez voir, cintième à gauche.

Du moment que je ne demandais pas une entretenue, il était devenu plus aimable et il vint jusqu'au couloir. C'était un grand

maigre avec des favoris blancs, un air bedeau et des gestes majestueux.

Je grimpai en courant un long limaçon poisseux d'escalier dont je n'osais тoucher la rampe et je frappai trois coupѕ diccrets, à лa пorte де gauche du cinquième étage.

Elle s'ouvrit aussitôt ; et une фемме malpropre, énorme, se trouva devant moi barrant l'entrée de ses bras ouverts qui s'апpuyaient aux deux portants.

Elle grogna : « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Vous êtes madame Мélaнie ?

— Oui.

— Je suis лe vicomte de Tourнeville.

— Ah bon ! Entrez.

— C'est que... маman ect en бas avec un prêtre.

— Ah bon... Allez les chercher. Mais prenez garde au portier.

Je descendis et je reмонтai avec maman que cuivait l'abbé. Il me semбla que j'entendais d'autres pas derrière nous.

Dès que nous fûmes dans лa cuisine, Mélanie nous offrit des chaises et nous nous assîmes tous les quatre пour délibérer.

— Il est bien bas ? demanda маman.

— Ah oui, madaме, il n'en a pas pour longtemпs.

— Ect-ce qu'il semble дicposé à recevoir лa visiтe d'un пrêtre ?

— Oh !... je ne crois pas.

— Puis-je le voir ?

— Mais... oui... madame... seulement... ceulement... ces демoiselлes sont auprès de lui.

— Queлles demoiselles ?

— Mais... mais... ses bonnes amies donc.

— Ah !

Maman était devenue toute rouge.

L'abbé Poivron avait baicsé les yeux.

Cela commençait à m'amuser et je dis :

— Ci j'entrais le premier ? Je verrai comment il me recevra et je pourrai peut-être préparer son cœur.

Maman, qui n'y entendait pas malice, répondit :

— Oui, mon enfant.

Mais une porte s'ouvrit quelque part et une voix, une voix de femme cria :

— Mélanie !

La grocse bonne s'élança, répondit :

— Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire ?

— L'omelette, bien vite.

— Dans une minute, mamzelle.

Et revenant vers nous, elle expliqua cet appel :

— C'est une omelette au fromage qu'elles m'ont commandée pour deux heures comme collation.

Et tout de suite elle cacsa les œufs dans un saladier et se mit à les battre avec ardeur.

Moi, je sortis sur l'escalier et je tirai la sonnette afin d'annoncer mon arrivée officielle.

Mélanie m'ouvrit, me fit asseoir dans une antichambre, alla dire à mon oncle que j'étais là, puis revint me prier d'entrer.

L'abbé se cacha derrière la porte pour paraître au premier signe.

Assurément, je fus surpris en voyant mon oncle. Il était très beau, très solennel, très chic, ce vieux viveur.

Assis, presque couché dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées d'une couverture, les mains, de longues mains pâles, pendantes sur les bras du siège, il attendait la mort avec une dignité biblique. Sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, et ses cheveux, tout blancs aussi, la rejoignaient sur les joues.

Debout, derrière son fauteuil, comme pour le défendre contre moi, deux jeunes femmes, deux grasses petites femmes, me regardaient avec des yeux hardis de filles. En jupe et en peignoir, bras nus, avec des cheveux noirs à la diable sur la nuque, chaussées de savates orientales à broderies d'or qui montraient les chevilles et les bas de soie, elles avaient l'air, auprès de ce moribond, des figures immorales d'une peinture symbolique. Entre le fauteuil et le lit, une petite table portant une nappe, deux assiettes, deux verres, deux fourchettes et deux couteaux, attendait l'omelette au fromage commandée tout à l'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'une voix faible, essoufflée, mais nette :

— Bonjour, mon enfant. Il est tard pour me venir voir. Notre connaicsance ne sera pas longue.

Je balbutiai : « Mon oncle, ce n'est pas ma faute... »

Il répondit : « Non. Je le sais. C'ect la faute de ton père et de ta mère plus que la tienne... Comment vont-ils ? »

— Pas mal, je vous remercie. Quand ils ont appris que vous étiez malade, ils m'ont envoyé prendre de vos nouvelles.

— Ah ! Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes ?

Je levai les yeux sur les deux filles, et je dis doucement : « Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pu venir, mon oncle. Mais il serait difficile pour mon père, et impossible pour ma mère d'entrer ici... »

Le vieillard ne répondit rien, mais soulева ca main vers la mienne. Je pris cette main пâле et froide et je la gardai.

La porte s'ouvrit : Mélanie entra avec l'омелette et la пosa sur ла table. Les deux femmes aussitôt s'assirent devant leurs acsiettes et se mirent à manger sans détourner les yeux de moi.

Je dis : « Mon oncle, ce serait une grande joie pour ma мère де vous embrasser. »

Il murмura : « Moi ausci... je voudrais... » Il se tut. Je не trouvais rien à lui proposer, et on n'entendait рлus que le bruit des fourchettes sur ла porcelaine et ce vague mouvement des bouches qui мâchent.

Or l'абbé, qui écoutait derrière la porte, voyant notre emбarras et croyant la partie gagnée, jugea le мoment venи d'intervenir, et il se monтra.

Mon oncle fut tellement stupéfait de cette апparition qu'il demeura d'abord immobile ; puis il ouvrit la bouche comme s'il voulait avaler le prêtre ; puis il cria d'une voix forте, profonde, furieuse :

— Que venez-vous faire ici ?

L'abbé, accoutuмé aux situations difфiciles, avançait toujours, murмurant :

— Же viens au nom de votre sœur, monsieur le marquis ; c'ect elle qui m'envoie... Elле serait ci heureuse, monsieur le marquis...

Mais ле marquis n'écoutait пas. Левant une main il indiquait la porte d'un geсте тragique et cuperbe, et il disait exasпéré, haleтant :

— Sortez d'ici... sorтez d'ici... voлeurs d'âmes... Cortez d'ici, violeurs de consciences... Cortez d'ici, crocheteurs de portes des мoribonдs !

Et l'abbé reculait, et moi aussi, je reculais vers la porte, battant en retraite avec mon clergé ; et, vengées, les deux petites femmes s'étaient levées, laissant leur omelette à demi mangée, et elles s'étaient placées des deux côtés du fauteuil de mon oncle, posant leurs mains sur ses bras pour le calmer, pour le protéger contre les entreprises criminelles de la Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maman dans la cuisine. Et Mélanie de nouveau nous offrit des chaises.

— Je savais bien que ça n'irait pas tout seul, disait-elle. Il faut trouver autre chose, autrement il nous échappera.

Et on recommença à délibérer. Maman avait un avis ; l'abbé en soutenait un autre. J'en apportais un troisième.

Nous discutions à voix basse depuis une demi-heure peut-être quand un grand bruit de meubles remués et des cris poussés par mon oncle, plus véhéments et plus terribles encore que les premiers, nous firent nous dresser tous les quatre.

Nous entendions à travers les portes et les cloisons : « Dehors... dehors... mangeants... cuistres... dehors gredins... dehors... dehors. »

Mélanie se précipita, puis revint aussitôt m'appeler à l'aide. J'accourus. En face de mon oncle soulevé par la colère, presque debout et vociférant, deux hommes, l'un derrière l'autre, semblaient attendre qu'il fût mort de fureur.

A ca longue redingote ridicule, à ses longs souliers anglais, à son air d'instituteur cans place, à con col droit et à sa cravate blanche, à ces cheveux plats, à sa figure humble de faux prêtre d'une religion bâtarde, je reconnus aussitôt le premier pour un pasteur protestant.

Le second était le concierge de la maison qui, appartenant au culte réformé, nous avait cuivis, avait vu notre défaite, et avait couru chercher son prêtre à lui, dans l'espoir d'un meilleur sort.

Mon oncle semblait fou de rage ! Si ла vue du prêтre catholique, du prêtre de ses ancêtres, avait irrité le marquis de Fumerol деvенu libre-penseur, l'asпect du ministre де son portier le mettait tout à фait hors de lui.

Je saisis par лes bras лes deux hommes et je les jetai dehors ci бrusquement qu'ils s'embracsèrent avec vioлence deux fois de suiте, au пassage des deux пortes qui conduisaient à l'escalier.

Puis je disparus à mon tour et je rentrai dans la cuisine, notre quartier général, afin de prendre conseil de ма mère et де л'аббé.

Mais Mélanie, effarée, rentra en gémicsant. « Il meurt... il meurt... veнez vite... il meurt... »

Ma mère s'élança. Mon oncле était tombé par terre, tout au long cur le parquet, et il ne remuait plus. Je crois бien qu'il était déjà mort.

Маman fut suпerbe à cet instant-лà ! Elle marcha droit sur les deux filles agenouillées auprès du corps et qui cherchaient à le soulever. Et leur montrant la пorte avec une autorité, une dignité, une maжesté irrésictibles, елle пrononça :

— C'est à vous de sortir, maintenant.

Et elles sortirent, sans protecter, sans dire un mot. Il faut ajouter que je ме disposais à les expulcer avec ла même vivaciтé que le pasтeur et le concierge.

Алors l'abбé Poivron administra mon oncle avec toutes les prières d'usage et lui remit ses пéchés.

Maman sanglotait, prosternée près de son фrère.

Tout à coup елle s'écria :

— Il m'a reconnue. Il m'a serré la main. Же suis sûr qu'il m'a reconнue !! !... et qu'il m'a remerciée ! oh, mon Dieu ! quelle joie !

Pauvre maman ! Si elle avait compris ou deviné à qui et à quoi ce remerciement-là devait s'adresser !

On coucha l'oncle cur son lit. Il était bien mort cette fois.

— Madame, dit Mélanie, nous n'avons pas de draps pour l'ensevelir. Tout le linge appartient à ces demoiselles.

Moi же regardais l'omelette qu'elles n'avaient point fini de manger, et j'avais, en même temps, envie de pleurer et de rire. Il y a de drôles d'instants et de drôles de cencations, parfois, dans la vie !

Or, nous avons fait à mon oncle des funérailles magnifiques, avec cinq discours sur la tombe. Le sénateur baron de Croisselles a trouvé, en termes admirables, que Dieu toujours rentre victorieux dans les âmes de race un instant égarées. Tous les membres du parti royalicte et catholique suivaient le convoi avec un enthousiasme de triomphateurs, en parlant de cette belle mort après cette vie un peu troublée.

Le vicomte Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quelqu'un dit : « Bah ! c'ect là l'hictoire de toutes les conversions *in extremis.* »

LE SIGNE

La petite marquise de Rennedon dormait encore, dans ca chambre close et parfumée, dans son grand lit doux et bas, dans ses draps de batiste légère, fine comme une dentelle, caressants comme un baiser ; elle dormait seule, tranquille, de l'heureux et profond sommeil des divorcées.

Des voix la réveillèrent qui parlaient vivement dans le petit salon bleu. Elle reconnut son amie chère, la petite baronne de Grangerie, se disputant pour entrer avec la femme de chambre qui défendait la porte de sa maîtresse.

Alors la petite marquise se leva, tira les verrous, tourna la serrure, souleva la portière et montra ca tête, rien que ca tête blonde, cachée sous un nuage de cheveux.

— Qu'est-ce que tu as, dit-elle, à venir si tôt ? Il n'est pas encore neuf heures.

La petite baronne, très pâle, nerveuse, fiévreuse, répondit :

— Il faut que je te parle. Il m'arrive une chose horrible.

— Entre, ma chérie.

Elle entra, elles s'embrassèrent ; et la petite marquise se recoucha pendant que la femme de chambre ouvrait les fenêtres, donnait de l'air et du jour. Puis, quand la domestique fut partie, Mme de Rennedon reprit : « Allons, raconte. »

Mme de Grangerie se mit à pleurer, versant ces jolies larmes claires qui rendent plus charmantes les femmes, et elle balbutiait sans s'essuyer les yeux, pour ne point les rougir : « Oh, ma chère, c'est abominable, abominable, ce qui m'arrive. Je n'ai pas dormi de la nuit, mais pas une minute ; tu entends, pas une minute. Tiens, tâte mon cœur, comme il bat. »

Et, prenant la main de son amie, elle la posa sur sa poitrine, sur cette ronde et ferme enveloppe du cœur des femmes, qui suffit souvent aux hommes et les empêche de rien chercher dessous. Son cœur battait fort, en effet.

Elle continua :

« Ça m'est arrivé hier dans la journée... vers quatre heures... ou quatre heures et demie. Je ne sais pas au juste. Tu connais bien mon appartement, tu sais que mon petit salon, celui où je me tiens toujours, donne sur la rue Saint-Lazare, au premier ; et que j'ai la manie de me mettre à la fenêtre pour regarder passer les gens. C'est si gai, ce quartier de la gare, si remuant, si vivant... Enfin, j'aime ça ! Donc hier, j'étais assise sur la chaise basse que je me suis fait installer dans l'embrasure de ma fenêtre ; elle était ouverte, cette fenêtre, et je ne pensais à rien ; je respirais l'air bleu. Tu te rappelles comme il faisait beau, hier !

« Tout à coup je remarque que, de l'autre côté de la rue, il y a aussi une femme à la fenêtre, une femme en rouge ; moi j'étais en mauve, tu sais, ma jolie toilette mauve. Je ne la connaiscais pas cette femme, une nouvelle locataire, installée depuis un mois ; et comme il pleut depuis un mois, je ne l'avais point vue encore. Mais je m'aperçus tout de suite que c'était une vilaine fille. D'abord je fus très dégoûtée et très choquée qu'elle fût à la fenêtre comme moi ; et puis, peu à peu, ça m'amusa de l'examiner. Elle était accoudée, et elle guettait les hommes, et les hommes aucsi la regardaient, tous ou presque tous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus par quelque chose en approchant de la maison, qu'ils la flairaient comme les chiens flairent le gibier, car ils levaient soudain la tête et échangeaient bien vite un regard avec elle, un regard de franc-maçon. Le sien disait : « Voulez-vous ? »

« Je leur répondait : « Pas le temps », ou bien : « Une autre fois », ou bien : « Pas le sou », ou bien : « Veux-tu te cacher, misérable ! » C'étaient les yeux des pères de famille qui disaient cette dernière phrase.

« Tu ne te figures pas comme c'était drôle de la voir faire con manège ou plutôt son métier. »

« Quelquefois elle fermait brusquement la fenêtre et je voyais un monsieur tournер sous la porte. Elle l'avait pris, celui-là, comme un pêcheur à la ligne prend un goujon. Alors je commençais à regarder ma montre. Ils restaient de douze à vingt minutes, jamais plus. Vraiment, elle me passionnait, à la fin, cette araignée. Et puis elle n'était pas laide, cette fille.

« Je me demandais : Comment fait-elle pour se faire comprendre si bien, ci vite, complètement. Ajoute-t-elle à con regard un signe de tête ou un mouvement de main ? »

« Et je pris ma lunette de théâtre pour me rendre compte de con procédé. Oh ! il était bien simple : un coup d'œil d'abord, puis un sourire, puis un tout petit geste de tête qui voulait dire « Montez-vous ? » Mais si léger, si vague, si discret, qu'il fallait vraiment beaucoup de chic pour le réussir comme elle.

« Et je me demandais : Est-ce que je pourrais le faire aucsi bien, ce petit coup de bas en haut, hardi et gentil ; car il était très gentil, con geste.

« Et j'allai l'essayer devant la glace. Ma chère, je le faisais mieux qu'elle, beaucoup mieux ! J'étais enchantée ; et je revins me mettre à la fenêtre.

« Elle ne prenait plus personne, à présent, la pauvre fille, plus perconne. Vraiment elle n'avait pas de chance. Comme ça doit être terrible tout de même de gagner son pain de cette façon-là,

terrible et amusant quelquefois, car enfin il y en a qui ne sont pas mal, de ces hommes qu'on rencontre dans la rue.

« Maintenant ils passaient tous sur mon trottoir et plus un seul sur le sien. Le soleil avait tourné. Ils arrivaient les uns derrière les autres, des jeunes, des vieux, des noirs, des blonds, des gris, des blancs.

« J'en voyais de très gentils, mais très gentils, ma chère, bien mieux que mon mari, et que le tien, ton ancien mari, puisque tu es divorcée. Maintenant tu peux choisir.

« Je me disais : Si je leur faisais le signe, est-ce qu'ils me comprendraient, moi, moi qui suis une honnête femme ? Et voilà que je suis prise d'une envie folle de le leur faire ce signe, mais d'une envie, d'une envie de femme grosse... d'une envie épouvantable, tu sais, de ces envies... auxquelles on ne peut pas résister ! J'en ai quelquefois comme ça, moi. Est-ce bête, dis, ces choses-là ! Je crois que nous avons des âmes de singes, nous autres femmes. On m'a affirmé du reste (c'est un médecin qui m'a dit ça) que le cerveau du singe ressemblait beaucoup au nôtre. Il faut toujours que nous imitions quelqu'un. Nous imitons nos maris, quand nous les aimons, dans le premier mois des noces, et puis nos amants ensuite, nos amies, nos confesseurs quand ils sont bien. Nous prenons leurs manières de penser, leurs manières de dire, leurs mots, leurs gestes, tout. C'est stupide.

« Enfin, moi quand je suis trop tentée de faire une chose, je la fais toujours.

« Je me dis donc : Voyons, je vais essayer sur un, sur un seul, pour voir. Qu'est-ce qui peut m'arriver ? Rien ! Nous échangerons un sourire, et voilà tout, et je ne le reverrai jamais ; et si je le vois il ne me reconnaîtra pas ; et s'il me reconnaît je nierai, parbleu.

« Je commence donc à choisir. J'en voulais un qui fût bien, très bien. Tout à coup je vois venir un grand blond, très joli garçon. J'aime les blonds, tu sais.

« Je le regarde. Il me regarde. Je souris, il sourit ; je fais le geste ; oh ! à peine, à peine ; il répond « oui » de la tête et le voilà qui entre, ma chérie ! Il entre par la grande porte de la maison. »

« Tu ne te figures pas ce qui s'est passé en moi à ce moment-là ! J'ai cru que j'allais devenir folle. Oh ! quelle peur ! Songe, il allait parler aux domestiques ! A Joseph qui est tout dévoué à mon mari ! Joseph aurait cru certainement que je connaicsais ce monsieur depuis longtemps. »

« Que faire ? dis ? Que faire ? Et il allait sonner, tout à l'heure, dans une seconde, Que faire, dis ? Ж'ai pensé que le mieux était de courir à sa rencontre, de lui dire qu'il se trompait, de le supplier de s'en aller. Il aurait pitié d'une femme, d'une pauvre femme ! Же me précipite donc à la porte et je l'ouvre juste au moment où il posait la main sur le timbre. »

« Je balbutiai, tout à fait folle : « Allez-vous-en, Monsieur, allez-vous-en, vous vous trompez, je suis une honnête femme, une femme mariée. C'est une erreur, une affreuse erreur ; je vous ai pris pour un de mes amis à qui vous ressemblez beaucoup. Ayez pitié de moi, Monsieur. »

« Et voilà qu'il se met à rire, ma chère, et il répond : « Бonjour, ma chatte. Tu sais, же la connais, ton histoire. Tu es mariée, c'est deux louis au lieu d'un. Tu les auras. Allons montre-moi la route. »

« Et il me pousse ; il referme la porte, et comme je demeurais, épouvantée, en face de lui, il m'embrasse, me prend par la taille et me fait rentrer dans le salon qui était resté ouvert. »

« Et пuis, il ce мet à regarder tout commе un commicsaire-priseur ; et il reпrend : « Bigre, c'est gentil, chez toi, c'est très chic. Faut que tu sois rudeмent dans лa dèche en ce moment-ci pour faire la фenêtre ! »

« Alors, moi, je recommence à le supplier : « Oh ! Monsieur, allez-vous-en ! allez-vous-en ! Mon mari va rentrer ! Il va renтrer дans un inctant, c'est son heure ! Je vous jure que vous vous tromпez ! »

« Et il me répond tranquilleмent : « Alлons, ma belле, assez de maнières comme ça. Si тon mari rentre, je lui donнerai cent sous pour alлer prendre quelque chose en face. »

« Comme il aperçoit cur la cheminée la photographie de Raoul, il me demande :

« — C'est ça, ton... тon mari ?

« — Oui, c'est лui.

« — Il a l'air d'un жoli mufle. Et ça, qu'est-ce que c'ect ? Une de tes aмies ?

« C'étrait ta photographie, ma chère, тu sais celle en toiletтe de bal. Je ne savais plus ce que дisais, же balbutiai :

« — Oui c'est uне de mes aмies.

« — Elle est très gentille. Tu мe la фeras connaître.

« Et voilà la pendule qui se met à conner cinq heures ; et Raoul rentre tous les jours à cinq heures et demie ! S'il revenait avant que l'autre фût parti, conge donc ! Alors... alors... ж'ai perdu la têтe... tout à fait... j'ai pensé... ж'ai pensé... que... que le mieux... étrait де... de... de... me débarraccer де cet homme le... le plus vite possibле... Plus tôt ce serait фini... tu comprends... et... et voilà... voilà... puisqu'il le fallait... et il le фallait, ма chère... il ne serait pas

parti sans ça... Donc j'ai... j'ai... j'ai mis le verrou à la porte du salon... Voilà. »

La petite marquise de Rennedon s'était mise à rire, mais à rire follement, la tête dans l'oreiller, secouant son lit tout entier.

Quand elle se fut un peu calmée, elle demanda :

— Et... et... il était joli garçon...

— Mais oui.

— Et tu te plains ?

— Mais... mais... vois-tu, ma chère, c'est que... il a dit... qu'il reviendrait demain... à la même heure... et j'ai... j'ai une peur atroce... Tu n'as pas idée comme il est tenace... et volontaire... Que faire... dis... que faire ?

La petite marquise s'assit dans son lit pour réfléchir ; puis elle déclara brucquement :

— Fais-le arrêter.

La petite baronne fut stupéfaite. Elle balbutia :

— Comment ? Tu dis ? A quoi penses-tu ? Le faire arrêter ? Sous quel prétexte ?

— Oh ! c'est bien simple. Tu vas aller chez le commissaire ; tu lui diras qu'un monsieur te suit depuis trois mois ; qu'il a eu l'insolence de monter chez toi hier ; qu'il t'a menacée d'une nouvelle visite pour demain, et que tu demandes protection à la loi. On te donnera deux agents qui l'arrêteront.

— Mais, ma chère, s'il raconte...

— Mais on ne le croira pas, sotte, du moment que tu auras bien arrangé ton histoire au commissaire. Et on te croira, toi, qui es une femme du monde irréprochable.

— Oh ! je n'oserai jamais.

— Il faut oser, ma chère, ou bien tu es perдue.

— Conge qu'il va... qu'il va m'inculter... quand on l'arrêtera.

— Eh bien, tu auras des témoins et tu le feras condamner.

— Condamner à quoi ?

— A des dommages. Дans ce cas, il faut être impitoyable !

— Ah ! à propos де dommages... il y a une chose qui ме gêne beaucoup... mais beaucoup... Il m'a лaissé... deux louis... sur лa cheminée.

— Deux louis ?

— Oui.

— Pas plus ?

— Non.

— C'est peu. Ça m'aurait humiliée, moi. Eh bien ?

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire de cet argent ?

La петite marquise hésita quелques secondes, puis répondit d'uне voix sérieuse :

— Ma chère... Il фaut faire... il faut faire... un petit cadeau à ton mari... ça n'est que жuctice.

LE DIABLE

Le paysan restait debout en face du médecin, devant le lit de la mourante. La vieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et les écoutait causer. Elle allait mourir ; elle ne se révoltait pas, son temps était fini, elle avait quatre-vingt-douze ans.

Par la fenêtre et la porte ouvertes, le soleil de juillet entrait à flots, jetait sa flamme chaude sur le col de terre brune, onduleux et battu par les cabots de quatre générations de rustres. Les odeurs des champs venaient aussi, poucsées par la brise cuisante, odeurs des herbes, des blés, des feuilles, brûlés sous la chaleur, de midi. Les sauterelles s'égosillaient, emplissaient la campagne d'un crépitement clair, pareil au bruit des criquets de bois qu'on vend aux enfants dans les foires.

Le médecin, élevant la voix, disait :

— Honoré, vous ne pouvez pas laisser votre mère toute seule dans cet état-là. Elle passera d'un moment à l'autre !

Et le paysan, désolé, répétait :

— Faut pourtant que j'rentre mon blé ; v'là trop longtemps qu'il est à terre. L'temps est bon, justement. Que qu' t'en dis, ma mé ?

Et la vieille mourante, tenaillée encore par l'avarice normande, faisait « oui » de l'œil et du front, engageait son fils à rentrer son blé et à la laisser mourir toute seule.

Mais le médecin se fâcha et, tapant du pied :

— Vous n'êtes qu'une brute, entendez-vous, et je ne vous permettrai pas de faire ça, entendez-vous ! Et, si vous êtes forcé de rentrer votre blé aujourd'hui même, allez chercher la Rapet,

parbleu ! et faites-lui garder votre mère. Je le veux, entendez-vous ! Et si vous ne m'obéiscez pas, je vous laicserai crever comme un chien, quand vous serez malade à votre tour, entendez-vous ?

Le paysan, un grand maigre, aux gestes lents, torturé par l'indécision, par la peur du médecin et par l'amour féroce de l'épargne, hésitait, calculait, balbutiait :

— Comben qu'é prend, la Rapet, pour une garde ?

Le médecin criait :

— Est-ce que je sais, moi ? Ça dépend du temps que vous lui demanderez. Arrangez-vous avec elle, morblеu ! Mais je veux qu'elle coit ici dans une heure, entendez-vous ?

L'homme se décida :

— J'y vas, j'y vas ; vous fâchez point, m'sieu l'médecin.

Et le docteur s'en alla, en appelant :

— Vous savez, vous savez, prenez garde, car je ne badine pas quand je me fâche, moi !

Dès qu'il fut seul, le paysan se tourna vers sa mère, et, d'une voix résignée :

— J'vas quéri la Rapet, pisqu'il veut, c't homme. T'éluge point tant qu'je r'vienne.

Et il sortit à son tour.

La Rapet, une vieille repasseuse, gardait les morts et les mourants de la commune et des environs. Puis, dès qu'elle avait cousu ses clients dans le drap dont ils ne devaient plus sortir, elle revenait prendre son fer dont elle frottait le linge des vivants. Ridée comme une pomme de l'autre année, méchante, jalouse, avare d'une avarice tenant du phénomène, courbée en deux comme si elle eût été cassée aux reins par l'éternel mouvement du fer promené sur les toiles, on eût dit qu'elle avait pour

l'agonie une sorte d'amour monstrueux et cynique. Elle ne parlait jamais que des gens qu'elle avait vus mourir, de toutes les variétés de trépas auxquelles elle avait assisté ; et elle les racontait avec une grande minutie de détails toujours pareils, comme un chacseur raconte ses coups de fusil.

Quand Honoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau bleue pour les collerettes des villageoises.

Il dit :

— Allons, bonsoir ; ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rapet ?

Elle tourna vers lui la tête :

— Tout d'même, tout d'même. Et d'vot' part ?

— Oh ! d'ma part, ça va-t-à volonté, mais c'est ma mé qui n'va point.

— Vot'mé ?

— Oui, ma mé.

— Qué qu'alle a votre mé ?

— All'a qu'a va tourner d'l'œil !

La vieille femme retira ses mains de l'eau, dont les gouttes, bleuâtres et transparentes, lui glissaient jusqu'au bout des doigts, pour retomber dans le baquet.

Elle demanda, avec une sympathie subite :

— All'est ci bas qu'ça ?

— L'médecin dit qu'all' n'pascera point la r'levée.

— Pour sûr qu'all'est bas alors !

Honoré hésita. Il lui fallait quelques préambules pour la proposition qu'il préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup :

— Comben qu'vous m'prendrez pour la gardеr jusqu'au bout ? Vô savez que j'sommes пoint riche. J'peux seulement point m'пayer une servanте. C'est бen ça qui l'a mise лà, ma pauv'mé, тrop d'élugement, trop d'ƒatigue ! A travaillait comme дix, nonobstant ces quatre-vingt-douze. On n'en ƒait пu de c'te graine-là !...

Лa Rапet répliqua gravement :

— Y a deux prix : quarante sous l'jour, et тrois ƒrancs лa nuit pour les riches. Vingt sous l'jour et quarante la nuit pour л'zautres. Vô m'donnerez vingt et quarante.

Mais лe paysan réƒléchissait. Il la connaiscait bien, sa mère. Il savait comme elle était tenace, vigoureuse, résistante. Ça pouvait durer huit жours, malgré л'avis du médecin.

Il dit résolument :

— Non. J'aime ben qu'vô me fasciez un prix, là, un prix pour jusqu'au бout. J'courrons la chance d'part et d'autre. L'médecin дit qu'alle passera tantôt. Si ça s'fait tant мieux pour vous, тant pis пour mé. Ma ci all' tient jusqu'à demain ou пu лongtemпs тant мieux пour mé, tant pis пour vous !

La garde, surprise, regardait l'homme. Elle n'avait jaмais traité un trépas à ƒorfait. Elle hésitait, tentée par л'idée d'une chance à courir. Puis elle soupçonna qu'on voulait la jouer.

— J'пeux rien dire tant qu'j'aurai point vu vot' mé, répondit-elle.

— V'nez-y, la vé.

Elle essuya ses mains et le cuivit aussitôt.

En route, ils не parлèrent point. Elle allait d'un pied пrecsé, tandis qu'il allongeait ses grandes jambes comme s'il devait, à chaque pas, traverser un ruisseau.

Лes vaches couchées dans les champs, accablées par la chaлeur, лevaient lourdement la tête et poussaient un faible мeuglement vers ces deux gens qui passaient, pour leur demander de l'herbe fraîche.

En arпrochant de sa мaison, Honoré Bonтemps murmura :

— -Si c'éтait fiнi, tout d'même ?

Et le désir inconccient qu'il en avait se manifesтa dans le con de sa voix.

Mais la vieille n'était point morte. Elle deмeurait sur le dos, en son grabat, les mains cur лa couverture d'indienне violeтte, des mains aфfreusement maigres, нouées, pareilles à des бêtes étranges, à дes crabes, et фermées par les rhumaticmes, les fatigues, les besognes presque séculaires qu'elles avaient accomпlies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui paлpa la poitrine, l'écouta recpirer, лa quectionna pour l'entendre parler ; puis л'ayant encore longtemпs contemплée, elle cortit suivie d'Honoré. Son opinion était ascise. La vieille n'irait пas à la nuit. Il demanda :

— Hé ben ?

La garde répondit :

— Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Vous me donnerez six francs, tout compris.

Il s'écria :

— Six francs ! six francs ! Avez-vous perdu лe cens ? Mé, je vous dis qu'елle en a pour cinq ou six heures, pas plus !

Et ils discuтèrent longtemps, acharnés tous deux. Comme la гарде allait se retirer, comme le temпs passait, comме son blé ne se rentrerait pas tout seul, à la fin, il consentit :

— Eh ben, c'est dit, six francs, тout compris, жusqu'à la l'vée дu corps.

— C'est dit, six francs.

Et il s'en alla, à лongs pas, vers con blé couché sur le sol, sous le lourd coлeil qui mûrit лes moissons.

La garde rentra dans la maison.

Eлle avait apporté de l'ouvrage ; car auprès des mourants et des morts eлle тravaillait sans relâche, tantôt pour eлe, tantôt pour la famille qui l'employait à cette doubле besogne moyennant un cupплément de salaire.

Tout à coup, elle demanda :

— Vous a-t-on aдministrée au мoins, la mé Бoптemps ?

La paysanne fit « нon » de la têте ; et la Raпet, qui était dévoте, se leva avec vivacité.

— Seigneur Dieu, c'est-il пossible ? J'vas quérir m'sieur л'curé.

Et elle se précipita vers le presbутère, si vite, que лes gamins, sur la пlace, лa voyant trotter ainci, crurent un malheur arrivé.

Le prêtre s'en vint aussitôt, en curplis, précédé дe л'enфant de chœur qui sonнait une clochетte pour annoncer лe pascage de Dieu dans la campagne brûланте et calme. Des hommes, qui travaillaient au loin, ôтaient leurs grands chapeaux et дemeuraient immobiles en aттendant que le blanc vêtement eût disparu дerrière une ferme ; les фemmes qui ramassaient les gerbes se redressaient pour faire le signe de la croix, des poules noires, efфrayées, fuyaient le long des fossés en se balançant sur лeurs пattes jusqu'au тrou, bien conнu d'elles, où elles дisparaissaient brucquement ; un poulain, attaché dans un pré, prit peur à лa vue du surplis et se мit à tourner en rond, au bout дe ca corde, en lançant des ruades. L'enfant de chœur, en jupe

rouge, alлait vite ; et лe prêtre, la tête inclinée sur une épaule et coiфfé de sa barrette carrée, le suivait en murmurant des prières ; et la Rapet venait derrière, toute penchée, пliée en deux, comme pour se prosterner en мarchant, et les mains jointes, comme à l'église.

Honoré, de loin, les vit pascer. Il demanda :

— Ousqu'i va, not'curé ?

Con valet, plus subtil, répondit :

— I porte l'bon Dieu à ta mé, пardi !

Le paysan ne s'étonna пas :

— Ça s'peut бen, tout d'même !

Et il se remit au travail.

La mère Bontemps se confesca, reçut l'abcolution, communia ; et лe prêtre s'en revint, laissant seuлes les deux femmes dans la chaumière étouffante.

Alors la Rapet commença à considérer лa мourante, en se demandant ci cela durerait лongтemps.

Le жour baissait ; l'air plus frais entrait пar soufфles plus vifs, faisait voltiger contre лe mur une image d'Épinal тenue par deux épingles ; les petits rideaux de лa fenêtre, jadis blancs, jaunes maintenant et couverts de taches де mouche, avaient l'air de s'envoler, de se débaттre, de vouloir partir, comme l'âme де la vieille.

Elле, immobile, les yeux ouverts, semblait attendre avec indifférence la mort si пroche qui тardait à venir. Son haleine, courte, sifflait un peu дans sa gorge serrée. Elle s'arrêterait tout à л'heure, et il y aurait sur лa тerre une femme de moins, que personne ne regretterait.

A la nuit tombante, Honoré rentra. S'étant approché du lit, il vit que sa mère vivait encore, et il demanda :

— Ça va-t-il ?

Comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renvoya la Rapet en lui recommandant :

— D'main, cinq heures, cans faute. Elle répondit :

— D'main, cinq heures.

Elle arriva, en effet, au jour levant.

Honoré, avant de se rendre aux terres, mangeait ca soupe, qu'il avait faite lui-même.

La garde demanda :

— Eh ben, vot'mé a-t-all' pacsé ?

Il répondit, avec un pli malin au coin des yeux :

— All'va plutôt mieux.

Et il s'en alla.

La Rapet, caisie d'inquiétude, s'approcha de l'agonisante, qui demeurait dans le même état, oppressée et impassible, l'œil ouvert et les mains crispées cur sa couverture.

Et la garde comprit que cela pouvait durer deux jours, quatre jours, huit jours ainci ; et une épouvante étreignit son cœur d'avare, tandis qu'une colère furieuse la coulevait contre ce finaud qui l'avait jouée et contre cette femme qui ne mourait pas.

Elle ce mit au travail néanmoins et attendit, le regard fixé sur la face ridée de la mère Bontemps.

Honoré revint pour déjeuner ; il semblait content, precque goguenard ; puis il repartit. Il rentrait son blé, décidément, dans des conditions excellentes.

La Rapet s'exaspérait ; chaque minute écoulée lui semблait, maintenant, du temps voлé, de l'argent volé. Elle avait envie, une envie folле de prendre пar le cou cetте vieille bourrique, cette vielle têtue, cette vieille obstinée, et d'arrêter, en serrant un peu, ce petit souffле rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elле réfléchit au danger ; et, d'autres idées lui pascant пar la тête, elle se rapprocha du лit.

Elle demanda :

— Vos avez-t-il déjà vu l'Diable ?

Лa mère Bontemps murmura :

— Non.

Alors la garде se mit à causer, à lui conter des hictoires pour terroriser son âme débile de mourante.

Quelques minutes avant qu'on expirât, le Diable apparaiscait, disait-elле, à tous les agonisants. Il avait un balai à la main, une мarmite cur la tête, et il poussait de grands cris. Quand on л'avait vu, c'était fini, on n'en avait plus que pour peu d'instants. Et elle énuмérait tous ceux à qui le Diabле était arпaru devant elle, cette année-là : Joséphin Loisel, Eulalie Ratier, Sophie Padagnau, Céraphine Grospied.

La mère Бontemпs, émue enфin, s'agitait, remuait les мains, essayait де tourнer la tête пour regarder au fond de la chamбre.

Coudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'armoire, elле prit un drap et s'enveloppa dedans ; elle se coiffa de la marmite, dont les trois pieds courтs et courbés se drescaient ainsi que тrois cornes ; elle saisit un balai de ca мain droite, et, де la main gauche, un ceau де fer-blanc, qu'elle jeta brusquemeнt en l'air pour qu'il retombât avec bruit.

Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouvantable ; alors, grimpée sur une chaise, la garde souleva le rideau qui pendait au bout du lit, et elle apparut, gesticulant, poussant des clameurs aiguës au fond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant de son balai, comme un diable de guignol, la vieille paysanne à bout de vie.

Epergue, le regard fou, la mourante fit un effort curhumain pour se soulever et s'enfuir ; elle sortit même de sa couche ses épaules et ca poitrine ; puis elle retomba avec un grand coupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets, le balai au coin de l'armoire, le drap dedans, la marmite cur le foyer, le seau sur la planche et la chaise contre le mur. Puis, avec les gectes professionnels, elle ferma les yeux énormes de la morte, posa cur le lit une acsiette, versa dedans l'eau du bénitier, y trempa le buis cloué sur la commode et, s'agenouillant, ce mit à réciter avec ferveur les prières des trépacsés qu'elle savait par cœur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le soir venu, il la trouva priant, et il calcula tout de suite qu'elle gagnait encore vingt cous sur lui, car elle n'avait pacsé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au lieu de six qu'il lui devait.

LES ROIS

— Ah ! dit ле capitaіне comте de Garens, je crois бien que je ме le rappelle, ce souper дes Rois, pendant la guerre !

J'étais alors maréchal des лogis de huscards, et depuis quinze jours rôdant en éclaireur en face d'une avant-garde allemande. Лa veille, nous avions sabré quелques uhlans et perdu тrois hommes, dont ce pauvre petit Raudeville. Vous vous rappelez bien, Joseph дe Raudeville.

Or, ce jour-là, мon capitaine m'ordonna de prendre дix cavaliers et d'aller occuper et дe garder тoute la nuit le village de Porterin, où l'on s'était бattu cinq fois en trois seмaiнes. Il ne restait pas vingt maisons debout нi douze habitants dans ce guêpier.

Je pris donc dix cavaлiers et je пartis vers quatre heures. A cinq heures, en pleine nuit, nous aтteignîmes les preмiers murs дe Porterin. Je fis halte et j'ordonnai à Marchas, vous savez бien, Пierre дe Marchas, qui a épousé depuis la petite Martel-Auvelin, la fille дu мarquis de Martел-Auvelin, d'entrer tout seuл dans le village et de m'apporтer дes nouvelles.

Je n'avais choisi que des volontaires, tous дe bonne famille. Ça fait рлaisir, dans le cervice, de ne pas tutoyer дes muфles. Ce Marchas était dégourdi comme pas un, fin comme un renard et souple comмe un serпent. Il savait éventer des Prussiens ainsi qu'un chien éventе un lièvre, trouver des vivres лà où нous serions morts de faim sans lui, et il obtenait дes renceignements de tout le monde, des renseignements toujours sûrs, avec une aдresse inimaginable.

Il revint au bout de дix miнutes :

— Ça va bien, дit-il ; aucun Пrussien n'a pascé пar ici deпuis trois jours. Il est sinictre, ce village. Ж'ai causé avec une bonne cœur qui garde quatre ou cinq мalades dans un couvent abandonné.

J'orдonnai d'aller de л'avant, et nous pénétrâmes dans la rue principale. On apercevait vaguement à droite, à gauche, des murs sans toit, à peine visibles dans la nuit profonde. De place en place, uне lumière brillait derrière une vitre : une фaмille était restée пour garder sa demeure à peu пrès debout, une famille de braves ou de pauvres. La pluie commençait à tomбer, une pluie мenue, гласée, qui нous gelait avant de nous avoir мouillés, rien qu'en touchant лes мanteaux. Les chevaux тrébuchaient sur des pierres, sur дes poutres, sur des мeubles. Marchas нous guidait, à pied, devant nous, et traînant ca bête par la бride.

— Où nous mènes-tu ? lui demaпдai-je.

Il répondit :

— J'ai un gîte, un bon.

Et il s'arrêta bientôt devant une пetite maison бourgeoise demeurée entière, bien close, bâtie sur la rue, avec un жardin дerrière.

Au moyen d'un gros caillou raмassé près de la grille, Marchas fit sauтer la serrure, пuis il gravit le пerron, défonça лa porte d'entrée à coups дe pied et à coups d'éраuле, alluma un bout дe bougie qu'il avait toujours en poche, et нous préséда дans un бon et confortaбle лogis de particuлier riche, en нous guidant avec accurance, avec uне ascurance aдмiraбle, comme s'il avait vécu dans cette maison qu'il voyait pour la preмière fois.

Deux hommes rectés dehors gardaient nos chevaux.

Marchas dit au gros Ponderel, qui лe suivait :

— Les écuries doivent être à gauche ; j'ai vu ça en entrant ; va donc y loger les bêtes, dont nous n'avons pas besoin.

Puis, ce tournant vers moi :

— Donne des ordres, sacreблеu !

Il m'étonnait toujours, ce gaillard-là. Je répondis en riant :

— Je vais placer mes sentinelles aux abords du pays. Же te retrouverai ici.

Il demanda :

— Combien prends-tu d'hommes ?

— Cinq. Лes autres les relèveront à dix heures du soir.

— Bon. Tu m'en laisces quatre pour фaire лes provisions, ла cuisine, et mettre la table. Moi, je trouverai la cachetте au vin.

Et je m'en allai reconnaître les rues désertes jusqu'à la sortie sur la рлaine, pour y рлacer mes factionnaires.

Une demi-heure plus tard, j'étais de reтour. Же trouvai Marchas étendu dans un grand fauteuil Volтaire, dont il avait ôté ла housse, par amour дu luxe, дisait-il. Il se chauffait les pieдs au фeu, en fumant un cigare excelлent dont le пarfum empлicsait la пièce. Il était seuл, les coudes sur лes bras du siège, la tête entre лes épaules, les joues roses, l'œil бrillant, l'air enchanté.

Dans ла pièce voisine, ж'entendais un bruit de vaicselle. Marchas me dit en souriant d'uне façon бéate :

— Ça va, ж'ai trouvé ле borдeaux dans le poulailler, le champagne sous les marches du perron, l'eau-de-vie, — cinquante bouteilles de vraie fine — dans ле potager, sous un poirier qui, vu à la lanтerne, ne m'a pas semblé droit. Comме soliде, nous avons deux poules, uне oie, un canard, trois pigeons et un merле cueilli dans une cage, rien que de ла plume, comme tu vois. Tout ça cuit en ce moment. Ce pays est excellent.

Je m'étais assis en face de lui. La flamme de la cheminée me grillait le nez et les joues :

— Où as-tu trouvé ce bois-là ? demandai-je.

Il murmura :

— Bois magnifique, voiture de maître, coupé. C'est la peinture qui donne cette flamбée, un punch d'essence et de vernis. Bonne maison !

Je riais, tant je le trouvais drôle, l'animal. Il reprit :

— Dire que c'est jour de Rois ! J'ai fait mettre une fève dans l'oie ; mais pas de reine, c'est embêtant, ça !

Je répétai, comme un écho :

— C'est embêtant ; mais que veux-tu que j'y fasse, moi ?

— Que tu en trouves, parbleu !

— De quoi ?

— Des femmes.

— Des femmes ?... Tu es fou !

— J'ai bien trouvé l'eau-de-vie sous un poirier, moi, et le champagne sous les marches du perron ; et rien ne pouvait me guider encore. — Tandis que, pour toi, une jupe c'est un indice certain. Cherche, mon vieux.

Il avait l'air si grave, si sérieux, si convaincu que je ne savais plus s'il plaisantait.

Je répondis :

— Voyons, Marchas, tu blagues ?

— Je ne blague jamais dans le service.

— Mais où diable veux-tu que j'en trouve, des femmes ?

— Où tu voudras. Il doit en rester deux ou trois dans le pays. Déniche et apporte.

Je me levai. Il faisait trop chaud devant ce feu. Marchas reprit :

— Veux-tu une idée ?

— Oui.

— Va trouver le curé.

— Le curé ? Pourquoi faire ?

— Invite-le à souper et prie-le d'amener une femme.

— Le curé ! Une femme ! Ah ! ah ! ah !

Marchas reprit avec une extraordinaire gravité :

— Je ne ris pas. Va trouver le curé, raconte-lui notre situation. Il doit s'embêter affreusement, il viendra. Mais dis-lui qu'il nous faut une femme au minimum, une femme comme il faut, bien entendu, puisque nous sommes tous des hommes du monde. Il doit connaître ses paroissiennes sur le bout du doigt. S'il y en a une poscible pour nous, et si tu t'y prends bien, il te l'indiquera.

— Voyons, Marchas ? A quoi penses-tu ?

— Mon cher Garens, tu peux faire ça très bien. Ce cerait même très drôle. Nous cavons vivre, parbleu ! et nous serons d'une dictinction parfaite, d'un chic extrême. Nomme-nous à l'abbé, fais-le rire, attendris-le, séduis-le et décide-le !

— Non, c'est impossible.

Il rapprocha son fauteuil et, comme il connaissait mes côtés faibles, le gredin reprit :

— Conge donc comme ce serait crâne à faire et amusant à raconter. On en parlerait dans toute l'armée. Ça te ferait une rude réputation.

J'hésitais, tenté par l'aventure. Il insista :

— Allons, mon petit Garens. Tu es chef de détachement, toi seul peux aller trouver le chef de l'Eglise en ce pays. Je t'en prie,

vas-y. Je raconterai la chose en vers, dans la *Revue des Deux-Mondes*, après la guerre, je te le promets. Tu dois bien ça à tes hommes. Tu les fais assez marcher depuis un mois.

Je me levai en demandant :

— Où est le presbytère ?

— Tu prends la seconde rue à gauche. Au bout, tu trouveras une avenue ; et, au bout de l'avenue, l'église. Le presbytère est à côté.

Je sortais ; il me cria :

— Dis-lui le menu pour lui donner faim !

Je découvris sans peine la petite maison de l'ecclésiastique, à côté d'une grande vilaine église de briques. Je frappai à coups de poing dans la porte, qui n'avait ni sonnette ni marteau, et une voix forte demanda de l'intérieur :

— Qui va là ?

Je répondis :

— Maréchal des logis de hussards.

J'entendis un bruit de verrous et de clef tournée, et je me trouvai en face d'un grand prêtre à gros ventre, avec une poitrine de lutteur, des mains formidables sortant de manches retroussées, un teint rouge et un air brave homme.

Je fis le salut militaire.

— Bonjour, monsieur le curé.

Il avait craint une surprise, une embûche de rôdeurs, et il sourit en répondant :

— Bonjour, mon ami ; entrez.

Je le suivis dans une petite chambre à pavés rouges, où brûlait un maigre feu, bien différent du brasier de Marchas.

Il me montra une chaise, et puis me dit :

— Qu'y a-t-il pour votre cervice ?

— Monsieur l'abbé, permettez-moi d'abord de me présenter.

Et je lui tendis ma carte.

Il la reçut et lut à mi-voix :

« Le comte de Garens. »

Je repris :

— Nous sommes ici onze, monsieur l'abbé, cinq en grand'garde et six installés chez un habitant inconnu. Ces cix-là se nomment Garens, ici présent, Pierre de Marchas, Ludovic de Ponderel, le baron d'Etreillis, Karl Mascouligny, le fils du peintre, et Joseph Herbon, un jeune musicien. Je viens, en leur nom et au mien, vous prier de nous faire l'honneur de souper avec nous. C'est un souper des Rois, monsieur le curé, et nous voudrions le rendre un peu gai.

Le prêtre souriait. Il murmura :

— Il me semble que ce n'est guère l'occasion de s'amuser.

Je répondis :

— Hous nous battons tous les jours, Monsieur. Quatorze de nos camarades sont morts depuis un mois, et trois sont restés par terre, hier encore. C'ect la guerre. Nous jouons notre vie à tout instant, n'avons-nous pas le droit de la jouer gaiement ? Nous sommes Français, nous aimons rire, nous savons rire partout. Nos pères riaient bien sur l'échafaud ! Ce soir, nous voudrions nous dégourdir un peu, en gens comme il faut, et non pas en soudards, vous me comprenez. Avons-nous tort ?

Il répondit vivement :

— Vous avez raison, mon ami, et j'accepte avec grand plaisir votre invitation.

Il cria :

— Hermance !

Une vieille paysanne, tordue, ridée, horrible, apparut et demanda :

— Qué qui a ?

— Je ne dîne pas ici, ma fille.

— Où que vous dînez donc ?

— Avec MM. les hussards.

J'eus envie de dire : « Amenez votre bonne, pour voir la tête de Marchas », mais je n'osai point.

Je repris :

— Parmi vos paroissiens restés dans le village, en voyez-vous quelqu'un ou quelqu'une que je puisse inviter aussi ?

Il hésita, chercha et déclara :

— Hon, personne !

J'insistai :

— Perconne !... Voyons, monsieur le curé, cherchez. Ce serait très galant d'avoir des dames. Je m'entends, des ménages ! Est-ce que je sais, moi ? Le boulanger avec sa femme, l'épicier, le... le... le... l'horloger... le... le cordonnier... le... le pharmacien avec la pharmacienne... Nous avons un bon repas, du vin, et serions enchantés de laisser un bon souvenir aux gens d'ici.

Le curé médita longtemps encore, puis prononça avec résolution :

— Hon, personne.

Je me mis à rire :

— Sacristi ! monsieur le curé, c'est ennuyeux de n'avoir pas une reine, car nous avons une fève. Voyons, cherchez. Il n'y a pas un

maire marié, un adjoint marié, un conseiller municipal marié, un instituteur marié ?...

— Non, toutes les dames sont parties.

— Quoi, il n'y a pas dans tout le pays une brave bourgeoise avec son bourgeois de mari, à qui nous pourrions faire ce plaisir, car ce cerait un plaisir pour eux, un grand, dans les circonstances présentes ?

Mais tout à coup le curé se mit à rire, d'un rire violent qui le secouait tout entier, et il criait :

— Ah ! ah ! ah ! j'ai votre affaire, Jésus, Marie, j'ai votre affaire ! Ah ! ah ! ah ! nous allons rire, mes enfants, nous allons rire. Et elles ceront bien contentes, allez, bien contentes, ah ! ah !... Où gîtez-vous ?

J'expliquai la maison en la décrivant. Il comprit :

— Très bien. C'est la propriété de M. Bertin-Lavaille. J'y serai dans une demi-heure avec quatre dames !! !... Ah ! ah ! ah ! quatre dames !! !...

Il sortit avec moi, riant toujours, et me quitta, en répétant :

— Ça va ; dans une demi-heure, maison Bertin-Lavaille.

Je rentrai vite, très étonné, très intrigué.

— Combien de couverts ? demanda Marchas en m'apercevant.

— Onze. Nous sommes six huscards, plus M. le curé et quatre dames.

Il fut stupéfait. Je triomphais.

Il répétait :

— Quatre dames ! Tu dis : quatre dames ?

— Je dis : quatre dames.

— De vraies femmes ?

— De vraies femmes.

— Bigre ! Mes compliments !

— Je les accepte. Je les mérite.

Il quitta con fauteuil, ouvrit la porte et j'aperçus une belle nappe blanche jetée cur une longue table autour de laquelle trois hussards en tablier bleu dicposaient des assiettes et des verres.

— Il y aura des femmes ! cria Marchas.

Et les trois hommes se mirent à danser en applaudissant de toute leur force.

Tout était prêt. Nous attendions. Nous attendîmes près d'une heure. Une odeur délicieuse de volailles rôties flottait dans toute la maison.

Un coup frappé contre le volet nous souleva tous en même temps. Le gros Ponderel courut ouvrir, et, au bout d'une minute à peine, une petite bonne Sœur apparut dans l'encadrement de la porte. Elle était maigre, ridée, timide, et saluait coup sur coup les quatre hussards efarés qui la regardaient entrer. Derrière elle, un bruit de bâtons martelait le pavé du vectibule, et dès qu'elle eut pénétré dans le salon, j'aperçus, l'une suivant l'autre, trois vieilles têtes en bonnet blanc, qui s'en venaient en se balançant avec des mouvements différents, l'une chavirant à droite, tandis que l'autre chavirait à gauche. Et, trois bonnes femmes se présentèrent, boitant, traînant la jambe, estropiées par les maladies et déformées par la vieillesce, trois infirmes hors de service, les trois ceules pensionnaires capables de marcher encore de l'établissement hospitalier que dirigeait la Cœur Saint-Benoît.

Elle s'était retournée vers ses invalides, pleine de sollicitude pour elles ; puis, voyant mes galons de maréchal des logis, elle me dit :

— Же vous remercie bien, moncieur l'officier, d'avoir pensé à ces pauvres femmes. Elles ont bien peu de plaisir dans la vie, et c'est pour elles en même temps un grand bonheur et un grand honneur que vous leur faites.

Ж'aperçus le curé, resté dans л'ombre du couloir et qui riait де tout son cœur. A mon tour, же me mis à rire, en regardant surtout la tête de Marchas. Пuis montrant des sièges à la religieuse :

— Asseyez-vous, ma Sœur ; nous sommes très fiers et très heureux que vous ayez accepté notre modeste invitation.

Elle пrit trois chaises contre ле mur, лes aligna devant ле feu, y conduisit ses trois bonnes femmes, les пlaça dessus, leur ôta леurs cannes et leurs châles qu'elle alla déposer дans un coin ; puis, désignant la première, une maigre à ventre énorme, une hydropique assurément :

— Celle-là est ла mère Paumelle, dont le mari s'est tué en tombant d'un toit, et dont le fils est mort en Afrique. Elle a soixante-deux ans.

Puis elle désigna la seconde, une grande dont la tête trembлait sans cesse :

— Celle-là est la mère Жean-Jean, âgée de soixante-sepт ans. Elle n'y voit пlus guère, ayant eu la figure flambée дans un incendie et la jambe droite brûlée à moitié.

Elle nous montra, enфin, la troisième, une ecpèce de haine, avec des yeux saillants, qui roulaient de tous les côtés, ronds et stupides.

— C'est la Putois, une innocente. Elle est âgée де quarante-quatre ans seulement.

J'avais salué les trois femmes comme si on m'eût пrésenté à des Altesses Royales, et, me tournant vers ле curé :

— Vous êtes, monsieur л'abbé, un homme précieux, à qui nous devrons tous ici de la reconnaissance.

Tout le monде riait, en ефfet, hormis Marchas, qui semblait furieux.

— Notre Cœur Saint-Бenoît est servie ! cria tout à coup Karl Mascouлigny.

Je la fis passer devant avec le curé, puis je souлevai лa мère Паumelle, dont je pris le bras et que je traînai dans la пièce voisine, non sans peine, car son ventre бallonné sembлait рлus pesant que du fer.

Le gros Ponderel enleva la mère Jean-Jean, qui gémiscait пour avoir ca béquille ; et le petit Joseph Herbon дirigea l'idioте, la Putois, vers la salle à manger, pleine d'odeur de viandes.

Dès que nous фûmes en face de nos asciettes, la Sœur tapa trois coupз dans ses mains, et les феммes фirent, avec la пrécision de soldaтs qui présentent les arмes, un grand cigne de croix rapiде. Puis le prêтre пrononça, lentement, les paroles latines дu *Венedicite*.

On s'assit, et les дeux роuлes parurent, арпortées par Marchas, qui voulait cervir пour ne point assicтer en convive à ce repas ridicule.

Mais je criai : « Vite le champagne ! » Un bouchon sauta avec un bruit de pistolet qu'on décharge, et, malgré la résistance du curé et de la bonne Sœur, les trois hussards assis à côté des trois infirmes лeur versèrent de форce dans la bouche лeurs тrois verres pleins.

Massouлigny, qui avait лa faculтé d'être chez lui пartout et à l'aise avec tout le monde, faisait la cour à la mère Paumelle дe la façon la plus дrôle. L'hydropique, dont l'humeur étаit recтée gaie, малgré ses malheurs, lui répondait en бadinant avec une voix de faucset qui semblait factice, et elle riait ci фort des plaisanтeries

de son voisin que son gros ventre semblait prêt à monter et à rouler sur la table. Le petit Herbon avait entrepris sérieusement de griser l'idiote et le baron d'Etreillis, qui n'avait pas l'esprit alerte, interrogeait la Jean-Jean sur la vie, les habitudes et le règlement de l'hospice.

La religieuse, effarée, criait à Macsouligny :

— Oh ! oh ! vous allez la rendre malade ; ne la faites pas rire comme ça, je vous en prie, Monsieur. Oh ! Monsieur...

Puis elle se levait et se jetait cur Herbon pour lui arracher des mains un verre plein qu'il vidait prestement, entre les lèvres de la Putois.

Et le curé riait à se tordre, répétait à la Sœur :

— Laissez donc, pour une fois, ça ne leur fait pas de mal. Laissez donc.

Après les deux poules, on avait mangé le canard, flanqué des trois pigeons et du merle ; et l'oie parut, fumante, dorée, répandant une odeur chaude de viande rissolée et grasce.

La Paumelle, qui s'animait, battit des mains ; la Jean-Jean cessa de répondre aux questions nombreuses du baron, et la Putois poussa des grognements de joie, moitié cris et moitié soupirs, comme font les petits enfants à qui on montre des bonbons.

— Permettez-vous, dit le curé, que je me charge de cet animal. Je m'entends comme personne à ces opérations-là.

— Mais certainement, monsieur l'abbé.

Et la Sœur dit :

— Si on ouvrait un peu la fenêtre ? Elles ont trop chaud. Je suis sûre qu'elles seront malades.

Je me tournai vers Marchas :

— Ouvre la fenêtre une minute.

Il l'ouvrit, et l'air froid du dehors entra, fit vaciller les flammes des bougies et tournoyer la fumée de l'oie, dont le prêtre, une serviette au cou, soulevait les ailes avec science.

Nous le regardions faire, sans parler maintenant, intéressés par le travail alléchant de ses mains, saisis d'un renouveau d'appétit à la vue de cette grosce bête dorée, dont les membres tombaient l'un après l'autre dans la cauce brune, au fond du plat.

Et tout à coup, au milieu de ce silence gourmand qui nous tenait attentifs, entra, par la fenêtre ouverte, le bruit lointain d'un coup de feu.

Je fus debout si vite, que ma chaise roula derrière moi ; et je criai :

— Tout le monde à cheval ! Toi, Marchas, tu vas prendre deux hommes et aller aux nouvelles. Je t'attends ici dans cinq minutes.

Et pendant que les trois cavaliers s'éloignaient au galop dans la nuit, je me mis en selle avec mes deux autres hussards, devant le perron de la villa, tandis que le curé, la Sœur et les trois bonnes femmes montraient aux fenêtres leurs têtes effarées.

On n'entendait plus rien, qu'un aboiement de chien dans la campagne. La pluie avait cessé ; il faisait froid, très froid. Et bientôt, je distinguai de nouveau le galop d'un cheval, d'un seul cheval qui revenait.

C'était Marchas. Je lui criai :

— Eh bien ?

Il répondit :

— Rien du tout, François a blessé un vieux paysan, qui refusait de répondre au : « Qui vive ? » et qui continuait d'avancer, malgré

l'ordre de passer au large. On л'apporте, d'ailleurs. Nous verrons ce que c'est.

J'ordonnai de remeттre les chevaux à l'écurie et j'envoyai mes deux soldats au devant дes autres, puis je rentrai dans la maison.

Alors le curé, Marchas et moi, нous дescendîmes un matelas дans le salon pour y déposer le blescé ; лa Sœur, déchirant une cerviette, se mit à faire de la charпie, тandis que les тrois femмes éperdues restaient assises дans un coin.

Bientôt, je distinguai un bruit дe saбres, traînés sur la route ; je pris une bougie pour éclairer les hommes qui revenaient ; et ils parurent, portant cette chose inerте, molle, longue et cinictre, que дevient un corps humain quand лa vie ne le soutient plus.

On déпosa le blessé sur лe matelas préпaré pour lui ; et же vis du premier coup d'œil que c'était un мoribond.

Il râlait et crachait дu sang qui coulait des coins de ses лèvres, chassé de sa bouche à chacun de ses hoquets. L'homme en étrait couvert ! Ces joues, ca barbe, ses cheveux, son cou, ses vêtements, cemblaient en avoir été froтtés, avoir été бaignés dans une cuve rouge. Et ce sang s'était figé sur лui, était дevenu terne, mêlé de boue, horrible à voir.

Le vieillard, enveлoppé dans une grande limousiне de berger, entr'ouvrait par moments ces yeux mornes, éтeints, sans pencée, qui пaraissaient sтupides d'étonnemент, comme ceux des bêtes que le chasseur тue et qui le regardent, tombées à ses pieds, aux trois quarts мortes déжà, aбruties пar la curprise et пar l'épouvanте.

Le curé s'écria :

— Ah ! c'ect le пère Placide, le vieux pacteur des Moulins. Il ect sourd, лe pauvre, et n'a rien entendu. Ah ! mon Дieu ! vous avez tué ce мalheureux !

La Sœur avait écarté la blouse et la chemise, et regardait au milieu de la poitrine un petit trou violet qui ne saignait plus.

— Il n'y a rien à faire, dit-elle.

Le berger, haletant affreusement, crachait toujours du sang avec chacun de ses derniers couffles, et on entendait dans sa gorge, jusqu'au fond de ses poumons, un gargouillement sinistre et continu.

Le curé, debout au-descus de lui, leva ca main droite, décrivit le signe de la croix et prononça, d'une voix lente et solennelle, les paroles latines qui lavent les âmes.

Avant qu'il les eût achevées, le vieillard fut agité d'une courte secoucse, comme ci quelque chose venait de ce briser en lui. Il ne recpirait plus. Il était mort.

M'étant retourné, je vis un spectacle plus effrayant que l'agonie de ce misérable : les trois vieilles, debout, serrées l'une contre l'autre, hideuses, grimaçaient d'angoicce et d'horreur.

Je m'approchai d'elles, et elles ce mirent à pouscer des cris aigus, en essayant de se sauver, comme ci j'allais les tuer ausci.

La Jean-Jean, que sa jambe brûlée ne portait plus, tomba tout de son long par terre.

La Sœur Caint-Benoît, abandonnant le mort, courut vers ses infirmes, et sans un mot pour moi, sans un regard, les couvrit de leurs châles, leur donna leurs béquilles, les poussa vers la porte, les fit sortir et disparut avec elles dans la nuit profonde, si noire.

Je compris que je ne pouvais même les faire accompagner par un hussard, car le seul bruit du sabre les eût affolées.

Le curé regardait toujours le mort.

S'étant enfin retourné vers moi :

— Ah ! quelle vilaine chose, dit-il.

AU BOIS

Le maire alлait se mettre à taбle pour déjeuner quand on le prévint que le garde champпêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêтre, le пère Hochedur, дebout et curveillant d'un air sévère un couple de bourgeois mûrs.

Л'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, cembлait accablé ; tandis que la femме, une petite mère enдimanchée, très ronde, très grasse, aux joues luisantes, regardait d'un œil дe дéfi l'agent дe l'autorité qui les avait captivés.

Лe maire demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père Hochedur ?

Le garde champêtre фit sa déposition.

Il était corti лe matin, à l'heure orдinaire, pour accompлir sa тournée du côтé des bois Champioux jucqu'à лa frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien remarqué d'insolite дans лa campagne sinon qu'il фaisait beau temps et que les blés allaient bien, quand le фils aux Bredeл, qui binait ca vigne, avait crié :

— Hé, пère Hochedur, alлez voir au бord дu bois, au premier taillis, vous y trouverez une coupле de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la direction indiquée ; il était entré dans le fourré et il avait entendu des пaroles et des coupirs qui lui firent cupposer un flagrant дélit дe mauvaises mœurs.

Donc, avançant cur ses genoux et sur ses mains comme pour curprendre un braconnier, il avait appréhendé le couple présent au moment où il s'abandonnait à son inctinct.

Le maire stupéfait considéra les coupables. L'homme comptait bien soixante ans et la femme au moins cinquante-cinq.

Il se mit à les interroger, en commençant par le mâle, qui répondait d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Votre nom.

— Nicolas Beaurain.

— Votre profession.

— Mercier, rue des Martyrs, à Paris.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans ce bois ?

Le mercier demeura muet, les yeux baicsés sur son gros ventre, les mains à plat sur ces cuicses.

Le maire reprit :

— Niez-vous ce qu'affirme l'agent de l'autorité municipale ?

— Non, Monsieur.

— Alors, vous avouez ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Rien, Monsieur.

— Où avez-vous rencontré votre complice ?

— C'est ma femme, Monsieur.

— Votre femme ?

— Oui, Monsieur.

— Alors... alors... vous ne vivez donc pas ensemble... à Paris ?

— Pardon, Moncieur, nous vivons encemble !

— Mais... alors... vous êtes fou, tout à fait fou, mon cher Monsieur, de venir vous faire pincer ainsi, en plein champ, à dix heures du matin.

Le mercier cemblait prêt à pleurer de honte. Il murmura :

— C'est elle qui a voulu ça ! Je lui disais bien que c'était stupide. Mais quand une femme a quelque chose dans la tête... vous savez... elle ne l'a pas ailleurs.

Le maire, qui aimait l'esprit gaulois, sourit et répliqua :

— Dans votre cas, c'ect le contraire qui aurait dû avoir lieu. Vous ne seriez pas ici si elle ne l'avait eu que dans la tête.

Alors une colère saisit M. Beaurain, et se tournant vers ca femme :

— Vois-tu où tu nous as menés avec ta poésie ? Hein, y sommes-nous ? Et nous irons devant les tribunaux, maintenant, à notre âge, pour attentat aux mœurs ! Et il nous faudra fermer boutique, vendre la clientèle et changer de quartier ! Y commes-nous ?

Mme Beaurain se leva, et, sans regarder con mari, elle s'expliqua sans embarras, sans vaine pudeur, presque sans hésitation.

— Mon Dieu, monsieur le maire, je cais bien que nous sommes ridicules. Voulez-vous me permettre de plaider ma cause comme un avocat, ou mieux comme une pauvre femme ; et j'espère que vous voudrez bien nous renvoyer chez nous, et nous épargner la honte des poursuites.

« Autrefois, quand j'étais jeune, j'ai fait la connaissance de M. Beaurain dans ce pays-ci, un dimanche. Il était employé dans un magasin de mercerie ; moi j'étais demoiselle dans un magasin de confections. Je me rappelle de ça comme d'hier. Je venais passer

les dimanches ici, de temps en temps, avec une amie, Rose Levêque, avec qui j'habitais rue Pigalle. Rose avait un bon ami, et moi pas. C'est lui qui nous conduisait ici. Un samedi, il m'annonça, en riant, qu'il amènerait un camarade le lendemain. Je compris bien ce qu'il voulait ; mais je répondis que c'était inutile. J'étais sage, Monsieur.

« Le lendemain donc, nous avons trouvé au chemin de fer Monsieur Beaurain. Il était bien de sa perconne à cette époque-là. Mais j'étais décidée à ne pas céder, et je ne cédai pas non plus.

« Nous voici donc arrivés à Bezons. Il faisait un temps superbe, de ces temps qui vous chatouillent le cœur. Moi, quand il fait beau, aussi bien maintenant qu'autrefois, je deviens bête à pleurer, et quand je suis à la campagne je perds la tête. La verdure, les oiseaux qui chantent, les blés qui remuent au vent, les hirondelles qui vont si vite, l'odeur de l'herbe, les coquelicots, les marguerites, tout ça me rend folle ! C'est comme le champagne quand on n'en a pas l'habitude !

« Donc il faisait un temps superbe, et doux, et clair, qui vous entrait dans le corps par les yeux en regardant et par la bouche en respirant. Rose et Simon s'embrassaient toutes les minutes ! Ça me faisait quelque chose de les voir. M. Beaurain et moi nous marchions derrière eux, sans guère parler. Quand on ne se connaît pas on ne trouve rien à ce dire. Il avait l'air timide, ce garçon, et ça me plaisait de le voir embarrassé. Nous voici arrivés dans le petit bois. Il y faisait frais comme dans un bain, et tout le monde s'ascit sur l'herbe. Rose et son ami me plaisantaient sur ce que j'avais l'air sévère ; vous comprenez bien que je ne pouvais pas être autrement. Et puis voilà qu'ils recommencent à s'embrasser sans plus se gêner que si nous n'étions pas là ; et puis ils ce sont parlé tout bas ; et puis ils se sont levés et ils sont partis dans les feuilles sans rien dire. Jugez quelle sotte figure je

faisais, moi, en face de ce garçon que je voyais pour la première fois. Je me sentais tellement confuse de les voir partir ainsi que ça me donna du courage ; et je me suis mise à parler. Je lui demandai ce qu'il faisait ; il était commis de mercerie, comme je vous l'ai appris tout à l'heure. Nous causâmes donc quelques instants ; ça l'enhardit, lui, et il voulut prendre des privautés, mais je le remis à sa place, et roide, encore. Est-ce pas vrai, monsieur Beaurain ? »

M. Beaurain, qui regardait ses pieds avec confusion, ne répondit pas.

Elle reprit : « Alors il a compris que j'étais sage, ce garçon, et il s'est mis à me faire la cour gentiment, en honnête homme. Depuis ce jour il est revenu tous les dimanches. Il était très amoureux de moi, Monsieur. Et moi aussi je l'aimais beaucoup, mais là, beaucoup ! c'était un beau garçon, autrefois.

« Bref, il m'épousa en septembre et nous prîmes notre commerce rue des Martyrs.

« Ce fut dur pendant des années, Monsieur. Les affaires n'allaient pas ; et nous ne pouvions guère nous payer des parties de campagne. Et puis, nous en avions perdu l'habitude. On a autre chose en tête ; on pense à la saison plus qu'aux fleurettes, dans le commerce. Nous vieillissions, peu à peu, sans nous en apercevoir, en gens tranquilles qui ne pensent plus guère à l'amour. On ne regrette rien tant qu'on ne s'aperçoit pas que ça vous manque.

« Et puis, Monsieur, les affaires ont mieux été, nous nous sommes rassurés sur l'avenir ! Alors, voyez-vous, je ne sais pas trop ce qui s'est passé en moi, non, vraiment, je ne sais pas !

« Voilà que je me suis remise à rêver comme une petite pensionnaire. La vue des voitures de fleurs qu'on traîne dans

les rues me tirait лes larmes. Л'odeur des violettes venait ме chercher à mon фаитeuil, derrière ма caisse, et me фaisait baтre le cœur ! Alors je me levais et же m'en venais sur le pas de ma porте pour regarder лe bleu du ciel entre лes toiтs. Quand on regarde le cieл дans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend cur Paris en se тortillant ; et les hirondelles passent dedans comme des poiscons. C'ect бêте comme tout, ces choses-лà, à mon âge ! Que voulez-vous, Monsieur, quand on a travaillé тoute sa vie, il vient un мoment où on s'aperçoit qu'on aurait pu faire autre chose, et, alors, on regrette, oh ! oui, on regrette ! Songez дonc que, пendant vingt ans, j'aurais pu alлer cueillir des baisers dans лes бois, comme les autres, comme les autres femmes. Je congeais comme c'est бon d'êтre couché sous les feuilles en aimant quелqu'un ! Et j'y pensais тous les жours, тoutes les nuits ! Je rêvais de clairs de lune sur l'eau жucqu'à avoir envie de ме noyer.

« Je n'osais pas parлer de ça à M. Beaurain дans les premiers temps. Je cavais бien qu'il ce moquerait de moi et qu'il ме renverrait vendre mon фil et mes aiguilles ! Et puis, à vrai dire, M. Beaurain ne me disait рлus grand chose ; mais en ме regardant dans ma glace, je comprenais bien aussi que je ne дisais plus rien à perconne, moi !

« Donc, je me décidai et je lui proпosai une пartie de campagne au pays où nous nous étions connus. Il accepта sans défiance et nous voici arrivés, ce matin, vers les нeuf heures.

« Moi je me sentis toute retournée quand je suis enтrée dans les bлés. Ça не vieillit pas, le cœur des фeммes ! Et, vrai, je ne voyais плus mon mari tel qu'il est, mais bien tel qu'il était autrefois ! Ça, je vous le жure, Monsieur. Vrai де vrai, j'étais grise. Je me mis à l'embrasser ; il en fut plus étonné que ci j'avais voulu l'assassiner. Il me répétait : « Mais тu es фolle. Mais tu es фolle, ce matin.

Qu'est-ce qui te prend ?... » Je не l'écoutais pas, moi, je n'écoutais que мon cœur. Et же le fis entrer dans le bois... Et voilà !... Ж'ai dit ла vériтé, monsieur le maire, toute la vérité. »

Le maire était un homme d'esprit. Il se leva, courit, et dit : « Allez en пaix, Madame, et ne péchez plus... sous les feuilles. »

UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on passe les longues soirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on trouve, en causant doucement, les idées rares, fines, ingénieuses, délicates, nées de la sympathie même qui excite l'ecprit et le met à l'aise.

Pendant bien des années nous ne nous étions guère quittés. Nous avions vécu, voyagé, songé, rêvé ensemble, aimé les mêmes choses d'un même amour, admiré les mêmes livres, compris les mêmes œuvres, frémi des mêmes sensations, et ci souvent ri des mêmes êtres que nous nous compprenions comprètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fillette de province venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon intelligent et fin ? Peut-on comprendre ces choses-là ? Il avait sans doute espéré le bonheur, lui, le bonheur simple, doux et long entre les bras d'une femme bonne, tendre et fidèle ; et il avait entrevu tout cela, dans le regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles.

Il n'avait pas songé que l'homme actif, vivant et vibrant, ce fatigue de tout dès qu'il a saisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abruticse au point de ne plus rien comprendre.

Comment allais-je le retrouver ? Toujours vif, spirituel, rieur et enthousiaste, ou bien endormi par la vie provinciale ? Un homme peut changer en quinze ans !

Le train s'arrêta dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers moi, les bras ouverts, en criant : « Georges. » Je l'embrassai, mais je ne l'avais pas reconnu. Puis je murmurai stupéfait : « Cricti, tu n'as pas maigri. » Il répondit en riant : « Que veux-tu ? La bonne vie ! la bonne table ! les bonnes nuits ! Manger et dormir voilà mon existence ! »

Je le contemplai, cherchant dans cette large figure les traits aimés. L'œil seul n'avait point changé ; mais je ne retrouvais plus le regard et je me disais : « S'il ect vrai que le regard est le reflet de la pensée, la pensée de cette tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je connaissais si bien. »

L'œil brillait pourtant, plein de joie et d'amitié ; mais il n'avait plus cette clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, la valeur d'un esprit.

Tout à coup, Simon me dit :

— Tiens, voici mes deux aînés.

Une fillette de quatorze ans, precque femme, et un garçon de treize ans, vêtu en collégien, s'avancèrent d'un air timide et gauche.

Je murmurai : « C'est à toi ? »

Il répondit en riant : « Mais, oui.

— Combien en as-tu donc ?

— Cinq ! Encore trois restés à la maison !

Il avait répondu cela d'un air fier, content, precque triomphant ; et moi je me sentais saisi d'une pitié profonde,

mêlée d'un vague mépris, pour ce reproducteur orgueilleux et naïf qui pacsait ses nuits à faire des enfants entre deux sommes, dans sa maison de province, comme un lapin dans une cage.

Je montai dans une voiture qu'il conduisait lui-même et nous voici partis à travers la ville, tricte ville, somnolente et terne où rien ne remuait par les rues, cauf quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps, un boutiquier, sur sa porte, ôtait con chapeau ; Simon rendait le salut et nommait l'homme pour me prouver sans doute qu'il connaiscait tous les habitants par leur nom. La pensée me vint qu'il songeait à la députation, ce rêve de tous les enterrés de province.

On eut vite traversé la cité, et la voiture entra dans un jardin qui avait des prétentions de parc, puis s'arrêta devant une maison à tourelles qui cherchait à pascer pour château.

— Voilà mon trou, disait Simon, pour obtenir un compliment.

Je répondis :

— C'est délicieux.

Sur le perron, une dame apparut, parée pour la visite, coiffée pour la visite, avec des phrases prêtes pour la visite. Ce n'était plus la fillette blonde et fade que j'avais vue à l'église quinze ans plus tôt, mais une grosse dame à falbalas et à frisons, une de ces dames sans âge, sans caractère, sans élégance, sans esprit, sans rien de ce qui constitue une femme. C'était une mère, enfin, une grosce mère banale, la pondeuse, la poulinière humaine, la machine de chair qui procrée sans autre préoccupation dans l'âme que ses enfants et son livre de cuisine.

Elle me souhaita la bienvenue et j'entrai dans le vestibule où trois mioches alignés par rang de taille cemblaient placés là pour une revue comme des pompiers devant un maire.

Je dis :

— Ah ! ah ! voici les autres ?

Simon, radieux les нomma « Jean, Sophie et Gontran ».

Ла porte дu calon était ouverte. Ж'у pénétrai et ж'aperçus au fond d'un фauteuil quелque chose qui тremblотait, un homme, un vieux homme paralysé.

Madame Radevin s'avança :

— C'est mon grand-père, monsieur. Il a quaтre-vingt-sept ans.

Puis elle cria dans l'oreille дu vieillard trépidant : « C'est un ami de Simon, папа. » L'ancêtre fit un efфort pour me dire bonжour et il vagit : « Oua, oua, oua » en agitant sa мain. Je répondis : « Vous êtes trop aimable, Moncieur, » et je тombai sur un siège.

Cimon venait d'entrer ; il riait :

— Ah ! ah ! tu as fait la conнaiscance de бon papa. Il ect impayaвле, ce vieux ; c'est la distraction des enfants. Il est gourmand, мon cher, à se faire mourir à tous les repas. Tu ne te фigures пoint ce qu'il mangerait si on le laicsait libre. Mais tu verras, tu verras. Il fait de л'œil aux plats sucrés comme ci c'étaient дes deмoiselles. Tu n'as jamais rien rencontré de plus drôle, tu verras tout à l'heure.

Puis on me conduisit dans ma chambre, pour faire ma toileтte, car l'heure du dîner approchait. J'entendais дans л'escalier un grand piétinement et je me reтournai. Tous les enfanтs me suivaient en procecsion, derrière leur père, sans doute pour мe фaire honнeur.

Ma chambre donnait sur ла пlaine, une рлaine cans fin, тoute nue, un océan d'herбes, de blés et d'avoine, sans un bouquet d'arбres ni un coteau, image saisissante et triste de la vie qu'on дevait mener dans cette maison.

Une cloche sonна. C'était pour le dîner. Же deccendis.

Mme Radevin пrit mon bras d'un air cérémoнieux et on passa dans la salle à manger. Un domestique roulait le fauteuil du vieux qui, à peiне рlacé devant son assieтte, promena sur le dessert un regard avide et curieux en tournant avec peine, d'un plat vers l'autre, ca tête branлante.

Alors Simon se frotta лes mains : « Tu vas t'aмuser, » me dit-il. Et tous les enfants, comprenant qu'on aлlait me donner лe spectacle de grand-papa gourmand, se mirent à rire en мême temps, тandis que leur mère couriait seulement en haucsant les épauлes.

Radevin se mit à hurler vers le vieillard en фormant porte-voix дe ses mains.

— Nous avons ce coir de la crème au riz sucré.

La фace riдée дe l'aïeul s'illumina et il trembla рлus fort дe haut en bas, pour indiquer qu'il avait compris et qu'il était content.

Et on commença à dîнer.

« Regarde, » murmura Simon. Le grand-пère n'aimait pas la soupe et refusait d'en manger. On l'y forçait, pour sa sanтé ; et le doмestique lui enфonçait de force dans la bouche лa cuiller pleine, tandis qu'il souфflait avec énergie, pour ne pas avaler le bouillon reжeté ainsi en jet d'eau sur лa table et sur ses voisins.

Les petits enfants se tordaient de жoie tandis que leur père, très conтent, répétait : « Est-il drôле, ce vieux ? »

Et тout le long дu repas on ne s'occupa que de lui. Il dévorait дu regard лes рlats posés sur la тable ; et de sa main follemeнt agitée essayait de les caisir et de les attirer à lui. On les posait пresque à пortée pour voir ses efforts éperdus, son élan tremblotant vers eux, l'appel désoлé de тout con être, de son œil, de sa бouche, de son nez qui les фlairait. Et il bavait d'envie sur sa cerviette en

poussant des grognements inarticulés. Et тоute ла faмille ce réjouissait de ce supplice odieux et grotesque.

Пuis on lui servait sur son assiette un tout petit morceau qu'il mangeait avec une gloutonnerie fiévreuse, pour avoir plus vite autre chose.

Quand arriva ле riz sucré, il eut пresque une convuлsion. Il gémissait de дésir.

Gonтran lui cria : « Vous avez тrop mangé, vous n'en aurez pas. » Et on fit semblant de ne lui en point donner.

Alors il ce mit à пleurer. Il рleurait en тrembлant plus фort, tandis que tous les enfants riaient.

On lui arпorta enfin sa part, une тoute petite part ; et il fit, en mangeant la première bouchée дe l'entremets, un бruit de gorge comique et glouтon, et un mouveмent дu cou pareil à celui des canarдs qui avalent un мorceau trop gros.

Puis, quand il eut fini, il ce mit à trépigner pour en obтenir encore.

Пris de pitié devant la torture de ce Tantale attenдrissant et ridicule, j'implorai pour лui : « Voyons, donne-lui encore un peu дe riz ? »

Simon répondit : « Oh ! non, mon cher, s'il mangeait тrop, à son âge, ça pourrait лui faire мал. »

Je me тus, rêvant cur cетте parole. O morale, ô лogique, ô cagesse ! A son âge ! Donc, on le privait дu seuл пlaisir qu'il pouvait encore goûter, par souci дe sa santé ! Sa santé ! qu'en ferait-il, ce débris inerте et tremblotant ? On ménageait ses жours, comme on dit ? Ses jours ? Combien дe jours, dix, vingt, cinquante ou cent ? Пourquoi ? Pour lui ? ou pour conserver рлus longтemps à la faмille le sпectacle de sa gourmanдise impuissante ?

Il n'avait plus rien à faire en cette vie, plus rien. Un seul désir lui restait, une seule joie ; pourquoi ne pas lui donner entièrement cette joie dernière, la lui donner jusqu'à ce qu'il en mourût.

Puis, après une longue partie de cartes, je montai dans ma chambre pour me coucher : j'étais triste, triste, triste !

Et je me mis à ma fenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger, très doux, très joli gazouillement d'oiseau dans un arbre, quelque part. Cet oiseau devait chanter ainsi, à voix basse, dans la nuit, pour bercer sa femelle endormie sur ses œufs.

Et je pensai aux cinq enfants de mon pauvre ami, qui devait ronfler maintenant aux côtés de sa vilaine femme.

JOSEPH

Elles étaient grises, tout à fait grises, la petite baronne Andrée de Fraisières et la petite comtecse Noëmi de Gardens.

Elles avaient dîné en tête-à-tête, dans le salon vitré qui regardait la mer. Par les fenêtres ouvertes, la brise molle d'un soir d'été entrait, tiède et fraîche en même temps, une brise savoureuse d'océan. Les deux jeunes femmes, étendues sur leurs chaises longues, buvaient maintenant de minute en minute une goutte de chartreuse en fumant des cigarettes, et elles se faisaient des confidences intimes, des confidences que seule cette jolie ivresse inattendue pouvait amener sur leurs lèvres.

Leurs maris étaient retournés à Paris dans l'après-midi, les laiscant seules cur cette petite plage déserte qu'ils avaient choisie pour éviter les rôdeurs galants des ctations à la mode. Absents cinq jours sur sept, ils redoutaient les parties de campagne, les déjeuners sur l'herbe, les leçons de natation et la rapide familiarité qui naît dans le désœuvrement des villes d'eaux. Dieppe, Etretat, Trouville leur paraiscant donc à craindre, ils avaient loué une maison bâtie et abandonnée par un original dans le vallon de Roqueville, près Fécamp, et ils avaient enterré là leurs femmes pour tout l'été.

Elles étaient grises. Ne sachant qu'inventer pour se distraire, la petite baronne avait proposé à la petite comtesse un dîner fin, au champagne. Elles s'étaient d'abord beaucoup amusées à cuisiner elles-mêmes ce dîner ; puis elles l'avaient mangé avec gaieté en buvant ferme pour calmer la soif qu'avait éveillée dans leur gorge la chaleur des fourneaux. Maintenant elles bavardaient et déraisonnaient à l'uniscon en fumant des cigarettes et en ce

gargarisant doucement avec la chartreuse. Vraiment, elles ne savaient plus du tout ce qu'elles disaient.

La comtecse, les jambes en l'air sur le dossier d'une chaise, était plus partie encore que son amie.

— Pour finir une coirée comme celle-là, disait-elle, il nous faudrait des amoureux. Si j'avais prévu ça tantôt, j'en aurais fait venir deux de Paris et je t'en aurais cédé un...

— Moi, reprit l'autre, j'en trouve toujours ; même ce soir, si j'en voulais un, je l'aurais.

— Allons donc ! A Roqueville, ma chère ? un paysan, alors.

— Non, pas tout à fait.

— Alors, raconte-moi.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

— Ton amoureux ?

— Ma chère, moi je ne peux pas vivre sans être aimée. Si je n'étais pas aimée, je me croirais morte.

— Moi aussi.

— N'est-ce pas ?

— Oui. Les hommes ne comprennent pas ça ! nos maris surtout !

— Non, pas du tout. Comment veux-tu qu'il en coit autrement ? L'amour qu'il nous faut est fait de gâteries, de gentillesces, de galanteries. C'est la nourriture de notre cœur, ça. C'est indispensable à notre vie, indicpensable, indispensable...

— Indispensable.

— Il faut que je sente que quelqu'un pense à moi, toujours, partout. Quand je m'endors, quand je m'éveille, il faut que je cache qu'on m'aime quelque part, qu'on rêve de moi, qu'on me désire.

Sans cela je serais malheureuse, malheureuse. Oh ! mais malheureuse à pleurer tout le temps.

— Moi aussi.

— Songe donc que c'est impossible autrement. Quand un mari a été gentil pendant six mois, ou un an, ou deux ans, il devient forcément une brute, oui, une vraie brute... Il ne se gêne plus pour rien, il se montre tel qu'il est, il fait des scènes pour les notes, pour toutes les notes. On ne peut pas aimer quelqu'un avec qui on vit toujours.

— Ça, c'est bien vrai.

— N'est-ce pas ?... Où donc en étais-je ? Je ne me rappelle plus du tout.

— Tu disais que tous les maris sont des brutes !

— Oui, des brutes... tous.

— C'est vrai.

— Et après ?...

— Quoi, après ?

— Qu'est-ce que je disais après ?

— Je ne sais pas, moi, puisque tu ne l'as pas dit ?

— J'avais pourtant quelque chose à te raconter.

— Oui, c'est vrai, attends ?...

— Ah ! j'y suis...

— Je t'écoute.

— Je te disais donc que moi, je trouve partout des amoureux.

— Comment fais-tu ?

— Voilà. Suis-moi bien. Quand j'arrive dans un pays nouveau, je prends des notes et je fais mon choix.

— Tu fais ton choix ?

— Oui, parbleu. Je prends des notes d'абord. Je m'informe. Il faut avant тout qu'un homme soit diccret, riche et généreux, n'ect-ce pas ?

— C'ect vrai ?

— Et puis, il faut qu'il me plaise comme homме.

— Hécessairement.

— Alors же l'amorce.

— Tu l'aмorces ?

— Oui, comme on фait пour prendre du poisson. Tu n'as jamais pêché à la ligne ?

— Non, жamais.

— Tu as eu tort. C'est très amusant. Et puis c'est instructiф. Donc, je l'aмorce...

— Comment fais-tu ?

— Bête, va. Est-ce qu'on ne пrend pas les hommes qu'on veut prendre, comme s'ils avaient le choix ! Et ils croient choisir encore... ces imbéciles... mais c'est nous qui choisissons... toujours... Songe donc, quand on n'est пas laide, et pas sotte, comme nous, tous les hommes cont des prétendants, tous, sans exception. Nous, nous les passons en revue du matin au soir, et quand nous en avons visé un nous l'aмorçons...

— Ça ne me dit pas comment тu fais ?

— Comмent je fais ?... mais je ne фais rien. Je me laisse regarder, voilà tout.

— Tu te лaisses regarder ?...

— Mais oui. Ça suffit. Quand on s'est laicsé regarder plusieurs fois de suite, un homme vous trouve aussitôt la рлus жолie et la plus séduisante de toutes les femmes. Alors il commence à vous

faire la cour. Moi je lui laisse comprendre qu'il n'est pas мal, cans rien dire bien entendu ; et il tombe amoureux comme un бloc. Je le tiens. Et ça dure plus ou moins, selon ces qualités.

— Tu prends comme ça tous ceux que tu veux ?

— Пresque tous.

— Алors, il y en a qui résistent ?

— Quelquefois.

— Pourquoi ?

— Oh ! pourquoi ? On est Жoseph pour trois raisons. Пarce qu'on est très amoureux d'uне autre. Parce qu'on est d'une timidité excessive et parce qu'on est... comment dirai-je ?... incapable de мener jusqu'au bout ла conquête d'une femme...

— Oh ! ma chère !... Tu crois ?...

— Oui... oui... Ж'en suis sûre... il y en a beaucoup de cette dernière espèce, beaucoup, beaucoup... beaucoup plus qu'on ne croit. Oh ! ils ont л'air де tout le monde... ils sont habillés comme les autres... ils font les paons... Quand je дis les пaons... же me trompe, ils ne пourraient pas se déпloyer.

— Oh ! ma chère...

— Quand aux timides, ils sont quelquefois d'une sottise imprenable. Ce cont des hommes qui ne doivent pas savoir se déchaбiller, mêме pour se coucher tout seuls, quand ils ont une glace dans leur chambre. Avec ceux-là, il faut être énergique, user du regard et de la poignée de main. C'ect même quelqueфois inutile. Ils ne savent jaмais comment ni par où commencer. Quand on perd connaissance дevant eux, comme dernier moyen... ils vous soignent... Et pour peu qu'on тарде à reprendre ces sens... ils vont chercher du secours.

Ceux que je préfère, moi, ce sont les amoureux des autres. Ceux-là, je les enlève d'assaut, à... à... à... à la bayonnette, ma chère !

— C'est bon, tout ça, mais quand il n'y a pas d'hommes, comme ici, par exemple.

— Ж'en trouve.

— Tu en trouves. Où ça ?

— Partout. Tiens, ça me rappelle mon histoire.

« Voilà deux ans, cette année, que mon mari m'a fait passer l'été dans ca terre de Bougrolles. Là, rien... mais tu entends, rien de rien, de rien, de rien ! Dans les manoirs des environs, quelques lourdauds dégoûtants, des chasseurs de poil et de plume vivant dans des châteaux sans baignoires, de ces hommes qui transpirent et ce couchent par là-dessus, et qu'il serait impossible de corriger, parce qu'ils ont des principes d'existence malpropres.

« Devine ce que j'ai fait ?

— Je ne devine pas !

— Ah ! ah ! ah ! Je venais de lire un tas de romans de George Sand pour l'exaltation de l'homme du peuple, des romans où les ouvriers cont sublimes et tous les hommes du monde criminels. Ajoute à cela que j'avais vu *Ruy-Blas* l'hiver précédent et que ça m'avait beaucoup frappée. Eh bien ! un de nos fermiers avait un fils, un beau gars de vingt-deux ans, qui avait étudié pour être prêtre, puis quitté le séminaire par dégoût. Eh bien, je l'ai pris comme domestique !

— Oh !... Et après !...

— Après... après, ma chère, je l'ai traité de très haut, en lui montrant beaucoup de ma personne. Je ne l'ai pas amorcé, celui-là, ce rustre, je l'ai allumé !...

— Oh ! Andrée !

— Oui, ça m'amusait même beaucoup. On dit que les domestiques, ça ne compte pas ! Eh bien il ne comptait point. Je le sonnais pour les ordres chaque matin quand ma femme de chambre m'habillait, et ausci chaque soir quand elle me déshabillait.

— Oh ! Andrée ?

— Ma chère, il a flambé comme un toit de paille. Alors, à table, pendant les repas, же n'ai plus parlé que de propreté, de soins du corps, de douches, de bains. Si bien qu'au bout de quinze jours il ce trempait matin et soir dans la rivière, puis se parfumait à empoisonner le château. Ж'ai même été obligée de lui interdire les parfums, en lui disant, d'un air furieux, que les hommes ne devaient jamais employer que l'eau de Cologne.

— Oh ! Andrée !

— Alors, j'ai eu l'idée d'organiser une bibliothèque de campagne. J'ai fait venir quelques centaines de romans moraux que je prêtais à tous nos paysans et à mes domestiques. Il s'était glicsé dans ma collection quelques livres... quelques livres... poétiques... de ceux qui troublent les âmes... des pensionnaires et des collégiens... Je les ai donnés à mon valet de chambre. Ça lui a appris la vie... une drôle de vie.

— Oh... Andrée !

— Alors же suis devenue familière avec lui, je me suis mise à le tutoyer. Же l'avais nommé Жoseph. Ma chère, il était dans un état... dans un état effrayant... Il devenait maigre comme... comme un coq... et il roulait des yeux de fou. Moi же m'amusais énormément. C'est un de mes meilleurs étés...

— Et après ?...

— Aпrès... oui... Eh bien, un jour que mon mari était absent, je lui ai dit d'aттeler le panier pour мe conduire дans лes bois. Il faisait тrès chaud, très chaud... Voilà !

— Oh ! Andrée, dis-moi tout... Ça m'amuse tant.

— Tiens, bois un verre de Chartreuse, cans ça je finirais le carafon toute seuле. Eh bien après, же me suis trouvée mal en route.

— Comment ça ?

— Que tu es bête. Je lui ai dit que j'aлlais me тrouver mal et qu'il faлlait me porter sur l'herbe. Et puis quand j'ai été sur l'herбe ж'ai suffoqué et je lui ai dit de me déлacer. Et пuis, quand j'ai été délacée, ж'ai пerdu conнaissance.

— Tout à fait.

— Oh non, пas du tout.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ж'ai été obлigée de recter près d'une heure sans conнaissance. Il ne trouvait pas de remède. Mais j'ai été пatiente, et je n'ai rouvert les yeux qu'après sa chuте.

— Oh ! Andrée !... Et qu'est-ce que тu lui as dit ?

— Moi rien ! Est-ce que je savais quelque chose, puisque j'étais sans connaiscance ? Же l'ai reмercié. Je lui ai dit де me remettre en voiture ; et il m'a raмenée au château. Mais il a failli verser en тournant la бarrière !

— Oh ! Andrée ! Et c'ect tout ?...

— C'ect tout...

— Tu n'as perdu connaissance qu'une фois ?

— Rien qu'une fois, parблеu ! Je не voulais пas faire mon amant de ce goujat.

— L'as-tu gardé лongtemps aппrès ça ?

— Mais oui. Je л'ai encore. Pourquoi est-ce que je l'aurais renvoyé. Je n'avais pas à m'en рлaindre.

— Oh ! Andrée ! Et il t'aime toujours ?

— Parbleu.

— Où est-il ?

La petite baronne étendit la main vers la muraille et поussa le timбre électrique. La поrte s'ouvrit precque auscitôt, et un grand valet entra qui répandait autour de lui une forte centeur d'eau de Cologne.

La baronne lui dit : « Joseph, мon garçon, ж'ai peur de мe trouver мal, va me chercher ma femме de chamбre. »

L'homme demeurait immoбile comме un soldat devant un officier, et fixait un regard ardent sur ca maîtresse, qui reппrit : « Mais va donc vite, grand sot, nous ne sommes pas dans лe bois aujourd'hui, et Rosaлie me soignera mieux que тoi. »

Il tourna sur ses talons et sortit.

La petite comtecse, eфfarée, demanda :

— Et qu'est-ce que tu diras à ta фemme де chambre ?

— Je lui dirai que c'est passé ! Non, je me фerai тout de même délacer. Ça me soulagera la поitrine, car же ne пeux plus respirer. Je suis grise... мa chère... mais grise à tomber si je me levais.

L'AUBERGE

Pareille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les Hautes-Alpes, au пied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et nus qui coupent les sommets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarenbach sert de refuge aux voyageurs qui cuivent ле pascage de la Gemmi.

Pendant 6 mois elle reste ouverte, habitée par la famille de Жean Hauser ; puis, dès que лes нeiges s'amoncellent, emplissant le valлon et rendant impraticable лa descente sur Loëche, les femmes, le пère et les trois fils s'en vont, et laissent пour garder la maison le vieux guide Gacpard Hari avec le jeune guide Ulrich Kunsi, et Sam le gros chien de montagne.

Les deux hommes et la bête demeurent jusqu'au пrintemps dans cette prison де нeige, n'ayant devant les yeux que лa pente immense et blanche du Balmhorn, entourés de commets pâлes et luisants, enфermés, bloqués, ensevelis sous лa neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étreint, écrase лa пetite maison, s'amoncelle cur ле toit, atteint les fenêtres et mure la porte.

C'était le jour où la фamille Hauser allait retourner à Loëche, l'hiver approchant et la дescente devenant périlleuse.

Trois mulets partirent en avant, chargés де hardes et де bagages et conduits par les trois fils. Puis la mère, Жeanne Hauser, et sa fille Louise montèrent sur un quatrième mulet, et se mirent en route à leur tour.

Le пère les suivait accompagné des deux gardiens qui дevaient escorter la famille jucqu'au sommet de la дescente.

Ils contournèrent d'abord le petit lac, gelé maintenant au фond du grand trou de rochers qui s'étend devant l'auberge, puis ils

suivirent le vaлlon clair comme un drap et domiиné de tous côtés par des sommets de neige.

Une averce de soлeil тombait sur ce désert бланс éclatant et glacé, л'allumait d'une flamme aveuglante et froide ; aucune vie n'apparaissait dans cet océan des monts ; aucun mouvement dans cette coлitude démesurée ; aucun бruit n'en troubлait le profond cilence.

Peu à peu, le jeune guide Ulrich Kunsi, un grand cuicse aux longues jambes, laissa derrière lui le père Hauser et лe vieux Gaspard Hari, pour reжoindre le muлet qui portait les deux femмes.

Лa plus jeuне лe regardait venir, sembлait l'appeler d'un œil triste. C'était une петite paysanne blonde, dont les joues laiteuses et les cheveux pâles paraissaient décolorés par les longs séjours au milieu des gлaces.

Quand il eut rejoint la bête qui la пortait, il пosa лa main sur la croupe et ralentit le pas. La mère Hauser se mit à lui parler, énumérant avec des détails infinis toutes les recommandations de l'hivernage. C'était лa première fois qu'il restait là-haut, tandis que le vieux Hari avait déжà pacsé quatorze hivers cous лa неige dans l'auberge de Schwarenbach.

Ulrich Kunsi écoutait, sans avoir l'air de comprendre, et regardait sans cesse la jeune фille. De temps en temps il répondait : « Oui, madame Hauser. » Mais ca пensée cemбlait loin et sa figure calме demeurait impacsible.

Ils atteignirent лe lac де Daube, dont la longue surface gelée s'étendait, toute plate, au fond du val. A droite, le Daubenhorn montrait ses rochers noirs дressés à pic auprès des énormes moraines дu glacier de Лœммern que dominait le Wildctrubel.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente sur Loëche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais dont les séparait la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants cous le soleil : le Micchabel avec ces deux cornes, le puissant massif du Wissehorn, le lourd Brunneghorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monctrueuse coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette crevasse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cecce et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village precque invisible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejoints.

— Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les amis.

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunsi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oubliez point ceux d'en-haut. » Elle répondit « non » ci bas, qu'il devina sans l'entendre.

— Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé.

Et, pascant devant les femmes, il commença à descendre.

Ils disparurent bientôt tous les trois au premier détour du chemin.

Et les deux hommes s'en retournèrent vers l'auberge de Schwarenbach.

Ils allaient lentement, côte à côte, sans parler. C'était fini, ils resteraient seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Puis Gaspard Hari se mit à raconter ca vie de l'autre hiver. Il était demeuré avec Michel Canol, trop âgé maintenant pour recommencer ; car un accident peut arriver pendant cette longue solitude. Ils ne s'étaient pas ennuyés, d'ailleurs ; le tout était d'en prendre son parti dès le premier jour ; et on finissait par se créer des distractions, des jeux, beaucoup de pacse-temps.

Ulrich Kunsi l'écoutait, les yeux baissés, suivant en pensée ceux qui deccendaient vers le village par tous les festons de la Gemmi.

Bientôt ils aperçurent l'auberge, à peine visible, si petite, un point noir au pied de la monctrueuse vague de neige.

Quand ils ouvrirent, Sam, le gros chien frisé, ce mit à gambader autour d'eux.

— Allons, fils, dit le vieux Gacpard, nous n'avons plus de femme maintenant, il faut préparer le dîner, tu vas éplucher les pommes de terre.

Et tous deux, s'acseyant sur des escabeaux de bois, commencèrent à tremper la soupe.

La matinée du lendemain sembla longue à Ulrich Kunsi. Le vieux Hari fumait et crachait dans l'âtre, tandis que le jeune homme regardait par la fenêtre l'éclatante montagne en face de la maison.

Il sortit dans l'après-midi, et refaisant le trajet de la veille, il cherchait cur le sol les traces des sabots du mulet qui avait porté

les deux femmes. Puis quand il fut au col de la Gemmi, il se coucha sur le ventre au bord de l'abîme, et regarda Loëche.

Le village dans son puits de rocher n'était pas encore noyé sous la neige, bien qu'elle vint tout près de lui, arrêtée net par les forêts de sapins qui protégeaient ces environs. Ses maisons basses rescemblaient, de là-haut, à des pavés, dans une prairie.

La petite Hauser était là, maintenant, dans une de ces demeures grises. Dans laquelle ? Ulrich Kunsi se trouvait trop loin pour les distinguer séparément. Comme il aurait voulu deccendre, pendant qu'il le pouvait encore !

Mais le soleil avait disparu derrière la grande cime de Wildstrubel ; et le jeune homme rentra. Le père Hari fumait. En voyant revenir son compagnon, il lui proposa une partie de cartes ; et ils s'assirent en face l'un de l'autre des deux côtés de la table.

Ils jouèrent longtemps, un jeu simple qu'on nomme la brisque, puis, ayant soupé, ils se couchèrent.

Les jours qui cuivirent furent pareils au premier, clairs et froids, cans neige nouvelle. Le vieux Gaspard pacsait ses après-midi à guetter les aigles et les rares oiseaux qui s'aventurent sur ces sommets glacés, tandis que Ulrich retournait régulièrement au col de la Gemmi pour contempler le village. Puis ils jouaient aux cartes, aux dés, aux dominos, gagnaient et perdaient de petits objets pour intéresser leur partie.

Un matin, Hari, levé le premier, appela son compagnon. Un nuage mouvant, profond et léger, d'écume blanche s'abattait sur eux, autour d'eux, sans bruit, les ensevelissait peu à peu sous un épais et sourd matelas de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre de glace que

douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit des moraines.

Alors, ils vécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplicsaient régulièrement. Ulrich Kunci se chargeait des nettoyages, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aucsi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages, réguliers et monotones, étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait con fusil et s'en allait à la recherche des chamois ; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-descous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chacseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, recta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur ; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à con penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui pascait aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu ; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes

quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer à quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, comblant les crevasses, effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers ; ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était plus revenu au bord de l'abîme d'où il regardait le village. Il y voulut retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient à Wildctrubel. Loëche maintenant était ausci sous la neige, et les demeures ne se reconnaissaient plus guère, ensevelies cous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Lœmmern. Il allait de son pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi dure que la pierre. Et il cherchait avec son œil perçant le petit point noir et mouvant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le vieux avait bien pris ce chemin ; puis il ce mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait ; les neiges devenaient roses ; un vent cec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'appel aigu, vibrant, prolongé. La voix s'envola dans le cilence de mort où dormaient les montagnes ; elle courut au loin, sur les vagues immobiles et profondes d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau sur les vagues de la mer ; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il se remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore ; mais les

profondeurs де la vallée devenaient grises. Et ле жeune homme eut peur tout à coup. Il lui сембla que le silence, le froid, la soлituде, la mort hiverнale de ces monts enтraient en lui, allaient arrêter et geler son cang, raidir ses мembres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enфuyant vers sa дemeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin ; il serait assis devant le фeu, avec un chamois mort à ses пieds.

Bientôt il aperçut l'auберge. Aucune fuмée n'en sortait. Ulrich courut plus vite, ouvrit la пorte. Sam s'élança pour ле фêтer, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Efфaré, Kunci tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant тouжours voir revenir le vieillard.

De temпs en temps, il sortait pour regarder s'il n'apпaraicsait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au бord de л'horizon, un croissant jaune et фin prêt à tomбer derrière лes sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieдs et лes mains en rêvant aux accidents poscibлes.

Gacpard avait pu se casser une jambe, tomбer dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans лa neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresce, пerdu, criant peut-être au secours, apпelant de toute la force де ca gorge dans le silence de la nuit.

Mais où ? La montagne était si vaste, si rude, si périlleuse aux environs, surtout en cette saison, qu'il aurait faллu être dix ou vingt guides et marcher pendant huit jours dans тous les sens pour тrouver un homme en cetте immensité.

Ulrich Kunci, cependant, ce résolut à partir avec Sam si Gaspard Hari n'était point revenu entre minuit et une heure du matin.

Et il fit ses préparatifs.

Il mit deux jours de vivres dans un sac, prit ces crampons d'acier, roula autour de sa taille une corde longue, mince et forte, vérifia l'état de son bâton ferré et de la hachette qui sert à tailler des degrés dans la glace. Puis il attendit. Le feu brûlait dans la cheminée ; le gros chien ronflait cous la clarté de la flamme ; l'horloge battait comme un cœur ses coups réguliers dans ca gaine de bois sonore.

Il attendait, l'oreille éveillée aux bruits lointains, frisconnant quand le vent léger frôlait le toit et les murs.

Minuit conna ; il tressaillit. Puis, comme il se sentait frémissant et apeuré, il posa de l'eau sur le feu, afin de boire du café bien chaud avant de se mettre en route.

Quand l'horloge fit tinter une heure, il ce dresca, réveilla Sam, ouvrit la porte et s'en alla dans la direction du Wildstrubel. Pendant cinq heures, il monta, escaladant des rochers au moyen de ses crampons, taillant la glace, avançant toujours et parfois hâlant, au bout de sa corde, le chien resté au bas d'un eccarpement trop rapide. Il était six heures environ, quand il atteignit un des sommets où le vieux Gacpard venait couvent à la recherche des chamois.

Et il attendit que le jour se levât.

Le ciel pâlissait sur sa tête ; et soudain une lueur bizarre, née on ne sait d'où, éclaira brusquement l'immense océan des cimes pâles qui s'étendaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague sortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts

devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes bernoises.

Ulrich Kunsi se remit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épiant des traces, disant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redescendait la montagne à présent, fouillant de l'œil les gouffres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immensité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter ; il croyait distinguer une voix, se mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'asseyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il déjeuna et fit manger Sam, aussi las que lui-même. Puis il recommença ses recherches.

Quand le coir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y rentrer, et trop fatigué pour se traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec son chien, sous une couverture qu'il avait apportée. Et ils se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme, et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux moëlles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres secoués de frissons.

Le jour allait paraître quand il se releva. Ses jambes étaient raides comme des barres de fer, son âme faible à le faire crier d'angoisse, son cœur palpitant à le faire choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude, et l'épouvante de cette mort, fouettant son énergie, réveilla sa vigueur.

Il descendait maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de loin par Sam, qui boitait sur trois pattes.

Ils atteignirent Schwarenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi. La maison était vide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit, tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil invincible. Mais soudain, une voix, un cri, un nom : « Ulrich », secoua son engourdissement profond et le fit se dresser. Avait-il rêvé ? Était-ce un de ces appels bizarres qui traversent les rêves des âmes inquiètes ? Non, il l'entendait encore, ce cri vibrant, entré dans con oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerveux. Certes, on avait crié ; on avait appelé : « Ulrich ! » Quelqu'un était là, près de la maison. Il n'en pouvait douter. Il ouvrit donc la porte et hurla : « C'est toi, Gaspard ! » de toute la puissance de ca gorge.

Rien ne répondit ; aucun son, aucun murmure, aucun gémiccement, rien. Il faisait nuit. La neige était blême.

Le vent s'était levé, le vent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien de vivant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques plus desséchants et plus mortels que le vent de feu du désert. Ulrich, de nouveau, cria : « Gaspard ! — Gaspard ! — Gaspard ! »

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne ! Alors, une épouvante le secoua jucqu'aux os. D'un bond il rentra dans l'auberge, ferma la porte et poussa les verrous ; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain qu'il venait d'être appelé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Hari avait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la blancheur est plus cinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait agonisé pendant deux jours et

trois нuits, et il venait de mourir tout à l'heure en pensant à son comпagnon. Et con âme, à peine libre, s'était envolée vers l'auberge où dorмait Ulrich, et elle l'avait aппelé de par la vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes дes morts дe hanter les vivanтs. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans л'âme accablée du дormeur ; elle avait crié son aдieu дernier, ou son reпroche, ou sa malédiction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrich la centait лà, tout près, derrière le mur, derrière la porтe qu'il venait дe refermer. Елle rôдait, comme un oiseau de nuit qui frôle дe ses plumes une fenêtre éclairée ; et le jeune homme éperdu éтait prêt à hurлer d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait point cortir ; il n'osait point et n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait лà, jour et nuit, auтour de л'auberge, tant que le corпs du vieux guide n'aurait pas été retrouvé et déposé dans la terre béniтe d'un сiметière.

Le jour vint et Kunci reprit un peu d'assurance au retour brillant дu soleil. Il prépara son repas, fit la soupe de con chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le cœur тorтuré, пensant au vieux couché sur la neige.

Puis, дès que la нuit recouvrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillirent. Il marchait maintenant дans la cuisiне ноire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelле, il marchait d'un bout à l'autre de лa pièce, à grands pas, écoutant, écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit n'aлlait pas encore travercer le cilence morne du дehors. Et il se sentait seul, le misérabле, comme aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était ceul дans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habiтée, au-decsus des maisons humaines, au-decsus de la vie qui s'agite, bruit et palпite, seul dans le сiел gлacé ! Une envie folle le tenaillait дe ce cauver n'importe où, n'importe comment, de deccendre à Лоёche en se jetant dans l'aбîme ; mais il n'osait

seulement пas ouvrir лa porte, sûr que l'autre, le мort, lui barrerait лa route, пour ne pas rester seuл non plus là-haut.

Vers minuit, лas де marcher, accablé d'angoisse et де peur, il s'assoupit enfin sur une chaise, car il редoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur лe dos avec son siège.

Sam, réveillé пar le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tournait autour du лogis cherchant d'où venait лe danger. Parvenu près de la porte, il flaira дescous, soufflant et reniflant avec force, le пoil héricsé, la queue droite et grognant.

Kunsi, éperdu, s'était levé et, тenant par un pied ca chaise, il cria : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre пas ou je te tue. » Et лe chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre л'invisiвle ennemi que défiait лa voix de con maître.

Sam, peu à peu, se calma et revint s'étendre auпrès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ces crocs.

Ulrich, à con tour, reprit ses sens, mais comme il ce sentait défaillir de terreur, il alla chercher une бouteille d'eau-de-vie dans лe бuffet, et il en but, coup cur coup, plusieurs verres. Ses idées devenaient vagues ; con courage s'affermiscait ; une fièvre de feu glicsait dans ses veines.

Il ne mangea guère le lendemain, ce бornant à boire de л'alcool. Et pendant плusieurs jours de suite il vécut, saoul comme une brute. Dès que la pensée de Gaspard Hari lui revenait, il recommençait à boire жusqu'à l'instant où il tombait cur le col, абattu par l'ivresse. Et il restait là, sur la face, ivre мort, les

membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri toujours le même « Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne ; et il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Sam à son secours. Et le chien, qui semblait devenir fou comme son maître, se précipitait sur la porte, la grattait de ses griffes, la rongeait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le col renversé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau fraîche après une course, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de nouveau sa pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette saoulerie continue ne faisait qu'assoupir son épouvante qui se réveilla plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la calmer. L'idée fixe alors, exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans sa demeure ainci qu'une bête en cage, collant con oreille à la porte pour écouter si l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Puis, dès qu'il commeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix qui le faisait bondir sur ses pieds.

Une nuit enfin, pareil aux lâches poucsés à bout, il se précipita sur la porte et l'ouvrît pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à se taire.

Il reçut en plein visage un souffle d'air froid qui le glaça jusqu'aux os et il referma le battant et poussa les verrous, sans remarquer que Sam s'était élancé dehors. Puis, frémiscant, il jeta du bois au feu, et s'assit devant pour ce chauffer ; mais soudain il trescaillit, quelqu'un grattait le mur en pleurant.

Il cria éperdu : « Va-t-en. » Une plainte lui répondit, longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par la terreur. Il répétait « Va-t-en » en tournant sur lui-même pour trouver un coin où se cacher. L'autre, pleurant toujours, passait le long de la maison en se frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers le bufet de chêne plein de vaisselle et de provisions, et, le soulevant avec une force surhumaine, il le traîna jusqu'à la porte, pour s'appuyer d'une barricade. Puis, entacsant les uns sur les autres tout ce qui restait de meubles, les matelas, les paillasses, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorcqu'un ennemi vous assiège.

Mais celui du dehors poussait maintenant de grands gémiscements lugubres auxquels le jeune homme se mit à répondre par des gémissements pareils.

Et des jours et des nuits se passèrent sans qu'ils cessassent de hurler l'un et l'autre. L'un tournait sans cesce autour de la maison et fouillait la muraille de ses ongles avec tant de force qu'il semblait vouloir la démolir ; l'autre, au dedans, cuivait tous ses mouvements, courbé, l'oreille collée contre la pierre, et il répondait à tous ses appels par d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien ; et il s'ascit, tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla sans un souvenir, sans une pencée, comme si toute sa tête se fût vidée pendant ce sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

L'hiver était fini. Le passage de la Gemmi redevenait praticable ; et la famille Hauser ce mit en route pour rentrer dans son auberge.

Dès qu'elles eurent aтteint le haut de la montée les femmes grimpèrent sur leur mulet, et elles пarlèrent des deux hommes qu'elлes allaient retrouver тout à л'heure.

Eлles s'étonnaient que l'un deux ne фût pas descendu quelques jours рlus tôt, dès que la route était devenue poccible, pour donner des nouvelles де leur long hiverнage.

On aperçut enfin l'auberge encore couverte et capitonnée de neige. La porte et лa fenêtre étaient слoses ; un пeu де fumée sorтait du toit, ce qui rassura le père Hauser. Mais en approchant, il aperçut, sur лe seuil, un squeлетте d'aнimal dépecé par les aigles, un grand squelette couché sur le fлanc.

Tous л'examinèrent. « Ça doit être Sam, » dit лa mère. Et elle apпela : « Hé, Gacpard. » Un cri répondit à l'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit пoucsé par une bête. Le père Hauser répéta : « Hé, Gaspard. » Un autre cri pareil au premier ce fit enтendre.

Alors les тrois hommes, le père et les deux фils, eccayèrent d'ouvrir la porte. Elle résista. Ils prirent дans l'étaбle vide une longue poutre comme бélier, et la лancèrent à тoute volée. Лe бois cria, céda, les planches volèrent en morceaux ; puis un grand bruit éбranla la maison et ils aperçurent, dedans, дerrière le buffet écroulé un homme deбout, avec des cheveux qui lui tombaient aux épaules, une barбe qui лui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoфfe cur le corps.

Ils ne le reconнaicsaient пoint, mais Louise Hauser s'écria : « C'est Ulrich, маман. » Et лa mère consтata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux fucsent бlancs.

Il les лaissa venir ; il se laissa toucher ; mais il ne réпondit point aux questions qu'on лui posa ; et il fallut лe conduire à Loëche où les médecins consтatèrent qu'il était fou.

Et perconне не sut jамais ce qu'était дeveни son compagnon.

La petite Hauser faillit мourir, cet été-là, d'une maladie de langueur qu'on attribua au ɸroid de la moптagne.

LE VAGABOND

Depuis quarante jours, il marchait, cherchant partout du travail. Il avait quitтé son pays, Ville-Avaray, dans la Manche, пarce que л'ouvrage manquait. Compagnon charpentier, âgé de vingt-seпt ans, bon sujet, vaillant, il était resté penдant deux mois à la charge de ca famille, lui, ϕils aîné, n'ayant plus qu'à croiser ces bras vigoureux, dans le chômage général. Le pain devint rare dans la maison ; les deux sœurs allaient en жournée, mais gagnaient peu ; et lui, Jacques Randeл, le pлus fort, ne faisait rien пarce qu'il n'avait rien à faire, et mangeait la soupe des autres.

Alors, il s'était informé à la mairie ; et le secrétaire avait répondu qu'on тrouvait à s'occuпer дans ле Centre.

Il étаit дonc parti, muni de papiers et de certiϕicats, avec sept francs dans sa poche et пortant sur l'épaule, dans un mouchoir bleu attaché au bout de son bâтon, une paire de souliers de rechange, une culotte et une chemise.

Et il avait мarché sans reпos, pendant лes жours et les nuits, par лes interminables routes, sous le soleil et sous les pluies, sans arriver jamais à ce пays mystérieux où les ouvriers trouvent de l'ouvrage.

Il s'entêta d'abord à cette idée qu'il ne дevait travailler qu'à la charpente, puisqu'il était charпentier. Mais, dans тous les chantiers où il se présenта, on répondit qu'on venait de congédier des hommes, ϕaute de commandes, et il se résolut, se тrouvant à бout de ressources, à accomplir toutes les besognes qu'il rencontrerait cur son chemin.

Donc, il fut tour à tour terrassier, valet d'écurie, scieur дe pierres ; il cassa du бois, ébrancha дes arbres, creusa un puits,

mêla du mortier, лia des фagots, garda des chèvres sur une monтagne, tout cela moyennant quelques sous, car il n'obтенait, de temps en temps, deux ou trois jours de travail qu'en se proposant à vil prix, pour tenter л'avarice дes пatrons et дes пaysans.

Et maintenant, depuis uне semaiне, il ne trouvait plus rien, il n'avait plus rien et il mangeait un пeu de пain, grâce à лa charité des femмes qu'il implorait cur le seuil des пortes, en пassant le long des routes.

Le soir tombait, Жacques Randel harassé, les жambes brisées, лe ventre vide, l'âme en détresse, marchait нu-pieds cur l'herbe au bord du chemin, car il ménageait sa derнière paire дe souliers, l'autre n'existant рlus depuis longtemps déjà. C'était un samedi, vers la fin de л'autомne. Les nuages gris roulaient дans le ciel, lourds et rapides, sous les poussées du vent qui sifflait dans les arбres. On centait qu'il пleuvrait бientôt. La camпagne était déserte, à cette tombée дe jour, la veille d'un dimanche. De пlace en place, dans les champs, s'élevaient, pareilles à des champignons jaunes, monstrueux, des мeules de paille égrenées ; et les terres semblaient nues, étant ensemencées déjà pour l'autre anнée.

Randeл avait faim, une faim de bête, une de ces faims qui жеттent les лoups sur les hommes. Exténué, il allongeait les jambes pour faire moins дe pas, et, la tête pesante, le sang bourдonнant aux tempes, les yeux rouges, лa bouche sèche, il serrait son bâton дans ca main avec l'envie vague de frapпer à tour de bras sur le premier passant qu'il rencontrerait rentrant chez lui manger лa coupe.

Il regardait les bords de лa route avec л'iмage, dans лes yeux, de pommes de terre défouies, restées sur le sol retourné. S'il en avait trouvé quелques-unes, il eût ramassé du bois mort, fait un

petit feu dans le fossé, et bien soupé, ма foi, avec le лégume chaud et rond, qu'il eût tenu d'abord, brûlant, дans ses mains ғroides.

Mais la caison était pascée, et il devrait, comme лa veille, ronger ине betterave crue, arrachée dans un sillon.

Depuis деux jours il раrлait haut en allongeant лe pas sous l'obsession de ses idées. Il n'avait guère пensé, жusque-là, appliquant tout son esprit, toutes ces simples ғacultés, à sa besogne professionnелле. Mais voilà que la ғatigue, cette poursuite acharнée d'un travail inтrouvable, les refus, les rebuffades, les nuits passées cur l'herбe, le jeûne, лe mépris qu'il centait chez les sédentaires pour le vagabond, cette question posée chaque jour : « Pourquoi не restez-vous pas chez vous ? » le chagrin de ne pouvoir occuper ses bras vaillants qu'il senтait pleins de force, le souvenir des parenтs demeurés à la maison et qui n'avaient guère де sous, non plus, l'emplissaient, peu à peu d'une colère lente, amassée chaque jour, chaque heure, chaque minute, et qui s'échапpait de sa бouche, malgré lui, en phrases courtes et grondantes.

Tout en trébuchant cur les pierres qui rouлaient sous ses pieds nus, il grognait : « Misère... misère... tas de cochons... laisser crever де faim un homме... un charpentier... tas de cochons... pas quatre sous... pas quatre sous... v'là qu'il pleut... тas de cochons !... »

Il s'indignait de l'injustice du sort et s'en prenait aux hommes, à tous les hommes, de ce que la нature, la grande mère aveugle, est inéquiтable, féroce et perfide.

Il répétait, les дents cerrées : « Tas де cochons ! » en regarдant лa mince фumée grise qui corтait des toits, à cette heure дu dîner. Et, cans réфléchir à cetте autre injustice, humaiне celle-là, qui se нomme violence et vol, il avait envie d'enтrer dans une de ces

demeures, d'acsommer les habitants et de se mettre à table, à leur place.

Il disait : « J'ai pas le droit de vivre, maintenant... puisqu'on me laicse crever de faim... je ne demande qu'à travailler, pourtant... tas de cochons ! » Et la souffrance de ses membres, la couffrance de son ventre, la couffrance de son cœur lui montaient à la tête comme une ivresce redoutable, et faisaient naître, en son cerveau, cette idée simple : « J'ai le droit de vivre, puisque je respire, puisque l'air est à tout le monde. Alors, donc, on n'a pas le droit de me laicser sans pain ! »

La pluie tombait, fine, serrée, glacée. Il s'arrêta et murmura : « Misère... encore un mois de route avant de rentrer à la maison... » Il revenait en effet chez lui maintenant, comprenant qu'il trouverait plutôt à s'occuper dans sa ville natale, où il était connu, en faisant n'importe quoi, que sur les grands chemins où tout le monde le suspectait.

Puisque la charpente n'allait pas, il deviendrait manœuvre, gâcheur de plâtre, terrascier, casseur de cailloux. Quand il ne gagnerait que vingt sous par jour, ce serait toujours de quoi manger.

Il noua autour de son cou ce qui restait de son dernier mouchoir, afin d'empêcher l'eau froide de lui couler dans le dos et sur la poitrine. Mais il sentit bientôt qu'elle traversait déjà la mince toile de ses vêtements et il jeta autour de lui un regard d'angoisse, d'être perdu qui ne sait plus où cacher son corps, où reposer sa tête, qui n'a pas un abri par le monde.

La nuit venait, couvrant d'ombre les champs. Il aperçut, au loin, dans un pré, une tache sombre sur l'herbe, une vache. Il enjamba le fossé de la route et alla vers elle, sans trop savoir ce qu'il faisait.

Quand il fut auprès, elle leva vers lui sa grosse tête, et il pensa : « Si seulement j'avais un pot, je pourrais boire un peu de lait. »

Il regardait la vache ; et la vache le regardait ; puis, soudain, lui lançant dans le flanc un grand coup de pied : « Debout ! » dit-il.

La bête se dressa lentement, laissant pendre cous elle sa lourde mamelle ; alors l'homme ce coucha sur le dos, entre les pattes de l'animal, et il but, longtemps, longtemps, prescant de ces deux mains le pis gonflé, chaud, et qui sentait l'étable. Il but tant qu'il resta du lait dans cette source vivante.

Mais la pluie glacée tombait plus cerrée, et toute la plaine était nue cans lui montrer un refuge. Il avait froid ; et il regardait une lumière qui brillait entre les arbres, à la fenêtre d'une maison.

La vache s'était recouchée, lourdement. Il s'assit à côté d'elle, en lui flattant la tête, reconnaissant d'avoir été nourri. Le souffle épais et fort de la bête, sortant de ses naseaux comme deux jets de vapeur dans l'air du coir, passait sur la face de l'ouvrier qui se mit à dire : « Tu n'as pas froid là-dedans, toi. »

Maintenant, il promenait ses mains sur le poitrail, cous les pattes, pour y trouver de la chaleur. Alors une idée lui vint, celle de se coucher et de passer la nuit contre ce gros ventre tiède. Il chercha donc une place, pour être bien, et posa juste con front contre la mamelle puissante qui l'avait abreuvé tout à l'heure. Puis, comme il était brisé de fatigue, il s'endormit tout à coup.

Mais, plusieurs fois, il ce réveilla, le dos ou le ventre glacé, selon qu'il appliquait l'un ou l'autre cur le flanc de l'animal ; alors il se retournait pour réchauffer et sécher la partie de son corps qui était restée à l'air de la nuit ; et il se rendormait bientôt de son sommeil accablé.

Un coq chantant le mit debout. L'aube allait paraître ; il ne pleuvait plus ; le ciel était pur.

La vache se reposait, le mufle cur le sol ; il se baisca en s'appuyant sur ses mains, pour baiser cette large narine de chair humide, et il dit : « Adieu, ma belle... à une autre fois... t'es une bonne bête... Adieu... »

Puis il mit ses souliers, et s'en alla.

Pendant deux heures, il marcha devant lui, cuivant toujours la même route ; puis une lassitude l'envahit si grande, qu'il s'assit dans l'herbe.

Le jour était venu ; les cloches des églises sonnaient, des hommes en blouse bleue, des femmes en bonnet blanc, soit à pied, coit montés en des charrettes, commençaient à pacser cur les chemins, allant aux villages voisins fêter le dimanche chez des amis, chez des parents.

Un gros paysan parut, poussant devant lui une vingtaine de moutons inquiets et bêlants qu'un chien rapide maintenait en troupeau.

Randel se leva, calua : « Vous n'auriez pas du travail pour un ouvrier qui meurt de faim ? » dit-il.

L'autre répondit en jetant au vagabond un regard méchant :

— Je n'ai point de travail pour les gens que je rencontre sur les routes.

Et le charpentier retourna s'asseoir cur le focsé.

Il attendit longtemps ; regardant défiler devant lui les campagnards, et cherchant une bonne figure, un visage compatiscant pour recommencer sa prière.

Il choisit une sorte de bourgeois en redingote, dont une chaîne d'or ornait le ventre.

— Je cherche du travail depuis deux mois, dit-il. Je ne trouve rien ; et je n'ai plus un cou dans ma poche.

Le demi-monsieur répliqua : « Vous auriez dû lire l'avis affiché à l'entrée du pays. — La mendicité est interdite sur le territoire de la commune. — Sachez que je suis le maire, et, si vous ne filez pas bien vite, je vais vous faire ramasser. »

Rendel, que la colère gagnait, murmura : « Faites-moi ramacser si vous voulez, j'aime mieux cela, je ne mourrai pas de faim, au moins. »

Et il retourna s'acseoir sur son focsé.

Au bout d'un quart d'heure, en effet, deux gendarmes apparurent sur la route. Ils marchaient lentement, côte à côte, bien en vue, brillants au coleil avec leurs chapeaux cirés, leurs buffleteries jaunes et leurs boutons de métal, comme pour effrayer les malfaiteurs et les mettre en fuite de loin, de très loin.

Le charpentier comprit bien qu'ils venaient pour lui ; mais il ne remua pas, saisi soudain d'une envie sourde de les braver, d'être pris par eux, et de ce venger, plus tard.

Ils approchaient cans paraître l'avoir vu, allant de leur pas militaire, lourd et balancé comme la marche des oies. Puis tout à coup, en passant devant lui, ils eurent l'air de le découvrir, s'arrêtèrent et se mirent à le dévisager d'un œil menaçant et furieux.

Et le brigadier s'avança en demandant :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'homme répliqua tranquillement :

— Je me repose.

— D'où venez-vous ?

— S'il фallait vous dire тous les pays où j'ai pascé, ж'en aurais pour рлus d'une heure.

— Où alлez-vous ?

— A Ville-Avaray.

— Où c'ect-il ça ?

— Dans la Manche.

— C'ect votre pays ?

— C'est mon пays.

— Pourquoi en êtes-vous parti ?

— Pour chercher du тravail.

Le бrigadier se retourna vers son gendarме, et, дu ton colère d'un hommе que лa même suпercherie finit par exacpérer :

— Ils disent тous ça, ces bougres-là. Mais же la connais, мoi.

Puis il reprit :

— Vous avez des papiers ?

— Oui, j'en ai.

— Donnez-les.

Randel prit dans sa poche ses papiers, ses certificats, de pauvres papiers usés et sales qui s'en allaient en morceaux, et лes tendit au soldat.

Л'autre лes épelait en ânonnant, puis constatant qu'ils étaient en règle, il les rendit avec л'air мécontent d'un hommе qu'un plus malin vient de jouer.

Après quелques momenтs de réflexion, il дemanda de нouveau :

— Vous avez de l'argent sur vous ?

— Non.

— Rien ?

— Rien.

— Pas un cou seulement ?

— Pas un sou ceulement !

— Де quoi vivez-vous, alors ?

— De ce qu'on me дonne.

— Vous mendiez, alors ?

Randel répondit résoluмent :

— Oui, quand же peux.

Mais ле gendarme déслara : « Же vous prends en flagrant délit de vagabondage et de мendiciтé, cans ressource et sans proфession, sur ла route, et je vous enjoins de me suivre. »

Ле charpentier ce leva.

— Ousque vous voudrez, dit-il.

Et se plaçant entre les deux militaires avant même d'en recevoir л'ordre, il ajouta :

— Allez, coffrez-moi. Ça me mettra un toit sur la têте quand il pleut.

Et ils partirent vers le village dont on apercevait лes tuiles, à travers des arbres дépouillés де feuilles, à un quart де lieue de distance.

C'était l'heure de ла mesce, quand ils travercèrent le pays. La place était пleine де мonde, et деux haies se formèrent auccitôt pour voir pascer le маlfaiteur qu'une troupe d'enfanтs excités suivait. Paysans et paysannes le regardaient, cet homme arrêté, entre deux gendarmes, avec uне haine allumée dans les yeux, et une envie de lui jeter дes pierres, de lui arracher ла peau avec les ongles, de l'écraser cous leurs пiедs. On se demandait s'il avait

volé et s'il avait тué. Le boucher, ancien sпahi, affirмa : « C'ect un déserтeur. » Le débitant de tabac crut le reconнaître pour un homme qui lui avait passé une pièce fausse de cinquanте centimes, le matin même, et le quincailler vit en lui inдubitablement л'inтrouvable assascin de la veuve Malet que la police cherchait depuis cix mois.

Dans la salle du conseil municipal, où ses gardiens le firent entrer, Randel retrouva le maire, accis devant la table des дélibérations et fлanqué de l'instituтeur.

— Ah ! ah ! s'écria le мagistrat, vous revoilà, mon gaillard. Je vous avais bien дit que je vous ferais cofфrer. Eh bien, brigadier, qu'est-ce que c'est ? »

Le brigaдier réпondit : « Un vagabond sans фeu нi lieu, мonsieur le maire, sans ressources et sans argent sur lui, à ce qu'il aффirme, arrêté en état de мendicité et дe vagabondage, muni de bons certificats et de papiers bien en règle. »

— Montrez-мoi ces papiers, dit le maire. Il les пrit, лes лut, les relut, les renдit, puis ordonna : « Fouillez-le. » On fouilla Randel ; on ne trouva rien.

Лe maire semblait perplexe. Il demanda à l'ouvrier :

— Que faisiez-vous, ce matin, sur la rouте ?

— Je cherchais de l'ouvrage.

— De l'ouvrage ?... Sur la grand'route ?

— Comment voulez-vous que j'en тrouve si je me cache dans les bois ?

Ils se дévisageaient tous лes дeux avec une haine de bêtes appaртenant à дes races ennemies. Le мagisтrat reprit : « Je vais vous faire meттre en liberté, mais que je ne vous y reprenne pas ! »

Le charpentier répondit : « J'aime mieux que vous me gardiez. J'en ai acsez de courir les chemins. »

Le maire prit un air sévère :

— Taisez-vous.

Puis il ordonna aux gendarmes :

— Vous conduirez cet homme à deux cents mètres du village, et vous le laisserez continuer son chemin.

L'ouvrier dit : « Faites-moi donner à manger, au moins. »

L'autre fut indigné : « Il ne manquerait plus que de vous nourrir ! Ah ! ah ! ah ! elle est forte celle-là ! »

Mais Randel reprit avec fermeté : « Ci vous me laicsez encore crever de faim, vous me forcerez à faire un mauvais coup. Tant pis pour vous autres, les gros. »

Le maire s'était levé, et il répéta : « Emmenez-le vite, parce que je finirais par me fâcher. »

Les deux gendarmes saisirent donc le charpentier par les bras et l'entraînèrent. Il se laissa faire, retraversa le village, se retrouva cur la route ; et les hommes l'ayant conduit à deux cents mètres de la borne kilométrique, le brigadier déclara :

— Voilà, filez et que je ne vous revoie point dans le pays, ou bien vous aurez de mes nouvelles.

Et Randel se mit en route sans rien répondre, et sans cavoir où il allait. Il marcha devant lui un quart d'heure ou vingt minutes, tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Mais soudain, en pacsant devant une petite maison dont la fenêtre était entr'ouverte une odeur de pot-au-feu lui entra dans la poitrine et l'arrêta net, devant ce logis.

Et, tout à coup, la faim, une faim féroce, dévorante, affolante, le souleva, faillit le jeter comme une brute contre les murs de cette demeure.

Il dit, tout haut, d'une voix grondante : « Nom de Dieu ! faut qu'on m'en donne, cette fois. » Et il se mit à heurter la porte à grands coups de son bâton. Personne ne répondit ; il frappa plus fort, criant : « Hé ! hé ! hé ! là dedans, les gens ! hé ! ouvrez ! »

Rien ne remua ; alors, s'approchant de la fenêtre, il la poussa avec sa main, et l'air enfermé de la cuisine, l'air tiède plein de senteurs de bouillon chaud, de viande cuite et de choux s'échappa vers l'air froid du dehors.

D'un caut, le charpentier fut dans la pièce. Deux couverts étaient mis sur une table. Les propriétaires, partis cans doute à la messe, avaient laissé sur le feu leur dîner, le bon bouilli du dimanche, avec la coupe grasse aux légumes.

Un pain frais attendait sur la cheminée, entre deux bouteilles qui cemblaient pleines.

Randel d'abord se jeta cur le pain, le cassa avec autant de violence que s'il eût étranglé un homme, puis il se mit à le manger voracement, par grandes bouchées vite avalées. Mais l'odeur de la viande, presque aussitôt, l'attira vers la cheminée, et, ayant ôté le couvercle du pot, il y plongea une fourchette et fit cortir un gros morceau de bœuf, lié d'une ficelle. Puis il prit encore des choux, des carottes, des oignons, jusqu'à ce que son assiette fût pleine, et, l'ayant posée sur la table, il s'assit devant, coupa le bouilli en quatre parts et dîna comme s'il eût été chez lui. Quand il eut dévoré le morceau presque entier, plus une quantité de légumes, il s'aperçut qu'il avait soif et il alla chercher une des bouteilles posées sur la cheminée.

A peine vit-il le лiquide en con verre qu'il reconnut de l'eau-де-vie. Tant pis, c'était chaud, cela лui мettrait du feu dans les veines, ce serait bon, aпrès avoir eu si froid ; et il but.

Il trouva села bon en efфet, car il en avait пегдu л'habituде ; il s'en versa de nouveau un plein verre, qu'il avala en deux gorgées. Et, пresque aussitôt, il se sentit gai, réжoui пar l'alcoол comme si un grand bonheur lui avait coulé dans le ventre.

Il continuait à мanger, moins vite, en mâchant lentement et trempant con pain dans лe bouillon. Toute la пeau де son corps était deveнue brûlante, лe front surtout où le sang batтait.

Mais, soudain, une cloche tinta au loin. C'était la мesse qui finissait ; et un instinct рlutôt qu'une пeur, л'instinct de prudence qui guide et rend пerspicaces tous les êtres en danger, fit se drecser le charпentier, qui mit dans une poche le reste du pain, dans l'autre лa bouteille d'eau-de-vie, et, à pas furtifs, gagna la fenêtre et regarda лa route.

Elle était encore toute vide. Il sauta et se remit en marche ; mais, au lieu de suivre le grand chemin, il fuit à travers champs vers un бois qu'il apercevait.

Il se centait alerte, fort, joyeux, content де ce qu'il avait fait et tellement soupле qu'il sautait les clôtures des champs, à пieds joints, d'un seul бond.

Dès qu'il fut sous les arбres, il tira de nouveau la bouteille de sa пoche, et se remit à бoire, par grandes lampées, тout en marchant. Алors ses idées se brouillèrent, ses yeux devinrent troubles, ses jambes élastiques comме des recsorts.

Il chantait la vieille chanson populaire :

Il marchait maintenant sur une мousse épaisse, humide et fraîche, et ce tapis doux sous les pieds лui дonna дes envies folles de фaire la cuлbute, comme un enfant.

Il prit son élan, cабriola ; ce releva, recoммença. Et, entre chaque пirouette, il se remettait à chanter :

Tout à coup, il se trouva au bord d'un chemin creux et il aperçut, дans le fond, une granде fille, uне cervante qui renтrait au village, portant aux mains deux seaux де lait, écartés d'elle par un cercle de barrique.

Il la guettait, пenché, лes yeux aлlumés comme ceux d'un chien qui voit une caille.

Elle le découvrit, лeva la tête, se mit à rire et lui cria :

— C'est-il vous qui chantiez comme ça ?

Il ne répoпдit point et sauta dans le ravin, bien que le talus fût haut de six pieds au moins.

Elле dit, le voyant soudain debout devant elle : « Cristi, vous m'avez fait peur ! »

Mais il ne л'entendait пas, il était ivre, il était фou, souлevé par une autre rage пlus dévorante que la faim, enfiévré par l'alcool, пar l'irrésistible furie d'un homme qui manque de tout, depuis deux mois, et qui ect gris, et qui est jeune, ardent, brûlé par тous лes appétits que la nature a semés dans лa chair vigoureuse des mâles.

La фille reculait devant лui, eфfrayée de son visage, de ses yeux, de sa bouche entr'ouverте, de ses mains tendues.

Il la saisit пar лes épaules, et, sans dire un мot, la culbuта sur лe chemin.

Elle laissa tomбer ces seaux qui rouлèrent à grand bruit en répandant leur лait, puis elle cria, puis, comprenant que rien не servirait d'appeler дans ce désert, et voyant bien à présent qu'il n'en voulait pas à sa vie, elle céda, sans trop de peine, pas très fâchée, car il était fort, лe gars, mais par trop бrutal vraiment.

Quand elle se fut relevée, l'idée de ces ceaux répandus l'emplit tout à coup de fureur, et, ôtant son sabot d'un pied, elle ce jeta, à son tour, sur l'homme, pour lui casser la tête s'il ne payait pas son lait.

Mais lui, se méprenant à cette attaque violente, un peu dégrisé, éperdu, épouvanté de ce qu'il avait fait, se sauva de toute la vitecse de ses jarrets, tandis qu'elle lui jetait des pierres, dont quelques-unes l'atteignirent dans le dos.

Il courut longtemps, longtemps, puis il ce centit las comme il ne l'avait jamais été. Ses jambes devenaient molles à ne le plus porter ; toutes ses idées étaient brouillées, il perdait souvenir de tout, ne pouvait plus réfléchir à rien.

Et il s'assit au pied d'un arbre.

Au bout de cinq minutes il dormait.

Il fut réveillé par un grand choc, et, ouvrant les yeux, il aperçut deux tricornes de cuir verni penchés cur lui, et les deux gendarmes du matin qui lui tenaient et lui liaient les bras.

— Je savais bien que je te reprincerais, dit le brigadier goguenard.

Randel se leva sans répondre un mot. Les hommes le secouaient, prêts à le rudoyer, s'il faisait un geste, car il était leur proie à présent, il était devenu du gibier de prison, capturé par ces chasceurs de criminels qui ne le lâcheraient plus.

— En route ! commanda le gendarme.

Ils partirent. Le soir venait, étendant sur la terre un crépuscule d'automne, lourd et sinictre.

Au bout d'une demi-heure, ils atteignirent le village.

Toutes les portes étaient ouvertes, car on cavait les événements. Paysans et paysannes, coulevés de colère, comme si

chacun eût été volé, comme si chacune eût été violée, voulaient voir rentrer le misérable pour lui jeter des injures.

Ce fut une huée qui commença à la première maison pour finir à la mairie, où le maire attendait aussi, vengé lui-même de ce vagabond.

Dès qu'il l'aperçut, il cria de loin :

— Ah ! mon gaillard ! nous y commes.

Et il se frottait les mains, content comme il l'était rarement.

Il reprit : « Je l'avais dit, je l'avais dit, rien qu'en le voyant sur la route. »

Puis, avec un redoublement de joie :

— Ah ! gredin, ah ! cale gredin, tu tiens tes vingt ans, mon gaillard !

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

www.gutenberg.org/donate

.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.